



3 1761 04410 1541



PRESENTED TO

THE LIBRARY

BY

PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946

Melona Buchanan
Paris 1901.

L'ELITE DES CONTES

D U

SIEUR D'OUVILLE

LF

L5532 e|R

L'ÉLITE DES CONTES

DU

Sieur d'Ouville

Avec introduction et notes

PAR

P. RISTELHUBER



489414

8 4 49

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVI

FD

FD

FD

10-50



INTRODUCTION



La biographie de d'Ouille est plus simple que l'histoire de ses contes. Pour pouvoir ajouter quelque chose aux faits connus, nous nous étions adressé au Nestor de l'érudition normande, à M. Julien Travers qui nous fit l'honneur de nous répondre : « Nos archives départementales, pas plus que nos archives municipales, ne contiennent rien sur d'Ouille. Il est probable que la famille est éteinte... Je regrette de n'avoir rien trouvé qui réponde à vos désirs, et je suis très-sincère en vous exprimant ces regrets, car moi aussi j'ai frappé aux portes ». Quoi qu'il en soit, Antoine Le Métel, sieur d'Ouille, frère de l'abbé de Bois-robert, naquit, ainsi que lui, à Caen, on ne fait en quelle année, et mourut vers 1657, car dans la *Suite des Mémoires* de Michel de Marolles (Paris, 1657, in-fol., p. 242), on l'appelle le feu sieur d'Ouille.

D'Ouille est à considérer sous trois aspects, ceux de dramaturge, de conteur & de traducteur. Son premier ouvrage est sa première pièce de théâtre : *Les Trahisons d'Arbican*, tragi-comédie (Paris, Courbé 1638, in-4°) : « Cette tragi-comédie, disent les frères Parfaict (*Hist. du Théâtre-François*, 1747, t. V. p. 353) eut assez de succès, si nous

en croyons les éloges dont ses confrères (Rotrou, entre autres) ont orné l'impression de ce poème, l'épître dédicatoire de l'auteur à M. Bouthilier, surintendant des finances et ce qu'il a dit depuis dans sa comédie de *l'Esprit folet*¹.

Celle dont nous parlons présentement est suivant l'usage ordinaire, en cinq actes et en vers, précédée d'un prologue en prose qui fut ajouté après les premières représentations de sa pièce. Ce prologue, à proprement parler, n'est qu'une espèce de préface que l'auteur trouve ainsi le secret de faire réciter sur le théâtre pour prévenir les spectateurs... Cette pièce nous a paru assez faible et l'intrigue mal disposée. L'endroit le plus passable est le discours de Mirande, valet de Cleonte, qui préfère la tranquillité du séjour de Salerne au tumulte qui règne à Naples. Sous le nom de cette dernière ville, l'auteur fait une peinture des désordres de Paris où chacun veut s'élever au-dessus de son état... D'Ouville versifioit encore plus mal que son frère l'abbé, mais il entendoit mieux la marche du théâtre & répandoit plus de comique dans son dialogue... Celle dont le fond est le plus heureux et la conduite assez passable est *l'Esprit folet* ou *la Dame invisible*. »

L'Esprit folet, comédie en cinq actes en vers, dédiée à Mad. de *** , Paris, Quinet, est de 1642; le personnage

1. Voici comment dans *l'Esprit folet*, sc. 6 parle Licidas :

. Il faut que je vous die
Que j'ai voulu tantost ouïr la Comédie
Pour voir un beau sujet dont on a tant parlé,
Dont l'excellent intrigue est très-bien desmeslé,
Les fourbes d'Arbiran, c'est ainsi qu'on l'appelle,
Cette pièce en effet n'est pas beaucoup nouvelle,
Les vers n'en sont pas forts, ie ne suis point flateur,
Quoy que je sois pourtant grand amy de l'Auteur,
Mais dans l'économie il faut que je confesse
Qu'il conduit un sujet avecque tant d'adresse,
Le remplit d'incidents si beaux & si diuers
Qu'on excuse aisément la foiblesse des vers...

appelé Florestan s'exprime ainsi dans la première scène :

*Ouy Paris en effet est l'abrégé du monde,
Dans l'enclos de ses murs toute merveille abonde,
Et je ne l'aurois pas sans doute reconnu
Depuis dix ans entiers que ie n'y fais venu.
Cent palais d'un désert, une cité d'un isle,
Et deux de ses faubourgs enfermés dans la ville,
Ces fameux changements que maintenant j'y vois,
Marquent bien la grandeur du plus puissant des Rois.*

L'Esprit follet, selon Beauchamps¹, aurait eu deux éditions; selon Beuchot, trois. Hauteroche y a pris le sujet d'une pièce dont la préface nous fournira des renseignements intéressants :

« Quantité de personnes ont estimé cette comédie et quelques autres l'ont censurée. Les censeurs ont cru lui avoir donné de furieuses atteintes en disant que cette pièce avoit été faite il y a quarante-cinq ans² par M. Douville sous le nom d'*Esprit follet*... Je puis dire sans trop de prévention que, lorsqu'on prendra la peine de lire *l'Esprit follet* et *la Dame invisible*, on verra que la dernière est sans doute bien au-dessus de la première, et pour peu qu'on ait de pénétration, on y connaîtra une conduite plus judicieuse, des vers mieux tournés, des sentimens plus raisonnables, des incidents mieux préparés & enfin une délicatesse & un art de théâtre qui ne se trouve point dans l'autre...

Il est bon qu'on sache que je n'aurois jamais songé à refaire *l'Esprit follet*, si ce n'avoit été pour plaire à une grande princesse qui, un jour, en parlant en général des comédies, témoigna n'être pas satisfaite de M. Douville sur ce sujet; elle ajouta qu'elle auroit bien voulu voir en notre langue cette pièce mieux tournée. Cette illustre princesse me fit mettre entre les mains l'original espagnol & je crus

1. *Recherches sur les théâtres de France*. Paris, 1735, in-4, p. 160.

2. Quarante-deux, puisque *la Dame invisible* d'Hauteroche est de 1684.

que c'étoit m'ordonner tacitement d'y travailler. Le fameux Calderon en est l'inventeur et j'ai fait mes efforts pour ne rien diminuer des grâces de son ouvrage. *La Dama Duendé* est le titre de cette comédie que j'ai suivie autant qu'il m'a été possible. Je me suis servi de quelques scènes d'une autre intitulée *El Escondillo y la tapada*, que j'ai trouvées fort propres à mon dessein. Adieu. »

La pièce a de nouveau été refondue par Collé¹, qui dit dans son avertissement : « L'original de cette comédie est espagnol. D. Pedro Calderon l'a composée sous le titre de *La Cloison*. Elle a passé, comme l'on sçait, aux Italiens sous celui d'*Arlequin persécuté par la Dame invisible*. Les auteurs françois ont donné toute la vraisemblance possible à la fable incroyable de l'auteur espagnol... En conservant le plan d'Hauteroche, dont la combinaison m'a paru assez régulièrement faite, je la raproche autant qu'il est possible de nos usages, de nos modes, de notre langage actuel, &c. Il seroit à désirer que dans cinquante ou soixante ans quelqu'écrivain dramatique s'amusât encore à retoucher mon ouvrage qui sera vieilli et qu'il le rajeunît mieux que je n'ai fait celui d'Hauteroche.

En rafraîchissant d'âge en âge des comédies dont les plans ou les caractères sont excellents, ce seroit un moïen sûr et infailible (en suposant une meilleure plume que la mienne), de perpétuer la gloire du théâtre françois, qui est le modele de ceux de l'Europe entière. On ne laisseroit pas perdre des chefs-d'œuvre dramatiques que la vétusté de leur style, le changement des manières, des événemens, des mœurs & mille autres vicissitudes feront peut-être oublier, malgré le mérite inestimable de leurs fonds... »

Collé émet la une théorie bien scabreuse & l'application qu'il en a faite, entre autres au *Menteur* de Corneille, ne lui a pas valu grande gloire.

1. *L'Esprit follet*, comédie en 5 actes, mise en vers libres. Paris. Gueffier, 1770, in-8. Ne se trouve pas à la Bibl. Nat.

La Dama Duende a été traduite par M. Damas-Hinard (Calderon, 1862, 3 vol. in-12), qui place à tort l'imitation de Hauteroche en 1685. Elle a dû aussi donner l'idée première de la pièce anglaise de laquelle Destouches a tiré le *Tambour nocturne*.

A l'année 1643 appartiennent *les Fausses Vérités*, comédie en cinq actes, Paris, Quinet, in-4°. Cette pièce a été analysée par S. Marc Girardin (*Cours de littérature dramatique*, t. V.) : « *Les Fausses Vérités* roulent sur une question de jalousie posée dès les premières scènes de la pièce : Oui, dit Léandre à Lidamant, en lui contant que sa maîtresse est jalouse de lui et que cette jalousie fait son tourment :

*Où cette passion est cent fois plus aisée
A souffrir quand on l'a que quand on l'a causée.*

Il est commode, quand on n'est pas jaloux, de dire qu'il vaut mieux souffrir la jalousie que la causer; mais quand Léandre devient jaloux, alors il trouve que la jalousie est une affreuse souffrance. Dans *les Fausses Vérités* Léandre et Orahie sa maîtresse sont tour à tour jaloux l'un de l'autre & il semble, en vérité, que la pièce de d'Ouille soit faite du commencement à la fin pour combattre la maxime de Léandre.

A ces perpétuelles alternatives de jalousie que ressentent & que causent les deux personnages principaux, l'auteur a ajouté un grand nombre d'incidens romanesques qui amusaient sans doute le public. Les héroïnes se servent de fausses portes et même de fausses clefs pour entrer et pour sortir à volonté de leurs maisons; elles changent ensemble de logemens & de suivantes pour mieux déconcerter leurs prétendants. Je reconnais là les ressorts ordinaires de l'école romanesque qui régnait en souveraine dans la comédie comme dans la tragédie. Traduites ou imitées la plupart de l'italien & surtout de l'espagnol, les comédies de ce temps sont pleines d'aventures imprévues; l'intrigue y est compliquée

& singulière ; elles s'adressent surtout à la curiosité du public & elles mettent leur mérite à étonner le spectateur plutôt qu'à le faire rire ou à l'émouvoir. Nous devons donc estimer parmi les auteurs du temps ceux qui, à travers la multiplicité des incidens, savent représenter par quelques traits expressifs les effets d'un caractère ou d'une passion & qui, de cette manière, s'acheminent vers la comédie de Molière. Tel est, dans les *Fausſes Vérités*, le talent de d'Ouville.

Il ne faut point lui demander de peindre un caractère, Molière lui-même ne savait pas encore le faire dans ses premières comédies. Mais d'Ouville fait exprimer avec assez de grâce & de vérité les dépits amoureux & les souffrances de la jalousie. »

Après avoir fait des citations, S. Marc Girardin ajoute qu'un défaut qui nuit à la peinture du dépit amoureux de Léandre & d'Orasie, c'est que les deux amans ont raison l'un contre l'autre & ont le droit de s'accuser réciproquement. Or c'est le propre des querelles des amoureux de Molière qu'ils se disputent sans cause. Ils n'ont pas besoin pour se quereller de trouver une femme ou un homme dans la chambre l'un de l'autre. Avec la vivacité & la délicatesse de leurs sentimens d'amour, il leur suffit d'un mot qu'ils entendent mal, d'un regard qu'ils ne trouvent pas assez tendre & assez soumis pour se plaindre l'un de l'autre & pour se quereller. La futilité même du sujet de la brouille fait que l'amour seul y est en jeu. Prenez, au contraire, pour sujet de la querelle, des faits graves & certains, la querelle devient un procès à examiner. Il faudrait dans l'éclaircissement des deux amans le sangfroid & l'attention d'un juge. D'Ouville a eu raison de ne pas donner à Leandre et à Orasie des qualités de ce genre, mais il a eu tort de donner pour cause à leur querelle autre chose que des délicatesses & des impatiences de tendresse.

La même année que parurent les *Fausſes Vérités*, (1643), parut aussi la première édition des *Contes*, sous le titre

suivant, que nous avons copié sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale :

LES CONTES

AUX

Hevres perdves

DV SIEVR D'OVVILLE

OV LE

Recueil de tous les bons Mots, Reparties, Équivoques, Brocards, Simplicitez, Naifutez, Gasconnades, et autres Contes facecieux non encores imprimez.

A PARIS

Chez Touffainct Qvinet, au Palais, dans
la petite Salle sous la montée de la Cour des Aydes.

M DC XXXXIII

Aucc Priuilege

(543 p. in-16.)

Coté Y 83, non catalogué selon M. P. Billard. Manquent les pages 207-208. Cette édition n'est pas mentionnée par Brunet que suit trop fidèlement M. G. Mouravit dans les *Supercheries littéraires* et qu'il dépasse même quand il dit que l'édition de 1644 en 2 vol. est originale & seule complète. Elle n'est pas originale, nous venons de le voir, puis elle est complète en quatre vol., non en deux, quatre volumes excessivement rares, du reste, car l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal est un exemplaire rapporté où la seconde partie porte la date de 1652.

Nous allons décrire cet exemplaire en détail. Il est coté

14203. Du premier volume le titre est raccommode & porte la signature de Guyon de Sardière. J. B. Denis Guyon, chevalier seigneur de Sardière, ancien capitaine au régiment du roi & l'un des seigneurs du canal de Briare, possédait une belle bibliothèque dont le catalogue parut chez Barrois en 1759. Il en avait acquis une partie à la vente de la bibliothèque d'Anet. Diané de Poitiers forma dans le château d'Anet une bibliothèque précieuse. Cette terre ayant passé dans la maison de Vendôme, ces princes augmentèrent la collection. En 1718, après la mort de Marie-Anne de Bourbon, veuve du dernier duc de Vendôme, Anet entra dans la maison de Condé et Anne de Bavière, veuve de Henri Jules de Bourbon, prince de Condé, étant morte le 23 février 1723, la bibliothèque du château fut vendue à l'encan. La catégorie des conteurs devait être bien représentée dans une collection ayant appartenu aux Vendôme et le catalogue de Sardière permet des inductions à ce sujet; quant aux livres de ce bibliophile, ils furent achetés par le duc de la Vallière.

La seconde partie de l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal porte la date de 1652 & la table est incomplète. Pour trouver la seconde partie dans l'édition de 1644, il nous a fallu nous rendre à une troisième bibliothèque, la Mazarine, qui la possède sous le n° 22219 avec la quatrième sous le n° 22220. La table est complète & l'avis au lecteur mérite d'être reproduit :

«Ayant fait imprimer le premier volume de ces contes & ayant vu qu'ils se vendoient mieux que quelque chose de bon, parce que c'est un entretien propre à beaucoup de sortes de gens à qui les choses sérieuses ne sont pas de si bon goût, mon libraire m'a importune d'en faire un second volume, ce que j'ay entrepris pour son seul intérêt, jaloux toutefois qu'il face plus son profit dans le débit de ces sottises que dans d'autres œuvres qu'il a imprimées de moy, qui bien qu'elles ne soient gueres meilleures, n'ont pas laissé néanmoins de me couster beaucoup plus à produire. Mais voyant qu'on vend bien plus de

harangs que de folles & de turbots ie me refous à estre marchand de petite marée, avec protestation pourtant que ie n'ay mis mon nom a la teste de ce liure que par l'importunite de mon imprimeur qui s' imagine peut estre mal à propos que le nom de l'Autheur en rendra la vente meilleure. Ne t'imagines pas, amy lecteur, que i'employe beaucoup de temps & de peine à mettre ce livre au iour; sçache m'en gré si tu veux, ie ne m'y amuse que pour me reposer quand ie suis las de travailler a des choses plus serieuses; aussi leur donne-je en teste le nom d'heures perduës, faisant de ce liure ce que les medecins font de leurs recipez & les apothicaires de leurs drogues, qui les vendent aux simples & aux ignorans & qui, cognoissans leur peu de valeur, ne s'en servent iamais pour eux-mesmes. Ayant la memoire chargee de toutes ces sadases que i'ay apprises en mes ieunes ans et qui en faisois, pour lors, estat comme de quelque chose de bon, à present que i'ai plus de cognoissance que ie n'avois, ie les veux toutes chasser de moy & les donner a ceux qui en feront plus d'estat que ie n'en fais; ain qu'ayant l'esprit descharge de toutes ces matieres ridicules, il soit plus libre pour agir à l'achèvement d'un œuvre plus serieux que i'ay commencé il y a desia quelque temps & que i'espere mettre au iour, si Dieu me donne assez de vie pour en voir la fin comme ie le desire : si tu vois icy quelques contes qui ne te plaisent point, passe par dessus sans mot dire et n'en degoute point les autres qui peut estre trouueront aussi mauuais ceux qui passeront aupres de toy pour bons. Il y a icy de la viande pour tous ceux qui ont bon appetit & pour les desgoutez mesme. Un Asne preferera un chardon a un pain de sucre, & si un marchand n'auoit que des perles et des diamans à debiter au menu peuple, il iaudriot qu'il mourust de faim : beaucoup pour leur vsage prefereront un fillet de peu de valeur a un joyau de grand prix, pour ne cognoistre pas ce qu'il vaut. Les choses en ce monde ne sont estimées que par le prix qu'on veut leur donner, & l'on voit tous les iours que les char-

latans & ioueurs de marionnettes font plus fuiuis et applaudis que les philosophes; comme il y a bien plus d'ignorans que de sçauans, ie m'assure que le nombre de ceux qui courront après ce liure fera bien plus grand que celui de ceux dont il fera rebuté & ie feray moy-mesme le premier à en rire. Au reste, qui que tu sois qui tiens ce liure en main, car ie ne sçay pas à qui ie parle, si le discours sur lequel tu feras te desplaît & t'importune, tu n'es pas obligé à te contraindre de l'entretenir par civilité, laisse-le là, tu le reprendras quand il te plaira sans qu'il s'en offense ni sans qu'il rougisse des iniures que tu lui diras tout haut, non plus qu'il s'enorgueillira des louanges qu'il pourra recevoir de quelque ceruelle creuse qui, ayant le goût dépravé, y pourra par hazard rencontrer quelque viande à son appétit; il vient pour servir au public & tu sçais qu'il est impossible de plaire à tous; si tu en fais peu d'estat, sçache que j'en fais encor moins que toi & quelque autre lui pourra faire meilleur accueil, et comme tu te moqueras peut-estre de ceux qui le carresseront, ils se pourront aussi moquer de toi du mépris que tu en feras. Si ce second volume te plaît, ie feray encor un effort sur ma mémoire pour t'en donner un troisième, & puis ie te diray adieu sur de pareilles matières & me mettray à travailler sur des choses de plus de poids et diray avec ce prince des Poètes latins :

*Sicelides, Musæ, paulo maiora canamus,
Non omnes arbusta iuvant humilesque miricæ. »*

Voilà un auteur qui fait assez bon marché de ses productions & se montre certainement d'humeur accommodante. Revenons à l'exemplaire de la bibliothèque de l'Ar-fenal. La troisième partie a le titre raccommo-dé et annonce contenir :

*Plusieurs naïfuetes, simplicit(ez)
Reparties, brocards et Gascon(nades)
Oubliées au premier et deuxiè(me)
(volume)*

En voici la préface : « ayant veu plusieurs personnes rechercher avec soin la seconde partie de mes Contes aux heures perdues & me trouuant en estat d'en auoir encor quelques-vnes a perdre & importuné de mon imprimeur d'en donner vn troisieme uolume, i'en ay emploïé quelques-vnes le iour de celles que i'ay dérobees a des ouurages plus serieux où ie traueille, pour contenter le désir de ceux qu'ont l'humeur portee a l'entretien des choses risibles. ie commenceray ce volume par le tiltre que i'ay donné au premier assauoir par les Naïfuetez, desirant adiouster à celles que i'ay mises au iour, quelques-vnes qui ont este oubliees en la première partie. Je ne feray point ici de difference des trois fortes de Naïfuetez, puisque nous en auons suffisamment parlé au premier volume; ie diray seulement que ie reduiray icy ces trois chapitres en vn. quoy que premierement ie parleray des Naïfuetez simples, puis des estudees & apres des mixtes. Vous discernerez bien vous-mesme les vnes des autres, fans qu'il soit besoin de les diuiser par chapitres. Apres ce volume icy ie commenceray le premier de mes Nouuelles, qui sera de toutes celles qui sont risibles, avant que de venir aux serieuses, où vous aurez sans doute sujet de vous diuertir par la lecture des plus beaux intrigues que uous ayez veus & qui auant ceci n'ont iamais este imprimez. »

Nous arrivons à la

QUATRIESME ET DERNIERE PARTIE

où sont contenus plusieurs contes facetieux, avec quelques nouvelles plaisantes & recreatives non encore veues.

Paris Quinet.

1644.

Voici l'avis

AU LECTEUR.

J'avois resolu de ne plus escrire sur ces matieres ridicules, mais l'importunite de mon libraire m'a encor oblige

a faire ce quatriefme volume, qui fera le dernier, tant pour te faire part de quelques contes que i'ay oubliez dans les trois precedens liures que pour te donner quelques agreables nouvelles ridicules & plaifantes, dont i'ay rempli vn chapitre prefque tout entier, pour adiouter au nombre des subtilitez que i'ay traitté dans la feconde et troiefme partie, outre la derniere nouvelle que tu trouueras en ce volume fur la fin. qui pour estre longue ne te doit pas desplaire. Si tu trouues en ce liure icy quelques contes plus longs que ceux que tu as veus dans les volumes precedens, tu ne les trouueras pas moins diuertiffans. Si la patience t'eschape en les lifant, paffe par-deffus & ne t'amuse qu'a ceux dont la fin n'est pas éloignée du commencement, tu y en trouueras de toutes façons. Je n'ay point este d'adujs de distinguer autrement dans ce volume les contes par chapitres comme dans les precedents.

Je les mets quasi pêle-mêle, avec quelque ordre pour tant, que j'y obserue qui ne paroitra point si fort qu'aux autres. En fuitte de ce Liure tu verras mon Periandre, dont i'ay des-ja deux volumes de prests, estant bien aduancé dans le troiefme. Sous ce nom de Periandre & autres qui font empruntez en cet ouurage, tu trouueras quantité d'histoires tres diuertiffantes & veritables arriuees en plusieurs endroits de l'Europe, qui composent entre elles vne espece de roman serieux, veu qu'elles font tellement liées les vnes avec les autres qu'on ne les fcauroit tirer d'ensemble fans leur oster toute leur grâce. C'est où i'ay bien mis d'autre peine & employe d'autre trauail qu'a la composition de ces contes ridicules, que ie n'ay mis au iour que pour le diuertiffement des melancoliques & dont ie n'espere autre chose que la fatisfaction que mon libraire y trouuera en le débitant. Il ne s'est point plaint des premiers, ie ne fçay ce qu'il fera de cettuy-cy & du troiefme, qui est a ce que i'entends prest d'estre mis en vente. Mais comme une feule sorte de viande dégoute tousiours, ie crains bien que tu ne te rebutes de ce mets icy. C'est pourquoy ie fay dorefnauant

trefue d'efcrire fur pareilles matieres. Je croy t'auoir affez preparé les oreilles pour vn ouurage plus ferieus que ie fuis tout preft, comme ie t'ay dit, de mettre au iour. Adieu, »

Cet avis au lecteur n'est pas moins intéreffant que les précédents. Après auoir pour la troiſieme fois mis fa publication au compte de l'importunité du libraire, d'Ouille ajoute qu'il donne cette fois « des contes plus longs, » ces nouvelles dont il eſt fait mention dans le tome III & dont il voulut faire paraître un recueil riſible & un recueil ferieus. Nous apprenons de plus qu'il tra- uillait à un *Periandre*, un roman fur lequel il fait grand fond, au rebours de ſes Contes qu'il traite de fottifes. *Periandre* n'a point paru que nous ſachions, mais les quatre volumes de contes préſentent un enſemble finon im- portant, du moins digne d'attention, & pour lequel le mot d'ana employé par M. Charles Louandre¹ nous ſemble inſuffiſant. Nous ſommes d'ailleurs d'accord avec ce cri- tique pour reconnaître à d'Ouille le merite d'auoir inauguré en France un genre à peu près nouveau & em- ployé des formes littéraires dont il a pris ſoin de nous donner l'eſthétique dans de courtes préfaces. Ces préfaces nous allons les reproduire ici, puisque nous ne reprodui- ſons pas complètement la première edition datée de 1643.

D'abord la table comprend :

| | |
|-------------------------------|-----|
| Des Naifvetez. | 50 |
| Naifvetez eſtvdies.. . . . | 39 |
| Naifvetez mixtes. | 14 |
| Des Simplicitez.. . . . | 52 |
| Équivoques.. . . . | 81 |
| Gafconnades. | 44 |
| Normands. | 18 |
| Des Brocards.. . . . | 28 |
| Des promptes Reparties. . . . | 48 |
| Total. | 374 |

1. *Chefs-d'œuvre des Conteurs français avant La Fontaine.*

Le privilège est du 20 février 1642 & l'achevé d'imprimer du 26 mars 1643. Voici les prefaces :

Des Naïfvetez.

Il y a de trois sortes de Naïfuetez, les unes sont simples, quand simplement on dit quelque chose de ridicule, sans auoir aucun dessein de faire rire celuy ou ceux à qui l'on parle & celle-cy procede d'ignorance pure, dont toutefois les bien censez tirent de grands auantages de rîsee contre l'intention de celuy qui les dit.

Il y en a d'autres qu'on nomme Naïfuetez estudiées, quoy qu'elles soient dites sur le champ, sans les auoir premeditées, comme lorsqu'on répond a quelque question par paroles, qui semblent naïfues, mais ou il y a pourtant de l'estude, avec un sens qui semble se goffer de celuy qui l'en questionne, & celle-cy bien contraire a l'autre, procede de subtilité d'esprit. Or de celles-cy il y en a de deux fortes, les vnes qui butent seulement a s'exercer l'esprit par une responce aigüe, & les autres qui piquent celuy à qui l'on parle, & celles-cy tiennent plutôt du broquard ou de la repartie que de la Naïfueté.

La troisieme forte de Naïfueté est celle qui participe de la simple & de l'estudiée, & cette-cy par les ignorans peut estre prise simplement & par les autres il y peut auoir vne pointe reseruée & le plus souuent contre l'intention mesme de celuy qui la dit & cette-cy peut estre dite par les sçavants & par les doctes. La pointte consistant en l'explication qui le plus souuent est remarquée par les auditeurs & ignorée par l'auteur, qui en ce cas ne mérite pas pour son regard d'estre separee des premieres, c'est a dire des simples ou naïfues. De ces trois nous donnerons quelques exemples ou la difference paroîtra assez visible.

P. 66. — *Naïfvetez etudiees.*

Ces Naïfuetez icy sont differentes des precedentes, ie les nomme estudiées, à cause qu'il y a en chacune quelque

marque d'esprit & néanmoins semblent estre dites naïfvement & fans y penser ; de sorte qu'elles tiennent quelque chose de la repartie encor qu'elles sont dissemblables, en ce que les reparties sont ainſy nommees parce qu'on repart à autrui & qu'il faut auparavant qu'un autre parle, & en celles-cy il n'eſt point beſoin qu'un autre faſſe la planche. On remarquera aiſement par la ſuite de ce diſcours la difference qu'il y a entre les vnes & les autres.

P. 113. — *Naïfvetez mixtes.*

Il y a pluſieurs perſonnes qui par ignorance ou par mocquerie, diſent quelquefois des naïfvetez dans leurs diſcours, capables bien pluſtoſt de faire rire que d'edifier aucun des auditeurs, & tels genres de diſcours je les metz parmy les Naïfvetez mixtes, c'eſt-à-dire qu'elles trouvent de la ſimplicité, pouuant eſtre dites par pure naïfueté ſimple ou par une naïfuite affectée, en quoy il y auroit de la pointe d'esprit & partant pourroit entrer au rang des premières naïfvetez dont nous auons parlé cy-deſſus. Comme un certain docteur qui diſoit : « Meſſieurs, vous n'avez autre feſte en cette prochaine ſemaine qui vous empêche de faire voſtre labour terrien, ſi ce n'eſt la feſte de Montſieur Saint-Aignan, qui guérit de la gale, vous l'aurez jeudy. » ſçauoir ſi ce deuoit eſtre le jeudy qu'ils deuoient auoir la feſte du Saint ou la gale, ou ſ'il le diſoit innocemment ou par malice. Je vous le laiſſe à iuger.

P. 132. — *Des Simplicitéz.*

Ceux-cy peuuent bonnement eſtre miz au nombre des premiers contes que uous avez leus cy-deuant ſous le titre de naïfvetez ſimples, auſſi leur donnay-je le nom de ſimplicitéz, ie les diſtingue toutefois d'avec les autres, qui tiennent plus de la naïfueté que de la ſimplicité : ceux-cy ſont dits par des idiots ſans ceruelle, dans les diſcours deſquels il n'y peut auoir aucune choſe priſe à contrefens ou

dont l'on puisse tirer autre mot pour rire que la seule bestialité de ceux qui les ont proférés, dont nous marquerons quelques exemples

P. 220. — *Equivoques.*

Ce cinquiesme chapitre est des Équivoques, c'est-à-dire des mots qui estans pris à double sens, ont autre signification, quelquefois picquante, quelquefois visible; & les plus subtiles sont celles qui semblent estre interprétées contre l'intention de l'Auteur : car, quand la picque est apparente sans autre sens & sans avoir vne porte de derriere pour se sauuer, cela sent plus son brocard picquant que son equivoque. Nous en donnerons plusieurs exemples, entre lesquelles il y en aura de toutes les façons.

P. 330. — *Gasconnades.*

Chacun cognoist la nation gasconne, & principalement la noblesse pour très-généreuse & qui a bonne grâce à exagérer un trait de vaillance & quoy que le plus souuent quelques-uns d'eux en die beaucoup plus d'eux-mêmes qu'il n'y en a, ce qui feroit extrêmement ridicule aux autres nations leur sied si bien que ie n'ay point fait de difficulté d'intituler ce chapitre du nom de Gasconnades. Avec protestation pourtant que ce n'est en façon quelconque par mespris de la nation que i'estime & honore bien fort, estant amy intime de plusieurs particuliers, mais il y a de si bonnes choses à dire la-dessus, que ie m'assure que ceux mêmes qui y ont intérêt y prendront du plaisir. Pour moy, j'aduoue que ie suis Normand (dont plusieurs toutefois de ceux qui liront cecy douteront, voyant que ie le confesse si franchement), & vous verrez en suite de cettuy-cy un chapitre où ie ne flate nullement ceux de ma nation. Au contraire, on verra que ie suis le premier à me moquer des deffauts qu'on leur attribue, sçauoir si c'est à vray ou à faux, ie m'en raporte à ce qui en est. Que cha-

cun donc life cecy comme vn discours fait par plaisir, pour le diuertissement des mélancholiques; que s'il y a quelque conte qui ne plaife pas beaucoup a quelqu'un qui fera trop chatouilleux dans l'intérêt du pays, qu'il passe par dessus fans s'y arrester, et qu'il se mocque, s'il veut, non de celuy qui innocemment a fait ce recueil, mais de ceux de qui il a appris ce qu'il contient, car ie ne demeure pas garand que tout ce qui est icy contenu soit véritable. Il y a quelques contes en ce chapitre qui appartiennent bien plustost aux Espaignols qu'aux Gascons; mais ç'a este pour le grossir, car il eust esté trop court. Laissons ce discours, car ceux dont ie vous vay parler font plus amis des effets que des paroles.

P. 405. — *Normands.*

Pour montrer que ie ne pardonne non plus a ceux de nation qu'aux Gascons, ie mettray ce chapitre icy des Normands, c'est une nation qui ne se trompe guere qu'a son profit & tiennent à auoir seuls le priuilege de se pouuoir desdire. C'est la vérité qu'un Normand depaysé est assez difficile à attraper. Il n'y a personne qui plus franchement fasse un faux serment qu'eux, & peu de Normands perdent leurs procez, quand ils sont receus a faire preuue, car on ne manque point de tesmoins en ce pays-la, ou qu'on s'en rapporte à leur serment, car en ce cas ils disent promptement a leur valet : « Bride, la beste est à nous, » & quand mesme ils se confessent d'auoir rendu faux tesmoignage contre quelqu'un : il se trouue des confesseurs en ce pays-la, principalement en la basse Normandie, qui leur disent : « Laissez ces bagatelles, venons aux gros, » comme si rendre un faux tesmoignage contre quelqu'un n'estoit pas vn péche. Ce n'est pas que i'en veuille faire une regle générale & qu'il n'y ait de très-honnestes gens, mais que voulez-vous? ils n'en ont pas le bruit, & ie vous iure que, me trouuant un iour en certain pays, comme on me demanda d'où i'estois, & que ie respondis que i'estois Nor-

mand, un honneste homme qui estoit la présent, me dit qu'il n'en croyoit rien, a cause que ie l'aduouois trop franchement. Je diray aussi a leur gloire qu'il ne se trouue point de prouince en France d'ou il soit forty plus d'habiles gens, pourueu qu'ils ayent hante le grand monde, & il n'y a rien de plus rude qu'un Normand qui n'a iamais sorti de son pays, & peut-on dire avec vérité que la Normandie est une excellente pépiniere de beaux esprits, mais il faut qu'elle soit transplantée ailleurs. Ce sont les plus subtils pour plaider qui se puissent voir, & feront un procez sur la pointe d'une aiguille, tesmoin un procez entre deux Normands, qui dura vingt-quatre ans pour un nid de pie, qui estoit sur la branche d'un qui pendoit sur l'héritage de son voisin, chacun prétendant que le nid luy appartenoit, l'un disant que l'arbre estoit planté sur son fond, & l'autre que la branche où estoit ledit nid, pendoit sur son heritage, & que l'ombre faisoit tort a son herbe, & que par conséquent il deuoit auoir le profit. Vous en verrez par la suite de ce discours d'assez memorables.

P. 445. — *Des Brocards.*

Je fais vne difference de brocard a repartie; la repartie est quand quelqu'un nous taxe de tascher d'excuser par quelque subtilite celuy ou celle dont on veut mesdire, en sorte qu'il paroisse quelque gentillesse d'esprit, qui fasse prendre en autre sens ce que dit celuy qui veut se gauffer. Mais le brocard a cela de particulier qu'en taxant aucun, on rejette subtilement la pelote a son compagnon, & faut que ce soit par un mot si picquant qu'on offence encor plus celuy qui veut tascher d'offencer celuy qui repart, & par son propre discours luy prouuer un defaut visible, & par ainsi on void qu'un brocard est plus qu'une repartie & que tout brocard, que l'Espagnol nomme *apodo*, peut bien estre repartie, mais toute repartie ne peut pas estre brocard. Il y a aussi des brocards qui sont bien sans repartie, comme quand on veut reprocher un deffaut à

quelqu'un sans que celui à qui l'on le reproche donne sujet de se picquer, & en cela, c'est un brocard simple, qui ne tient en rien de la repartie. Nous les confondrons pourtant en ce discours, & vous en verrez les exemples des uns & des autres...

P. 486. — *Des promptes Reparties.*

Ce chapitre icy approche du précédent; il y a seulement cette différence que le brocard est une raillerie d'un homme qui le fait sans autre dessein que de se moquer de quelque défaut en celui qui parle sans qu'il y soit obligé que par un certain caprice, & pour exercer la pointe de son esprit, à quoy il n'est obligé que par pure galanterie. Mais la repartie est toute autre & encherit sur le brocard, car si un homme a l'esprit si présent, que se sentant brocardé ou bien ou mal à propos, il rejette la pelotte à la teste de son compagnon & l'emporte par dessus luy, c'est une repartie qui terrasse un brocard, & c'est le vrai sens que doit avoir la prompte repartie, car elle ne veut point estre tirée aux cheveux, il faut qu'elle naisse promptement & à propos de celui qui nous raille ou qui nous taxe. Mais le brocard a quelque chose de moins; il n'est point obligé à parler que quand il luy plaît & ne remue point la raquette que quand il voit qu'il a beau. Mais la repartie en quelque temps que ce soit nous oblige à parler soit bien ou mal, & celui qui se tait quand il est obligé de parler, paroît stupide. Celui qui parle & qui ne dit pas ce qu'il doit dire paroît ce qu'il est, c'est-à-dire impertinent & éceruele; celui qui promptement repart en rejetant la raillerie qu'on veut faire de luy sur son compagnon est adroit & subtil; & ce sont de ceux-cy que nous demandons dans ce présent chapitre dont vous en allez voir des exemples qui ne vous déplairont pas, si vous n'êtes de très-mauvais goût. »

Nous avons dit que d'Ouville étoit à considérer comme dramaturge, conteur & traducteur; ces préfaces montrent

qu'il avait l'étoffe d'un critique, & les traités de littérature devraient lui vouer un souvenir reconnaissant.

La II^e partie (1644) contient des rubriques, des *titres*, comme dit d'Ouville, différents de ceux du premier volume, & ces titres sont suivis de notices, parmi lesquelles nous en choisirons trois :

Des nouvelles Mariées.

L'intitule ce chapitre des nouvelles Mariées, sur lesquelles il y a toujours quelque bon conte à faire, que l'on ne peut si bien déguiser qu'il n'y ait quelque chose un peu libre. Mais puisque ce n'est qu'en légitime mariage, pourquoy ne pourra-t-on pas dire librement ce qui est permis de faire à tout le monde? Ne vous en scandalisez pas, vous autres dames mariées, puisque vous avez passé par là, et vous autres filles, puisque vous y passerez quelque jour; et je gageray que ce fera toujours le plus tard que vous ne le souhaitez, & m'assure qu'en lisant ce chapitre, vous riez de la naïveté de ces ieunes sucrées que vous y verrez, qui est un signe qu'il ne vous prendra pas envie de les imiter, principalement celle que je mets en teste de ce chapitre. Pour le moins, s'il y en a quelques-unes de vous autres qui, avant que d'estre mariées, aye fait ce qu'elle a fait, elle ne fera pas si libre de le dire & surtout à celui qui y a le principal intérêt. Mais il n'en est pas aujourd'hui de si sottes; aussi, celles que je décris estoient au vieux temps que l'on se mouchoit à la manche & que les hommes de vingt-cinq ans avoient peur du fouet, le monde est à présent un peu plus raffiné qu'il n'estoit.

La Dispute des Mariez.

Après avoir parlé de la naïveté des nouvelles mariées, j'intitule ce chapitre la *dispute des mariez*, dans lequel je traite de toutes les disputes, noïses, riottes et conten-

1. Avant : *D'un homme que sa femme n'auoit pu contenter.*

tions qui peuuent arriuer entre les perſonnes mariées; i'entends parler de ceux qui ne ſont pas de condition requiſe, qui ont eux & leurs femmes tousiours maille à partir enſemble, reſſemblans aux cardes des drapiers qui ſe deſchirent tout le long du iour l'un l'autre & de nuit ſont tousiours d'accord. Je n'entends pas dans ce chapitre parler des tours de ſoupleſſe dont uſent tous les iours les femmes pour mettre des cornes à leurs maris, cela mérite bien vn chapitre à part, tant le nombre en eſt grand. Auſſi le mets-je en ſuite de cettui-cy, ſous le tiltre de ſubtilitéz. S'il y a des mauuais meſnages dans les mariages, quelquefois les hommes en ſont cauſe, d'autrefois auſſi les femmes, & le plus ſouuent tous les deux enſemble. Quand l'intéreſt ioint pour toute la vie des perſonnes ſi différentes d'humeur, qu'elles deuroient pour iamais eſtre ſéparées, car ſi cela n'eſtoit point, ie ne ferois pas en peine de faire ce chapitre, il faut neceſſairement que la meſ-intelligence ſoit grande entre eux. Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que l'homme qui eſt ou qui doit eſtre le maiſtre, fait la femme bonne ou mauuiſe par ſes deportemens enuers elle, car il y a autant de danger de les gourmander trop comme de leur tout ſouffrir. Suffit ce que i'en dy en général, donnez-vous la patience de lire ce diſcours, & vous verrez quels ſont les vns & les autres en particulier.

Des railleries en mourant¹.

Il y a des perſonnes qui vont à la mort comme les autres vont au bal; mais les cauſes en pluſieurs ſont bien différentes les unes des autres, quelques-vns ſe monſtrent hardis en mourant par pure ſtupidité, les autres par une généreuſe vertu & quelques-vns par néceſſité. Ceux que la ſtupidité porte à meſpriſer la vie, ſont pires que les beſtes qui en eſtiment la conſeruation; ils fuyent bien la mort, mais ils ne la craignent pas, & en cela ie les tiens plus

1. Avant : *D'un qu'on menoit pendre*

heureufes que les hommes. Quand le foleil s'éloigne de nous, les ombres font plus grandes que les corps; de même, bien fouvent la crainte de la mort eft bien pire que la mort même. Cette crainte fe fert de l'aduenir où nous ne voyons goutte, & la mort n'eft mauuafe que parce que nous l'eftimons telle. Combien en voyons-nous tous les iours qui, de la feule crainte de deuenir miferables, le font deuenus tout a fait & ont tourné leurs vaines peurs en miferes certaines; il y en a quantité qui meurent de la peur feule qu'ils ont de mourir, & la crainte ne fert qu'a nous faire trouuer ce que nous fuyons... »

Nous arrivons maintenant à des éditions qui portent un autre titre. Il eft arrivé à d'Ouille ce qui fe voit fouvent: un ouvrage reuffit, le libraire alléché demande à l'auteur une fuite, l'auteur s'emprefse d'accéder à ce defir, l'ouvrage devient long, fatigant, alors un nouvel auteur ou éditeur fait un choix dans ce fatras & ramene l'ouvrage à des proportions plus refreintes: de là l'*Élite des contes du fieur d'Ouille*. La premiere édition intitulée ainfi, parut en 1669, comme il reffort de l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arfenal, dont voici la defcription :

N^o 14.339

L'ÉLITE DES CONTES DU SIEUR D'OUVILLE

PREMIERE PARTIE.

Augmenté en cette édition.

A ROUEN

Chez Louis Cabut fur le Quay à l'Etoile brillante

1680

470 p. in-12 sans la Table.

*Infine . à Rouen, de l'imprimerie de Louis Cabut,
Derrière le Palais au Lefe d'Or, 1680.*

2^e VOLUME.

L'ÉLITE DES CONTES DU SIEUR D'OUVILLE

SECONDE PARTIE.

A PARIS

Chez N. Pepingue, rue de la Huchette, au bout de la petite ruelle des trois chandeliers, devant la rue Zacharie. Et en sa boutique au premier pilier de la grande salle du Palais, vis-à-vis les consultations, au Soleil d'or.

1669.

454 p. in-12, table préliminaire de 10 pages.

La Bibliothèque nationale possède l'édition de 1680, après laquelle viennent celles de Rouen 1699, de La Haye 1703, 2 vol. in-12 et d'Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Elle possède encore le volume suivant : *l'Elite des contes du sieur d'Ouville* divisée en deux parties, II^e partie, in-12, frontispice représentant des seigneurs buvant. Lyon, de l'imprimerie de Michel Talebard, impr. ordinaire du Roy. s. d., côté Y² 642.

L'édition se rencontre complète dans le catalogue n^o 5 de Liepmannsohn, Berlin 1875. Le nom de d'Ouville se lit encore sur les titres des deux recueils suivants : *Nouveaux contes en vers et en prose, tirés de Boccace, de d'Ouville, etc.* Paris, Loyson, 1678, in-12. *Nouveaux contes à rire, de Boccace, de d'Ouville & autres personnes enjouées*, Paris, Loyson, 1692, in-12.

C'est un honneur pour d'Ouville d'être associé à Boccace, & cette association est encore une preuve de son succès. Nous avons gardé à notre édition le titre d'*Élite*, non que nous reproduisions complètement un des ouvrages intitulés ainsi, mais parce que nous aussi nous avons fait un choix, consistant surtout dans les contes qui pouvaient donner lieu à des rapprochemens & fournir matière aux

études de littérature comparée, que nous avons déjà pratiquées dans nos éditions de Pogge et d'Arlotto.

En 1656, d'Ouville donna les *Nouvelles amoureuses et tragiques*, traduites de l'espagnol de D. Maria de Zayas;¹ mais déjà son Théâtre et ses Contes avaient révélé sa familiarité avec la langue et la littérature espagnoles. Les trois pièces qu'il fit paraître en 1646, sont toutes imitées de l'espagnol : *les Morts vivants* des *Muertos vivos*, de Lope de Vega ; *Aimer sans savoir qui*, de *Amor sin saber a quien*, du même, et *Jodelet astrologue* de l'*Astrologo fingido* de Calderon. *Les Morts vivants* se trouvent à la Bibliothèque nationale. Réserve Y 5546, *Recueil de comédies*, t. IX ; les deux autres ne se trouvent ni à la Nationale ni à la Mazarine. Et ici, nous devons nous élever contre Puibusque (*Histoire comparée des littératures espagnole & française*), quand il subordonne l'apparition des pièces susmentionnées de d'Ouville, à la venue en France de la troupe espagnole de Sébastien Prado, 1659 : « Boisrobert, dit ce critique, d'Ouville, Th. Corneille, Montfleury fils & Quinault, sont les auteurs qui ont le mieux profité de cette heureuse occurrence que Scarron n'avait pas attendue. » D'Ouville non plus n'avait pas attendu cette occurrence, les dates respectives suffisent à le prouver, & le second des contes que nous allons citer, contient l'aveu que l'auteur resta *sept ans à la cour de Madrid* ; nous donnons le premier, parce qu'il avoue une origine espagnole :

P. 216. — *Simplicité d'un enfant espagnol.*

Chascun sçait qu'en Espagne le plus grand affront qu'on puisse faire à un homme, c'est de le taxer d'être Juif. Quoy que ce conte icy soit inféré dans le *Buscon espagnol* de l'ouvrage de Francisco de Quevedo, ceux qui n'entendent

1. Paris, de Luyne, in-8 ; deuxième édition, 1658 ; troisième, Paris, Quinet, 1680, 2 vol. in-12. Voyez le *Catalogue des livres de Mme de Pompadour*, Paris, 1765, in-12, . 232.

point l'espagnol seront bien aises de voir icy en françois vne simplicité si naïfue. Vn caualier Espagnol, nommé Ponce de Aguirre, se promenant par la riüe, fut rencontré par quelques enfans, vn desquels poussé par les autres pour luy faire despit, l'appella tout haut Ponce-Pilate. Ce caualier se trouua extremement scandalisé, non seulement qu'on lui donnast le nom d'un Iuif, mais de celuy qui auoit condamné Nostre Seigneur, dont il se sentit tellement piqué qu'il courut apres cet enfant l'epée à la main pour le tuer, qui s'enfuit entre les bras de son Maistre d'escolle qui, le voyant en cet estat, demande à ce caualier qui l'obligeoit à ce faire; il luy en dit le fujet : son maistre le prie de ne pas prendre garde à cet enfant, qui ne sçauoit ce qu'il disoit, & l'assure qu'il le chastieroit en sorte qu'il s'en souuiendrait. Sur ceste assurance, le caualier s'en va; aussitost qu'il fut party, il le fait despouiller tout nud & luy donne le fouet jusqu'au sang, & à chascun coup de fouet qu'il lui donnoit, luy disoit : « Direz-vous plus Ponce-Pilate? » Le pauvre enfant respondoit en pleurant que non & demandoit pardon. Le lendemain, le maistre faisant dire le seruice à cet escolier, comme ce vint dire à la croyance, au lieu de dire : « ... souffrit sous Ponce Pilate, » se souuenant comme il auoit été fouetté pour ce mot-là, dit : « A souffert sous Ponce de Aguirre. » Voyez s'il ne l'offençoit pas dauantage.

P. 476. — *D'un bouffon espagnol qui se mocquoit
du pont de Madrid.*

Ne vous estonnez point si vous voyez en ce présent volume plusieurs contes des Espagnols. L'auteur qui a fait ce recueil, y ayant demeuré sept ans dans la cour, & la langue espagnole luy estant fort familière, n'a pas voulu oublier ceux qu'il a remarquez dans le pays, & quoy qu'ils ayent beaucoup plus de grâce en leur langue, il n'a pas laissé de les mettre en françois pour obliger ceux qui n'entendent pas la langue castillane & ceux aussi qui l'enten-

dent. Il est vray que les vns y peuuent prendre plus de diuertissement que les autres, i'entends ceux qui ont cognoissance de la langue, puisque l'auteur les met en l'une & en l'autre, afin que la subtilité de l'esprit particulier en chaque nation puisse estre entendue de ceux qui la sçauent, cecy ne soit pas dit seulement pour cette presente rencontre, mais pour toutes les précédentes & pour celles qui suiuront où il est plus de besoin de faire cette différence qu'en celle-cy, qui a quasi aussi bonne grace en une langue estrangère qu'en la sienne propre. Il faut remarquer seulement que la ville de Madrid, qui est quasi scituee au cœur de toutes les Espagnes & où est la cour du Roy, n'a pas seulement de riuère navigable, mais vn méchant petit ruisseau qui n'est pas la moitié si considérable en esté que la riuère des Gobelins de Paris. Elle se descharge dans la riuère de Hénarès, & celle de Hénarès dans le Charamé, & le Charamé dans le Tage, à cette belle maison royale d'Aranjuets, lequel Tage se descharge dans la mer à Cascais, sept lieues par dela Lisbonne en Portugal. Cecy, quoy que hors de nostre projet, soit dit pour les curieux. Ce petit ruisseau de Mançanarès, qui passe a Madrid, est si sec en esté qu'il faut longtemps fouiller sous le sable pour trouuer l'eau, & néantmoins en hyuer est extremement grand à cause des neiges fondues qui le grossissent, qui viennent des montagnes de Guadarrame, qui separent la vieille Castille d'auec la nouuelle, au pied desquelles est ce superbe monastere de Saint-Laurens de l'Escorial, dont il est fait tant de mention. Ouillage commencé & acheué par Philippe II, roy des Espagnes, ce qui est cause qu'on luy a fait vn pont fort beau & fort magnifique, sous lequel le plus beau & le plus large fleuve de France pourrait passer, ce que considérant, un iour d'esté, un bouffon du roy d'Espagne, il luy dit en passant ce pont : « *Senor, vuestra Mayestad hade vender la puente,ò comprar aqua!* » qui veut dire : « Sire, il faut que Vostre Maiesté vende le pont ou qu'elle achète de l'eau. » Si i'ay esté si long à desduire ce discours pour un si petit suiet, i'ay voulu imiter la cause

qui étant si peu de chose a vn si grand pont. Ce qui a donné suiet a vn des meilleurs esprits d'Espagne de dire que la riuere de Mançanarès, qui passe a Madrid, ressemble aux faux amis qui n'ont que le lustre & la splendeur, comme les faux escus, ce les perdent à l'espreuue & au besoin. C'est-à-dire que cette riuere ou ruisseau a beaucoup d'eau en hyuer, quand tout en regorge d'ailleurs & qu'on n'en a aucun besoin, & qu'elle manque en esté ou l'on en a affaire; mais il luy donne une plaifante excuse, disant qu'il est courtifan, c'est-a-dire qu'il passe au pied de la cour du roy, & que cela étant il ne doit point estre blasmé s'il manque quand on a affaire de luy, comme la pluspart des courtifans font. »

D'Ouille n'a pas imité uniquement Quevedo, mais nous laissons à de plus competents, M. de Puymaigre ou M. Morel-Fatio, le soin de decouvrir des sources cachées; nous constatons seulement que d'Ouille a vécu sept ans à la cour d'Espagne, sans pouvoir dire a quel titre. Les renseignements que Boisrobert nous fournit sur son frere se réduisent à deux passages de ses *Épîtres*, 1654, 2 vol. in-8°; il dit de lui, épître cinquième du troisième livre :

*Le pauvre Douville est mon frère...
Il porte le titre d'Hydrographe,
D'Ingénieur, de Géographe,
Mais avec ces trois qualités,
Il est guenx de tous les côtés.
Bref il n'a plus d'autre ressource
Que celle qu'il trouve en ma bourse.*

Il avait dit ailleurs, en parlant du même frère :

*Melchisedech étoit un heureux homme
Et son bonheur est l'objet de mes vœux,
Car il n'avoit ni frères ni neveux.*

D'Ouille traduisit encore de l'espagnol de Castillo Sovor-

zano¹ *la Fouine de Séville*, ou *l'Hameçon des bourses*; cette traduction ne fut publiée qu'en 1661, Paris, Courbé, in-8°. On la reimprima sous le titre d'*Histoire & Aventures de Dona Rufine, fameuse courtisane de Séville*, enrichie de figures. Amsterdam, 1723, 1733, 2 v. in-12; Paris, 1724, 1731, et La Haye (Paris) 1734. L'avis au lecteur confirme le jugement que nous avons exprimé sur les connaissances de d'Ouville :

« Voicy l'Escolle des ruses & des subtilitez dont l'esprit d'une femme coquette & fripponne peut estre capable. D. Alonfo de Castillo Souorçano, célèbre Auteur espagnol, a composé cet agreable ourage en sa Langue, & il a esté traduit en françois par feu Monsieur d'Ouville, qui certainement estoit l'homme de toute la France qui parloit le mieux espagnol & qui cognoissoit le plus parfaitement toutes les grâces de cette Langue. Mais comme il n'escrivoit peut-estre pas assez purement en la nostre, un des plus delicats esprits du siecle, qui a trouué après sa mort cette traduction parmy ses papiers, en a corrigé le stile, & n'en voulant pas priuer le public, il a tasché de luy rendre toutes les graces qu'il auroit pu dérober à son Auteur. Il luy donne pour titre : *la Fouyne de Seuille, ou l'Hameçon des bourses*, parce que, comme cet animal a une inclination à dérober, il a voulu, sous le nom supposé de Ruïne, faire icy le portrait & estaler tous les artifices & toutes les subtilitez d'une iolie femme de cette fameuse ville, qui se trouua assez adroitte pour voler les voleurs même les plus subtils, qui n'ont autant de duppes qu'elle fit d'Amants, & qui visa toujours plus aux bourses qu'aux cœurs de ceux qui furent assez malheureux pour la trouver belle. Si ie découure la seconde partie de ce diuertissant ourage, ie te promets, Lecteur, de te la donner si j'apprens que celle-cy ne t'ait pas esté desagreable. »

1. Les ouvrages modernes écrivent *Solorzano*.

Cette seconde partie n'a point paru; d'autre part, nous ignorons quel est le « délicat esprit » qui a publié d'Ouville en le corrigeant.

Il y a dans la *Bibliothèque des Romans*, décembre 1782, une analyse de la *Fouine* qui commence d'une manière piquante : « La fouine est un animal joli, souple, léger, rusé & fripon, qui craint, se cache & se glisse partout, qui s'apprivoise & ne s'attache jamais, dont la physionomie est tout à fait aimable, fine & qui ne fait que mordre, fucer & faire du dégât. On voit que ce petit caractère pourrait bien convenir à certaines femmes, & c'est ce qui a déterminé l'auteur de cet ouvrage à donner le nom de fouine à son héroïne sévillane. Son ouvrage n'est ni commencé ni fini : il servait de suite à d'autres romans du même genre satyrique & populaire, & il attendait lui-même une suite. Il fut autrefois estimé en Espagne; il n'a jamais pu l'être en France, apparemment parce qu'on s'y foucie moins d'être éclairé sur les artifices des jolies filles, ou parce qu'accoutumés à ne rire que des choses sérieuses, nous entendons moins la plaisanterie sur les objets qui servent au plaisir.

« L'art que professait Rufine est aujourd'hui très-détaillé, perfectionné, encouragé, répandu & honoré chez toutes les nations. Il est presque vrai que nous l'avons rangé dans la classe des arts nécessaires. C'est dommage qu'il faille descendre dans la boue du vice pour traiter de cet art charmant... »

La *Bibliothèque* ajoute qu'on a traduit la *Fouine* deux ou trois fois sous différens titres, mais ne donne pas les noms des traducteurs.

Mentionnons encore que d'Artigny (*Nouv. Mém.*, VI, 192) dit avoir vu de d'Ouville la *Vengeance d'Aminte affrontée*, qui est probablement une édition séparée d'une des nouvelles de Maria de Zayas, & ne quittons pas les *Contes aux heures perdues* sans leur emprunter sur Desportes une anecdote que nous ne trouvons pas dans la Notice de M. Michiels sur ce poète :

P. 322. — *De feu M. des Portes, abbé de Tiron.*

Chacun sçait que feu M. des Portes, abbé de Tiron, estoit vn des habiles hommes de son temps, comme l'on voit assez par ses œuvres; on sçait aussi comme il a traduit en vers françois beaucoup des œuvres de l'Arioste. Comme l'on l'attendoit en vne certaine compagnie, où d'ordinaire s'assembloient les plus habiles hommes de France pour discourir des sciences où estoit ce grand prodige de son siècle, M. du Perron, deuant qu'il fût cardinal, il vint fort tard, & comme on l'accusoit de paresse, il s'excusa disant : « Messieurs, ie vous prie de m'excuser si ie vous ay tant fait attendre; j'estois empesché sur un passage d'Aristote qui m'a tenu plus longtems que ie ne croyois. M. du Perron, se tournant vers celui qui estoit le plus proche de luy, luy dit bas, mais non pas tant que l'autre ne l'ouïst : « Il se trompe, il prend Arioste pour Aristote, » voulant dire qu'il feuilletoit bien plus l'vn que l'autre, qui a esté cause que ces deux prélats, tant qu'ils ont vescu, ont eu picque l'vn contre l'autre.

Nous ne croyons pas necessaire de revenir au théâtre de d'Ouille, dont la derniere pièce : *les Soupçons sur les Apparences*, est de 1651. Constatons seulement que la première : *les Trahisons d'Arbiran*, est précédée de quatre hommages : un madrigal de Colletet, une épigramme de Chappoton, une de Maleval & un quatrain de Rotrou. Il y avait, à cette époque bienheureuse, échange de politesses rimées, & des 1633, nous voyons d'Ouille adresser un compliment de ce genre à Corneille, à propos de sa comédie de *la Veuve*; il s'agit d'un fixain :

*Cette belle Clarice à qui l'on porte envie
Peut-elle être ta Veuve et que tu sois en vie?
Quel accident étrange à ton bonheur est oint?
Si jamais un auteur a vécu par son livre,
En dépit de l'envie elle te fera vivre,
Elle fera ta Veuve & tu ne mourras point.*

D'Ouville était un des rimeurs « dont le patronage parut alors à Corneille utile & honorable¹, » bien qu'il n'eût pas encore abordé le théâtre lui-même. Un témoignage plus indirect ne lui est pas moins avantageux. L'auteur anonyme de la *Pompe funèbre de Scarron*, une de ces pièces comme on en faisait alors à la mort de chaque écrivain marquant, met les statues de Régnier, d'Ouville & Maynard dans le temple où s'accomplissent les funérailles de l'auteur du *Typhon*. Mourant, celui-ci a choisi pour successeur Bois-Robert; mort, son cercueil est escorté par Audin, Bardou, Monbrun, Du Bosc, &c².

Il nous semble que de ces traits réunis se dégage une figure assez lumineuse devant laquelle les critiques ont passé d'un air trop dédaigneux³.

Il ne faut pas que la notoriété de Boisrobert fasse tort au mérite de d'Ouville. Boisrobert, le jovial abbé, le Galiani du xvii^e siècle, ne faisait peut-être quelquefois que débiter les contes recueillis par son frère. L'un & l'autre sont, du reste, agréablement mis en scène par M. Em. Colombey⁴: « L'abbé est suivi de son frère, le conteur d'Ouville, d'Éléonor d'Etampes, de Valençay, de Colletet, de Desmarets, de Corneille & de Rotrou... Boisrobert présente d'Ouville à Richelieu. « Daignez accueillir, dit-il, un Gaulois de la Gaule de Béroalde de Verville. — Hum! répond le cardinal, toisant du regard le nouveau venu, il est de votre famille, l'abbé... Fait-il des vers, au moins? — Par la blonde Phœbé! il monte Pégase à poils & sans bride. — Oh! oh! & voudrait-il me donner un petit échantillon de son savoir-faire? » Boisrobert glisse rapidement ces mots dans l'oreille de d'Ouville: « Sers-lui ton fameux vers des *Fausse Vérités*. » En bon déclamateur, son frère touffe deux fois, comme pour accorder

1. Marty-Laveaux.

2. Fournel, *La littérature indépendante*, p. 297.

3. Par ex. M. Hippeau dans : *Les Écrivains Normands au xvii^e siècle*.

4. *Ruelles, salons & cabarets. Paris, Delahays, 1858, in-16.*

son instrument. Puis il entre soudain dans la peau d'une suivante futée & dit d'une voix câline :

L'amour pour être instruit ne va pas à l'école.

« — Assez, jeune homme ! s'écrie Richelieu dans le ravissement. L'échantillon me suffit. Nous songerons à vous « pourvoir de quelque bon bénéfice... » Ce bénéfice n'arriva pas, & d'Ouville mourut « gueux de tous les côtés », lot ordinaire des gens de lettres. Aujourd'hui, ses *Contes*, même incomplets, se vendent 150 francs, & un fils de l'Alsace essaie de faire revivre le Normand oublié.





L'ÉLITE DES CONTES

DU

SIEUR D'OUVILLE.

I

*Naïveté d'une femme à son mari, la première
nuit de ses nœces.*



NE jeune fille ayant été un an entier fiancée avec un jeune homme de fort bonne volonté, il la sollicita plusieurs fois durant cette année de vouloir contenter ses desirs & de mettre fin à leur mariage, dont quelques choses retardoient l'accomplissement en ce qui est des cérémonies de l'Eglise; mais cette jeune fille sourde à toutes ses prières ne lui voulut rien accorder, quoiqu'elle en fût tous les jours très-importunée, dont le jeune homme se réjouissoit en lui-même, croyant que ce refus procédoit d'une grande retenue & honnêteté qu'il estimoit être tel. Enfin l'heureux jour de leur mariage arrive; après que le jour se fût passé en bals & festins, il fut question d'aller coucher la mariée, son homme ne tarda guères. Comme il fut dans le lit avec elle, il lui

dit : Eh bien, ma mie, c'est à ce coup que je vous tiens & que vous ne sçauriez plus me refuser ce dont il y a si longtemps que je vous importune, maintenant que je suis en plein pouvoir & qu'il n'y a plus de moyen de s'en dédire : je vous veux franchement avouer que vous avez très-bien fait de ne m'avoir rien voulu accorder auparavant notre mariage & que je ne le faisois que pour vous éprouver; car si vous eussiez été assez facile pour condescendre à ma volonté, je vous proteste que je ne vous aurois jamais épousée. A quoi la jeune fille sans considérer ce qu'elle disoit, repart tout à l'heure : Vrayement, je n'avois garde d'être si sotte, j'y avois déjà été attrapée deux ou trois fois. Je vous laisse à penser si le jeune homme demeura satisfait de cette naïveté; mais il le fut encore moins quand il ouït une risée de jeunes hommes qui s'étoient exprès cachez auprès de son lit, comme on a coutume de faire en pareilles occasions, qui en allèrent faire le conte partout, dont le pauvre homme pensa mourir de honte & fut longtemps qu'il n'osoit sortir du logis; mais à la fin on s'accoutume à tout.

II

Naïveté d'un Lacquais nouvellement arrivé à Paris.

P. 12*.

Un gentilhomme Normand, ayant amené à Paris un lacquais de son pays, qui n'en étoit jamais sorti,

* Les chiffres placés sous les titres renvoient aux pages de la première édition.

fut ravi d'aller en lieu où il pouvoit voir le Roi, dont il avoit tant ouï parler; il s'échût que comme ils entroient dans Paris, le Roi revenoit monté à cheval de Saint-Germain; comme on lui eut montré, il se prit à rire disant : Quoi ! c'est là le Roi ? je pensois bien qu'il fût autrement fait; & l'interrogeant comment il s'imaginoit qu'il fût fait, il dit qu'il croyoit qu'il fût tout d'or & qu'il pensoit qu'il eût la main bien plus grande, parce, dit-il, qu'on faisoit dernièrement notre vache en la main du roi & je vois qu'elle n'y sçauroit pouvoir. Passant par dessus le Pont-Neuf avec son Maître, le lacquais vid le cheval de bronze & s'écriant, dit à son Maître : Monsieur, voilà ce foudart, il me regarde; je pense qu'il me connoît bien. Trois ou quatre jours après y repassant & le voyant, dit à son Maître : Monsieur, voilà encore ce foudart à la même place où il étoit dernièrement¹.

III

D'un gentilhomme & d'une villageoise.

P. 81.

Une jeune villageoise couroit après son ânesse qui alloit au lieu où elle avoit un petit poulain. Il passa par là un gentilhomme qui la voyant assez jolie, lui

1. Voy. Des Périers, *Récréations*, Lyon, 1558, in-4°, LXX : Du Poytevin & du sergent qui mit sa charrette & ses bœufs en la main du roy.

dit : D'où êtes-vous, ma mie ? De Ville-Juif, monsieur, répondit-elle. De Ville-Juif, dit le gentilhomme, ne connoissez-vous point la fille de Louïs Guillot ? Oui monsieur, répondit la fille, je la connois fort bien. Je vous prie, lui dit-il, faites-moi la faveur de lui porter ce baiser de ma part, & se mit en posture de la vouloir baiser. Cette jeune fille répond : Monsieur, si vous avez hâte, donnez-le à mon ânesse, elle y fera plutôt que moi, & le disant, s'échappa de son galand, qui demeura avec sa courte honte.

IV

D'une carpe eschappée.

P. 92.

Cardin Lorin étoit un apoticaire de Rouen, un des plus facécieux hommes de son tems ; étant allé en un jour maigre sur le pont de Robec¹ acheter une carpe pour le diner de lui & de sa famille, passant par dessus le pont, cette carpe qui étoit toute vie, voyant l'eau, eschappe de ses mains & se lance dedans ; le pauvre homme tout étonné, s'en va à la maison où il trouva sa femme & ses enfants à qui il dit : Venez & suivez-moi ; il les mena tous sur le pont

1. Le pont de la place Eau de Robec : « La rivière de Robec disparaît de temps en temps sous de petits ponts qui établissent les communications avec les manufactures, c'est-à-dire avec le côté de la rue où sont les ouvriers. » Dibdin, *Voyage bibliographique*.

de Robec où la carpe lui étoit eschappée & les ayant tous fait mettre à genoux, leur fit dire grâces¹.

V

Naïveté d'un plaideur.

P. 105.

Un villageois de Normandie avoit baillé à un sien voisin une terrinée de lait à garder; quand il lui redemanda son lait, ce voisin, soit qu'il l'eût mangé ou répandu, lui dit que les mouches l'avoient mangé. Sur quoi ce villageois le fait assigner. Etant devant le Juge & ayant fait plaider sa cause, le Juge le condamne à payer la terrinée de lait; le voisin s'en veut excuser, disant que les mouches l'avoient mangé; à quoi le Juge répondit qu'il les devoit avoir tuées. Quoi! répond le païsan, est-il donc permis de tuer les mouches? Le Juge lui dit qu'oui. En quelque lieu que je les trouve, monsieur? répond le païsan. Oui, dit le Juge, en quelque lieu que ce soit, je te le

1. Voy. *Plutarch. Demetrius*, ch. 27 (éd. Corai, VI, 25); — Elien, *Var. hist.*, XII, 63; — *Gualtherus Mapes*, in *Pfeiffer, Germania*, V, 53; — *Eulenspiegel*, Strasbourg, 1519, in-4°, hist. 80; trad. Jannet: Comment Ulespiegle paya l'aubergiste avec le son de son argent; Pauli, *Schimpf und Ernst*, Strasbourg, 1552, in-fol., XLVIII; — *Cento novelle antiche*, Bologna, 1525, in-4°, VIII; — Hans Sachs, *Werke, Kempten*, 1612-16, 5 v. in-4°, V, 3, 119; *Der Schultheiss mit dem Karpfen*; — Waldis, *Efopus*, Frankfurt, 1548, in-8°, IV, 14; — Du Fail, *Contes d'Eutrapel*, Rennes, 1585, in-8°, p. 443; — La Fontaine, *Contes*, IV, 4: le Cas de conscience.

permets; lors le païsan voyant une mouche sur la jouë du Juge, s'approche de lui & lui baille un beau soufflet, disant : la voilà la galante de mouche, je gage que c'est une de celles qui ont mangé mon lait. Le Juge quoiqu'il se sentît frappé, n'osa faire aucune instance, vû la permission qu'il lui en avoit donnée¹.

VI

Simplicité d'un Normand.

P. 180.

En l'an 1640, quand le Roi envoya des troupes en la ville de Roüen, pour tenir les habitants en leur devoir & les châtier de quelques rébellions qu'ils avoient commises l'année précédente,² les soldats furent disperfez chez les habitans de la ville & deux

1. Voy. Bidpay, fables trad. par Galland & Cardonne, Paris 1788, 3 vol. in-12, t. II, p. 180; t. III, p. 7; — Lockman, *Fabulæ, &c.*, cum notis Erpenii, Leidæ, 1615, in-8°, sent. 29; — *Livre des lumières ou la conduite des roys*, tr. par David Sahid, Paris, Pigel, 1644, in-8°, ch. 1, fab. 25; — Morlini, *Novelle*, Neapoli, 1520, in-4°, nov. 21; — (Gast) *Convivalium sermonum liber*, Basileæ, 1542, in-8°, *De urfa*; — Straparola, *Le piacevoli Notti*, Vinegia, 1550-1553, in-8°, nott. XIII, fav. 4; — Bouchet, *Serées*, liv. II, Paris, 1597, in-16, ser. 9; — La Fontaine, *Fables*, liv. VIII, fab. 10 : L'Ours & l'amateur des jardins.

2. Par suite d'un édit de mai 1639, assujettissant tous les draps à un nouveau droit de quatre sous par aune & créant des officiers contrôleurs de teintures, les Rouennais poursuivirent & tuèrent un contrôleur. Quatre jours de sédition (20-23 août), dont les bourgeois restèrent témoins impassibles, remplirent la ville de Rouen d'attaques & de pillages. Un horloger, Noël Ducastel, dit Gorin, imita les Pieds-Nus d'Avranches & voulut anéantir les « monopoliens ». Chefs

entr'autres chez un bourgeois appelé Maître Henry, qui avoit un perroquet qui parloit fort bien : Ces soldats étonnez d'oïr ce perroquet qui parloit si bien, disoient : Si ce perroquet étoit à Paris, il se vendroit cent écus ; le Maître qui peut-être n'avoit jamais vu cent francs ensemble, eut l'oreille éveillée & se résolut que si-tôt que les soldats seroient partis & qu'il pourroit amasser quelque argent, de porter son perroquet à Paris, par le moyen duquel il espéroit faire fortune. Quelque temps après que la ville fut délivrée de cette garnison, il ne manque point de se mettre en chemin avec son perroquet, & se va établir à la vallée de Misère, où il apprend que l'on vendoit de tels oiseaux, mais le perroquet étant désorienté, au diable le mot qu'il dit dans tout le voyage ni à Paris, ce qui désespéroit le pauvre Maître Henry, car son argent se mangeoit, dont il n'avoit pas grande provision, car quand il partit il s'imaginait, vû ce qu'il avoit oï dire, que si-tôt qu'il seroit arrivé à Paris, qu'il ne falloit que tendre la main pour recevoir son argent ; mais il se trouva bien loin de son compte, car il ne sçut jamais dire un seul mot & le défaut d'argent le contraignit de s'en retourner avec son perroquet. Comme il fut à deux lieuës de Roën, il rencontra un homme de sa connoissance sur le chemin qui lui dit : Vous venez donc de Paris, Maître Henry. Chestmon¹, répondit l'autre en son patois, j'y'étois allé pour vendre ce méchant oiseau là, mais il n'a voulu

& peuple criaient : Rou ! c'est-à-dire haro ! Telles furent les émotions que le procureur général Sallet en mourut de frayeur. Puis tout rentra dans l'ordre qu'affurent les répressions impitoyables. (V. Floquet, *Hist. du Parlement de Normandie*, Rouen, 1841, t. IV.)

1. C'est mon avis ; voy. Duméril, *Dict. du patois normand*.

dire mot. Ils se quittent & lui poursuit son voyage; comme il descendoit la montagne de Sainte-Catherine, ce perroquet commença à respirer l'air du pays & voir les clochers de la ville, son babil lui revint & ruminant les discours qu'il avoit ouï dire à l'ami de son Maître, va dire : Vous venez donc de Paris, maître Henry? Chestmon, bon bougre, répondit Maître Henry, si tu en eusses dit autant, j'eusse eu de l'argent de ta chienne de peau.

VII

D'un rôtisseur.

P. 254.

En une petite ville de Normandie il y avoit un Juge, estimé le plus grand voleur du païs. Comme il faisoit un jour un festin, il fut chez un certain rôtisseur de la ville demander s'il y avoit moyen de trouver des canards de rivière¹ pour le jour de son festin. Ce rôtisseur qui étoit extrêmement matois, lui dit que ce n'étoit pas la saison & qu'on n'en voyoit point encore. Quoi! lui dit ce Juge, j'en vis dernièrement plus de deux douzaines ensemble qui voloient. Je pense bien, monsieur, tous ceux qui volent ne sont pas pris. Je vous laisse à penser si monsieur le Juge n'avoit pas son fait, & s'il n'étoit pas bien stupide, s'il ne s'apercevoit pas qu'on parloit à lui.

1. Canards sauvages.

VIII

De deux Gascons.

P. 350.

Deux Gascons fortoient un jour de Bordeaux, en résolution de voir le pays ensemble & de faire fortune, tâchant de flouter le monde. Ils arrivèrent à Paris, où en exerçant leur métier, ils furent attrapez dans le palais & un d'eux faisi d'une bourse fraîchement coupée : on leur met à tous deux la main sur le collet & parce qu'ils avoient bien la mine d'en avoir fait d'autres, on les dépouilla pour voir s'ils n'étoient point officiers de Sa Majesté, c'est à dire marquez à la marque Royale, mais on n'en trouva qu'un d'eux qui l'avoit sur l'épaule, qui fut condamné à être pendu en grève & l'autre fouetté au pied de la potence. L'arrêt ayant été exécuté, celui qui avoit évité la mort fut mis en liberté & quelque temps après il s'en retourna en son pays où il fut visité de tous ses parens & de ceux de sa connoissance, auxquels il racontoit des merveilles de son voyage. Comme chacun s'enqu'étoit ce qu'étoit devenu son compagnon : il a fait une belle fortune, disoit-il & a bien fait trouver le proverbe véritable qui dit que nul n'est Prophète en son pays. Comment, lui demanda-t-on, quelle fortune a-t-il faite ? Il s'est marié, dit-il, fort richement en pays étranger. Et comme on lui demandoit à qui : il a été pourvu, dit-il,

en haut lieu & j'ai bien dansé à ses noces. Etoit-ce pas bien déguiser l'affaire?

IX

D'un Gascon qui n'avoit point de froid en hyver.

P. 390 & 492.

Un certain Gascon durant les plus grandes froidures de l'hyver, se promenoit sur le Pont-Neuf avec un petit pourpoint de toile blanche découpé sur la chemise, un bas de toile, un petit manteau de camelot, avec son épée au côté, comme s'il eût été au mois d'Août. Le Roy passe par là en carrosse, qui se cacheoit le nez dans son manteau de panne à cause de la grande froidure qu'il faisoit & levant les yeux, il vit ce Gascon en cet équipage, ce qui l'étonna extrêmement; il le fait appeller & lui demande s'il n'avoit point de froid; il répondit que non. Comment peux-tu faire mon ami, de n'avoir point froid, vêtu comme tu es? lui dit le Roy, & moi je ne puis durer quoique je sois fort bien vêtu. Sire, répondit-il, si Votre Majesté faisoit comme moi, elle n'auroit jamais de froid. Comment? lui demanda le Roy. Si vous portiez, Sire, répondit-il, tous vos habits sur vous comme je porte les miens, assurez-vous que vous n'auriez jamais de froid. Le Roy trouva sa raison si bonne qu'il lui fit donner de quoi avoir un habit tout complet¹.

1. Voy. *Poggii fucetiæ*, 1470, & notre édition (Paris, Lemerre,

X

D'un autre avec un trésorier de l'Épargne.

P. 391.

Un Gascon ayant obtenu un brevet du Roi de cinq cens écus pour une pension qu'il avoit de Sa Majesté, ce brevet s'adressoit au trésorier de l'épargne. Ce Gascon le fut chercher où l'on lui avoit dit qu'il se tenoit; étant près de son logis, il s'informoit à chacun où étoit le logis de ce trésorier de l'épargne : l'ayant appris, le premier qu'il rencontra fut lui-même à qui il demanda : Votre maître est-il au logis? Il répondit que c'étoit lui-même. C'est donc vous, dit-il, qui estes le trésorier : Oüi, répondit-il : Sabous lire, lui demanda le Gascon. A quoi ayant répondu qu'oüi. Boyez un peu, dit-il, ce que le roi bous mande. Il lui présente son brevet, à quoi M. le trésorier répondit : Hé bien, monsieur, ce sont cinq cens écus qu'il faut que je vous baille. Quand les aurons-nous, mon mignon? Monsieur, répondit-il, nous allons nous mettre à table; vous aurez, s'il vous plaît, patience que nous ayons dîné. Combien durera ce dîner, demanda-t-il? Il durera bien, répondit-il, une heure & demie du moins, car il y a au-

1867), LXVIII, D'un pauvre & d'un riche; — *Nouveaux contes à rire*, Amst., 1699, in-8°; — *Le passe-temps agréable*, 1715, p. 216; — *Conti da ridere*, 1752, t. II, p. 201; — *Dictionnaire d'anecdotes*, 1781, t. I, 352; — *Contes à rire*, 1787, t. I, p. 52.

jourd'hui bonne compagnie céans & nous y ferons plus qu'à l'accoutumée. Cap de bious, dit le Gascon, si cela est j'en suis ; lacquais, s'écria-t-il, va dire au logis qu'on ne m'attende point à dîner. Diou me damne, dit-il, monsieur, je ne fais point de cérémonie ; ce que voyant M. le trésorier, il fut contraint de l'emmener dîner. Étant entré dans la salle, il se met à laver ses mains, se fied à la table le premier, disant : Sans cérémonie, messieurs ; & se met à mâcher des deux côtés comme un cheval, comme celui qui de long-temps ne s'étoit trouvé en pareil festin. Quand on eût achevé de dîner, il s'adressa à M. le trésorier, lui disant : Et bien, mon mignon, aurons-nous de l'argent ? à quoi il répondit : ouï da, monsieur, & appelant un de ses Commis, il lui commanda de lui délivrer cette somme & lui dit à l'oreille, qu'il lui retînt vingt écus pour son écot : Le Commis fait son devoir & lui compte son argent à vingt écus près. Cettui-ci dit qu'il n'avoit point son compte, il lui fit recompter quatre & cinq fois, à la fin le Commis lui dit, il y a vingt écus moins, monsieur, que je rabats pour votre écot : Comment ? morbleu, dit-il, pour mon écot, que veut dire cela ? Monsieur, dit le Commis, ces messieurs de là dedans payent chacun autant. Au diable, dit-il, je nourrirois deux mois toute ma famille pour cela, mais quoiqu'il fit du bruit, il fallut qu'il passât par là & fut véritablement payé de son effronterie & traité comme il méritoit.

XI

Autre rodomontade d'un Gascon.

P. 402.

Un certain cavalier Gascon, ayant été pour se battre en duel contre un autre qui prétendoit d'être offensé de lui, ne manque point de le trouver à l'assignation, où il vid un cavalier qui se promenoit qu'il crut de loin être son homme; mais l'ayant approché, il vid que c'étoit un autre : la crainte qu'il eut que son dessein ne fût troublé par sa présence, lui fit dire assez rudement à ce cavalier qu'il fortit de là ; l'autre n'étant point accoutumé à de telles embassades, lui répartit de même façon, que de paroles en paroles s'étant picqués, ils en vinrent aux mains ; sur ceste entrefaite, celui qui l'avoit apelé arrive qui fort étonné de le trouver en telle posture, lui demanda pourquoi il lui manquoit de parole & attaquoit un autre avant que de l'avoir satisfait. Cap de bious, répondit le Gascon, il m'ennuyoit, je pelotois en attendant qu'on jouât cette partie. Le même ayant été un jour arrêté prisonnier, dit : Cap de bious, les courtisans ont bon temps à présent que le Lyon est enchaîné, ils ne doivent plus rien craindre.

XII

D'un Gascon qui vouloit sortir du cabaret sans payer.

P. 386.

Un Gascon allant par le païs, à pied cela s'entend, chargé d'argent comme un crapaud de plumes, arriva en une hôtellerie de village, assez affamé, comme celui qui n'avoit fait de long-temps un bon repas, voulant se réjouir en ce lieu, & n'ayant pas un fol, dit en lui-même qu'autant vaut bien battu que mal battu & qu'il ne recevroit pas moins d'affront quand il faudroit payer, de devoir trente-cinq ou quarante sols que sept ou huit sols; se résoud, puisqu'aux hôtelleries on ne demande de l'argent qu'à la fin de l'écot, de se faire bien traiter vû qu'il ne falloit pas moins de subtilité d'eschapper d'une petite dette que d'une grande. Il se fait donc servir selon son goût de tout ce qu'il eut envie. Comme ce vint l'heure de partir & qu'il falloit compter, c'étoit où tenoit l'encloëure: il fait venir le maître & de discours en autre, car il étoit fort adroit, il lui fit plusieurs questions, lui demandant premièrement à quice village appartenoit; il lui dit le nom du seigneur; il voulut sçavoir après en quelle province étoit ce village, & l'ayant appris, il lui demanda de quel évêché & de quelle prévôté & de quel bailliage; on le fatisfit à toutes ses demandes. Il s'enquit de plus si on observoit en ce pays le droit coûtumier ou le

droit écrit. On lui répondit que le païs avoit ses coutumes particulières avec lesquelles il se gouvernoit. Il demanda par la coutume du païs ayant rémission du prince, ce qu'on donnoit à un homme qu'on avoit tué, pour satisfaire à partie civile. On lui répondit que selon la qualité des personnes qu'on s'y comportoit. Il demanda si un gentilhomme ayant tué un hôtelier, à quoi il pourroit être condamné : l'hôtelier répondit qu'il y avoit quelque distinction, que l'hôte pourroit être en tel état, laissant une femme & quantité d'enfants, qu'il seroit condamné à beaucoup plus qu'un qui ne seroit pas marié : Cettui-ci répondit, qu'il parloit d'un hôte qui n'étoit pas marié, car il sçavoit que le sien ne l'étoit pas ; il répond que pour la mort il n'en sçavoit rien, mais qu'il avoit vû qu'on avoit condamné un homme qui avoit blessé un autre d'un coup d'épée, à dix écus d'amende & à payer le chirurgien : ce Gascon lui demanda ensuite combien on bailloit pour un soufflet ? Oh ! dit l'hôte, on en est quitte pour un écu : Baillez m'en donc un, dit le Gascon, & me rendez mon reste, car je n'ai point d'autre argent à vous bailler. Comment, dit l'hôte, est-ce en cette monnoye que vous me voulez payer ? vous laisserez le manteau ou me baillerez d'autre argent, car je n'entens point raillerie là-dessus. Comment, dit le Gascon, ne me causez pas, ou je vous ferois courir comme un lièvre. Moi, dit l'hôte, il n'est pas en votre pouvoir de me faire sortir de ma place. Je gage l'écot, dit le Gascon, que je te ferai courir plus vite que tu ne voudras. Ils gagèrent, & là-dessus le Gascon gagne au pied, & l'hôte se met à courir après pour être payé. Ce que voyant le Gascon, dit à ce coup : Vois-tu bien

que tu as perdu la gageure & que tu ne me fçaurois plus rien demander? Et ainfi s'en alla fans payer fon écot¹.

XIII

D'un qui vendoit un cheval aveugle.

P. 415.

En la ville de Caën, un Normand vendoit un cheval aveugle, mais il n'y avoit que les clairvoyans qui s'en puffent apercevoir, tant il avoit la vûë belle & claire, & celui qui le marchandait ne s'y connoiffoit point du tout; il dit au vendeur : Au moins c'est à la charge que vous me le garantifiez de tout vice generalement quelconque, car je ne m'y connois point; celui qui le vendoit & qui connoiffoit bien où le mal lui tenoit, lui dit : Monsieur, faites-le voir, je le garantis de tout vice; ils demeurent d'accord du prix, il le paye & amene fon cheval; mais au bout d'un jour ou deux, il s'aperçût que fon cheval étoit aveugle; il va trouver fon marchand à qui il le veut rendre, maintenant qu'il lui avoit garanti de tout vice, & qu'étant aveugle, il lui devoit rendre fon argent & amene avec lui les témoins qui étoient prefens quand il l'achetta; il dit qu'il s'en raportoit

1. Voy. Pogge (notre édition), cix : D'un voyageur fans argent; — Eulenspiegel, *Hift.*, 61; — Montanus, *Wegkürzer*, 1557, in-8°; — B. Des Périers, De celui qui paya fon hôte en chanfons; — Frischlini *facetiæ*, Argentorati, 1600, in-12, p. 21. Dolus Dofchii.

aux mêmes témoins & ne devoit rien en rendre, puisqu'il avouoit qu'il le fit voir & qu'il le garantissoit de tout vice, puisqu'il ne lui manquoit rien que la vûë. De façon qu'il s'eschappa par là & le pauvre homme fut contraint de se servir de son aveugle.

XIV

Brocard à une femme.

P. 483.

Une femme de celles qui passent leur tems aux dépens de leur honneur, desirant aller en masquerade & se voulant déguiser en sorte qu'elle ne fût connue de personne, comme elle se conseilloit avec celui qui la devoit mener, qui sçavoit bien ce qu'elle étoit, lui dit : Madame, déguisez-vous en femme de bien, je puisse mourir si personne ne vous pourra jamais connoître.

XV

D'un homme que sa femme n'avoit jamais pu contenter.

Un certain homme qui étoit d'une humeur si bizarre que sa femme, quoiqu'elle y mît tous ses efforts, n'avoit jamais pû le contenter en sa vie, car il trouvoit à redire à tout ce qu'elle faisoit, seulement à

dessein de la contrarier en toute chose; si elle lui donnoit du noir il vouloit du blanc; si elle lui donnoit du dur, il vouloit du mol, & si elle lui donnoit du mol, il vouloit du dur, de sorte qu'ils étoient tous les jours en grande querelle ensemble. Il arrive qu'un vendredi il vient l'après-dînée au logis, apporte un grand brochet pour le souper & ayant frappé à la porte, la servante lui vint ouvrir, à qui il donne son brochet sans entrer au logis, lui disant seulement : Qu'on m'accommode ce poisson pour mon souper, & s'en retourne aussi-tôt. La servante donne ce poisson à la maîtresse, lui disant ce que son maître lui avoit dit; elle lui demande à quelle sauce il avoit commandé qu'on lui accommodât, elle dit qu'il n'en avoit point parlé. Ah Dieu! ce dit-elle, nous voilà perduës; si nous attendons qu'il soit venu pour sçavoir de lui comme il veut qu'on l'accommode, il fera tout fondre céans de ne trouver pas son souper prêt. D'autre côté, si je le mets bouillir, il le voudra rôti, si je le mets rôtir, il le voudra à l'étuvée, si je lui baille à l'étuvée, il le voudra au court-bouillon; si je lui mets au court-bouillon, il le voudra en fricassée, de façon que je ne me sçaurois empêcher de le mettre en colere & d'être injuriée tout mon saoul & peut-être bien battuë. La servante la voyant en cette inquiétude, lui dit : Madame, vous voilà bien empêchée, le poisson est grand, il y en a pour repaître demi douzaine comme lui, coupez-les en cinq ou six morceaux & les accommodez tous en différentes sauces & lui baillez de celle qu'il désirera; la maîtresse trouva cet expedient très-bon. Elles se mettent donc à cuisiner l'une & l'autre, & en mettent un morceau bouilli, un autre frit, un autre à l'étuvée,

un autre rôti, un autre au court-bouillon & un autre fricassé, afin qu'il en trouvât de quelque façon qu'il en eût pû demander. Pendant qu'elles faisoient leur cuisine, un petit enfant qu'ils avoient, pleuroit sur la table où on l'avoit mis, mais n'ayant pas loisir de prendre garde à ce qu'il avoit, elles aimoient mieux l'entendre crier que le pere. Toutes leurs sauces étant donc faites, elles ôtèrent l'enfant pour couvrir la table, elles trouvèrent qu'il avoit fait caca sur le tapis, je parle par révérence; n'ayant pas le loisir de le nettoyer pour l'heure, elles ôtent le tapis en l'état qu'il étoit, & le mettent sur un coffre parce que l'heure du souper arrivoit & qu'elles craignoient d'être surprises par le maître à qui elles vouloient ôter tout sujet de crier; à peine le couvert fut-il mis que son mari arrive, qui en entrant demande : le souper est-il prêt? Oûi, lui répond-elle, il est tout prêt. Qu'a-t-on accommodé pour souper, dit-il assez rudement. On a accommodé, lui répond-elle, le poisson que tu as apporté. A quelle sauce l'a-t-on mis? dit-il. Je l'ai mis bouillir, dit-elle. Je ne le voulois pas bouilli, répondit-il en colere : Comment le voulois-tu donc? Frit, répond-il. Tiens, dit-elle en lui présentant le plat qui étoit frit, en voilà de frit. Lui qui ne cherchoit que les occasions de crier, lui dit en grondant : Je ne le voulois pas frit, moi. Comment donc le voulois-tu? dit-elle. Je le voulois à l'étuvée. Tiens, dit-elle, en voilà à l'étuvée & lui presente le plat qu'elle y avoit mis. Mais lui, tout à l'heure répond : Je ne le voulois pas à l'étuvée, moi. Comment donc le voulois-tu? dit-elle. Je le voulois rôti, dit-il. Tiens, dit-elle, en voilà de rôti. Je ne le voulois pas rôti, moi, dit-il sur l'heure.

Comment donc le voulois-tu? lui dit-elle. Je le voulois au court-bouillon, repart-il. Tiens, lui dit-elle sur l'heure, en voilà au court-bouillon, comme tu le demandes. Lui, voyant qu'on lui bailloit tout ce qu'il demandoit, se mit en telle colere de ce qu'il n'avoit pas juste sujet de crier qu'il en pensa désespérer, & jettant le plat au loin, dit: Je ne le voulois pas au court-bouillon, moi. Et que grand diable! veux-tu donc? dit-elle. Lui, ne sçachant que repartir, dit: Je veux de la merde! Elle, déployant le tapis où l'enfant avoit fait ses affaires, lui dit: Tiens, en voilà. De quoi son homme, tout en colere qu'il étoit, ne se put tenir de rire, & par ce moyen elle lui fit avouer que cette seule fois elle l'avoit contenté, en lui ayant donné sur le champ tout ce qu'il avoit désiré.

XVI

D'un vieillard qui avoit épousé une jeune femme.

Un homme à l'âge de soixante ans avoit épousé une femme fort jolie de l'âge de dix-sept ou dix-huit ans; au bout de trois ans qu'ils furent mariés, ce bon homme tomba extrêmement malade & comme il vit qu'il n'y avoit plus en lui d'esperance de vie, il apelle sa femme à laquelle il dit: Ma mie, vous voyez l'état où je suis & il n'y a pas d'aparence que je réchape de cette maladie en l'âge que j'ai; tout le regret que j'ai de mourir, n'est que de vous quitter,

vous ayant tendrement aimée. Je ſçai qu'en l'âge où vous êtes, vous ne vous pouvez pas paſſer de vous remarier, auſſi ne veux-je pas être ſi déraiſonnable de vous prier du contraire. Mais ſi vous avez envie que je meure en repos, accordez-moi, je vous prie, une prière que je vous veux faire, & cela étant, je mourrai content. A quoi elle répondit qu'elle étoit prête de lui obeir en tout ce qu'il lui plairoit de lui commander. Je ne vous cèle point, lui répondit le mari, que j'ai été jaloux d'un tel qu'il lui nomma, qui a accoutumé d'entrer céans, & ſi je n'euffe eu peur de vous déplaire, je lui euffe défendu l'entrée de ma maiſon. Quand je ſerai mort, remariez-vous à qui bon vous ſemblera, mais donnez-moi maintenant parole que vous n'épouſerez point celui-là, car je n'appréhende autre choſe en ce monde. A quoi la femme répartit tout à l'heure : Mon ami, re-poſez en aſſurance de ce côté-là, je vous prie, je ſuis bien éloignée de ce que vous appréhendez ; quand je voudrois je ne le pourrois pas, car je ſuis déjà promiſe à un autre & le contrat en eſt paſſé. Avoit-elle paſſé raifon d'y pourvoir de bonne heure, de peur d'y manquer¹ ?

1. Voy. *Fabliaux du XII^e & du XIII^e ſiècle*, Paris, 1779, 3 vol. in-8°. III, 55 : *La Veuve*, par Gautier Le Long ; — Haudent, 366, *Apo-logues d'Éſope*, en rime françoïſe, Rouen, 1547, in-16, 281 ; — Wal-dis, *Eſopus*, Frankf., II, 45 ; — Guicciardini, *L'hore di recreatione*, Venezia, 1565, in-8°, 3946 ; — Kirchhoff, *Wendunmuth*, Frank-furt, 1573, 2 vol. in-8° ; — Abstemius dans : *Fabule variorum cura Neveleti*, Francof., 1660, in-8°, p. 540 : *De muliere virum morientem ſente* ; — Lazarus Sandrub, *Hiſtoriſche und poetiſche Kurzweil*, Frank-furt, 1618, Von einem Weib, &c ; — La Fontaine, VI, 21 ; — Wol-gemuth, 500 *frische und ergötzliche Haupt-pillen*, ſ. l. 1669, in-8°, 159 ; Benſerade, *Fables d'Éſope en quatrains*, Paris, 1678, in-12, 207 ; —

XVII

D'une femme à son mari.

Un certain homme avoit épousé une femme étrangement obstinée. Revenant du marché le jour du mardy gras, elle aporta un petit oiseau à son mari, qu'elle fit cuire pour son souper. Et se mettant à table, elle lui dit : Mon ami, voici un morceau bien friand que j'ai apporté pour faire notre carême-prenant ; il y a peu à manger, mais il est bon, c'est un merle ; le mari le regardant, dit : Si c'étoit un merle, qu'il étoit bon, mais que c'étoit une merlesse & que cela étoit trop amer. La femme repart tout à l'heure que c'étoit un merle & qu'elle en étoit bien assurée, que le marchand lui avoit vendu pour cela, & qu'il ne l'auroit pas voulu tromper. Que sert tout ce discours ? lui dit le mari, je sçai bien que c'est une merlesse, je m'y connois fort bien. Mais voyez un peu l'obstination de cet homme ! dit-elle, je sçai bien que c'est un merle, moi, a-t-on jamais ouï parler de choses pareilles ? Oüi, c'est un merle, je le sçai bien.

Bourfault, *Théâtre*, Paris, 1725, 3 vol. in-12, le *Mercur*e galant, acte IV, sc. 2 :

MADAME DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier,
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes
Que je n'y peux penser de plus de trois semaines,
Il verra si pour lui mes feux estoient constants.

Taisez-vous, lui dit le mari, ce discours m'importune, car je sçai bien que ce que je dis est vrai. Moi, dit-elle, que je me taise ! non ferai-je, je ne me tairai pas, je sçai bien que c'est un merle. Soit ce que soit, dit le mari, laisse-moi souper en repos & ne me dis plus mot. Cette femme qui vouloit avoir le dernier dit en tranchant toujours cet oiseau : Mais voyez un peu l'obstination de l'homme, c'est un merle, vous dis-je, oui, c'est un merle, en dussiez-vous crever de dépit. Au diable soit la carogne ! dit-il, si tu ne te tais, je te baillerai sur les oreilles. Pourquoi me tairai-je ? dit-elle, si je sçai bien que c'est un merle, tu me bailleras sur les oreilles ? Merci Dieu, ne t'y joue pas, je te dévifagerois. Oüi, c'est un merle, en dépit de toi, c'est un merle. Elle le repeta si souvent que le mari n'en pouvant plus endurer, lui baille un beau soufflet ; elle se met à crier & à le vouloir égratigner. Il prend un bâton & de ruer dessus, de sorte qu'il la fit sortir à la rue, toujours en criant que c'étoit un merle ; voilà comme leur souper s'acheva. Le lendemain il n'y paroïssoit plus & passèrent le reste de l'année assez paisiblement. L'année suivante le même jour du mardy-gras, elle apporte un bizet pour leur souper. Or ça, mon ami, dit-elle, voilà un bon morceau que je vous apporte pour faire notre carême-prenant. Je prie Dieu que nous passions cette foirée mieux que nous fîmes l'année passée, il faut avouer que vous étiez en une fort mauvaise humeur. C'est ton obstination qui en est cause, répondit le mari, & ne t'ai-je pas dit mille fois que tu ne me repliques jamais, il semble que tu prends ton contentement à me mettre en colere. Oui, dit-elle, il y avoit bien de ma faute, sçavois-je pas bien que

c'étoit un merle? Eh bien, dit le mari, voudrois-tu point recommencer encore? Oui, dit-elle, car je sçai bien que c'étoit un merle, je me ferois crucifier pour cela. Veux-tu te taire? te dis-je encore un coup. Pourquoi me tairai-je? dit-elle, oui c'étoit un merle. Or fus, je le sçai bien, c'étoit un merle. Si tu ne t'en tais, ce lui dit-il, je t'étrillerai aussi bien que je fis l'année passée. Oui, je me tairai? Non ferai, je ne me tairai pas, c'étoit un merle. Il leve la main pour lui bailler un beau soufflet; elle se leve de table, lui jette une assiette à la tête & lui dit : Tu auras menti, vilain, c'étoit un merle, je le sçai bien. Il se leve, court après elle, la bat tout son saoul, elle appelle les voisins à son aide, qui viennent de tous côtes & sans leur donner loisir d'ouïr aucunes raisons, elle ne faisoit que dire tout haut que c'étoit un merle &, parce que le mari la vouloit assommer, on la lui ôte des mains & on l'enleve du logis chez un des voisins où elle fut coucher, qui la ramena le lendemain & refit la paix avec son mari, qui dura jusques à l'année suivante, le propre soir encore du mardy-gras, où le merle fut encore ramené & où elle fut encore battue comme les deux autres années & pour le faire court, tous les ans qu'elle vécut du depuis, qui furent au nombre de quatorze, elle renouvelloit cette vieille querelle, soutenant toujours que c'étoit un merle & tant qu'elle fut en vie, elle ne coucha jamais cette nuit-là chez elle, car par force, il falloit que les voisins vinssent toujours faire le holà & qu'ils la menassent coucher chez eux pour la sauver de la furie de son mari¹.

1. Voy. *Poésies de Marie de France*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°, t. II,

XVIII

*Jugement subtil du duc d'Osbonne
contre deux marchands.*

Un chacun a oüi parler de ce fameux duc d'Osbonne¹, de ce grand & brave Espagnol chef de la maison des Girons, dont l'esprit excellent & les hautes

p. 379; — *A selection of latin stories* ed. by Th. Wright, London, 1852, in-8° : *De muliere contraria viro suo*; — *Le livre du chev. de La Tour Landry* (1372) : De celles qui estrivent les unes aux autres, ch. xv; — *Le Pré tondu*, dans Legrand, t. II, p. 334; — Pogge (notre édition) xxxiii : D'une femme opiniâtre; — Abstemius, p. 587, *De muliere ob turdos verberata*; — Tabourot, *Bigarrures*, Paris, 1572, in-12, ch. vii; — Costo, *Il Fuggilozzio*, Venezia, 1600, in-8°, p. 339; — Frischlini *Facetiae* : De fiscellario; — *Moyen de parvenir* (1610), xcii; — Garon, *Le Chasse-ennuy*, Paris, 1633, in-12, cent. IV, 7, 8 & 9; — Dufresny, *Œuvres*, Paris, 1747, 4 vol. in-8° : *l'Esprit de contradiction*; — Gellert, *Fabeln und Erzählungen*, 1786, p. 55 : die Widersprecherin. Il ne faut pas confondre la femme opiniâtre avec la femme noyée, dont parle le fabliau du *Villain & de sa femme* (Legrand, II, 330) & qui a été raillée par Pogge, Verdizotti & La Fontaine.

1. D. Pedro Tellez y Giron naquit à Valladolid en 1579. Ne sachant pas encore épeler à l'âge de six ans : Qu'on me débarrasse, dit-il, de tous ces pédants fastidieux & qu'on me donne des maîtres qui m'amusent en m'instruisant. Alors il fut mis sous la surveillance d'une gouvernante au caractère enjoué, & eut pour maître un certain Savona, non moins fameux par son savoir que par ses facéties. Il changea bientôt d'humeur & commença à se livrer à cette gaieté inépuisable & à cette causticité qui lui attira bien des ennemis, mais qu'il conserva jusque dans sa disgrâce. Il accompagna en France le connétable de Castille; & Henri IV, qui s'amusait de ses plaisanteries,

actions le rendront immortel dans les siècles à venir, qu'étant Vice-roi de Naples sous les rois d'Espagne Philippe III & IV¹, il fit plusieurs choses dignes de mémoire, dont je conterai ici quelques-unes. Trois marchands de la ville de Naples ayant équipé & armé un vaisseau de guerre pour aller en course contre les pirates, ils eurent la fortune si favorable qu'en peu de tems ils amassèrent un butin qui pouvoit bien monter tant en argent qu'en nippes, à la valeur de soixante mille ducats. Avec cette somme ils voulurent se retirer, craignant qu'en voulant hasarder davantage ils ne perdissent le tout, espérant qu'avec chacun vingt mille ducats, sans ce qu'ils avoient chez eux, ils passeroient assez doucement le reste de leur vie, ce peu de bien étant assez capable de contenter un homme sobre. Ils revinrent donc en leur ville avec dessein de mettre cet argent chez quelque riche marchand pour le faire profiter, mais comme ils étoient tous trois extrêmement défians, ils ne voulurent qu'aucun deux fût gardien de l'argent, mais le mirent chez un certain banquier pour être en sûreté, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une occasion favorable de le mettre en un raisonnable intérêt; ils en firent dresser un mot écrit par ce banquier par lequel il s'obligeoit de rendre cet argent toutes fois & quantes qu'il en seroit requis par tous les trois

l'admit souvent à sa table. En 1616, il fut nommé vice-roi de Naples. Ayant des vues sur la souveraineté de ce pays, il se servit du corsaire normand Jacques Pierre qui, avec son compagnon Langlade, tâcha de gagner la confiance des Vénitiens, mais il fut remplacé en 1619. Il mourut en 1624. V. Leti, *Vie du duc d'Osborne*, Paris, 1700, 3 vol.

1. Philippe IV est de trop.

d'accord de partir & de ne le rendre point qu'en leur présence, sous peine de payer au double, déclarant ces marchands qu'ils ne lui demandoient aucun intérêt pour le temps que cet argent feroit entre ses mains, attendu qu'ils n'avoient pas résolu de lui laisser longtems, mais l'employer le plutôt qu'il leur feroit possible. Il y avoit un de ces trois marchands qui avoit beaucoup plus d'esprit que les autres, aussi les affina-t-il. Cettui-ci pour son expérience & bonne conduite menoit les autres par où il vouloit & avoit la charge de toute la dépense qu'ils faisoient, même de trouver moyen de placer cet argent en lieu pour leur profiter à intérêt; cettui-ci même négocioit au nom des trois les affaires qu'ils avoient en la vicairie de Naples, qui est une espece de parlement & avoit une procuration de ses compagnons pour agir en leur nom de tout ce qui les concernoit touchant l'opération de tous leurs biens & quand il lui falloit quelque argent, il prenoit une police de ses compagnons, c'est ainsi qu'en ce pays là on nomme les billets, pour en recevoir du banquier pour les dépenses qu'il leur falloit faire en commun, laquelle police étoit à peu près en ces termes : Un tel, banquier, vous délivrerez comptant à un tel présent porteur, la somme de tant, qui étant signée de lui, sera allouée par vous sur les comptes que nous avons à faire ensemble; cettui-ci avoit déjà reçu quantité de polices de cette nature & beaucoup d'argent, dont il avoit tenu compte à ses compagnons & ayant envie de les tromper, il leur fit entendre qu'il ne tarderoit guères de trouver moyen d'employer leur argent en chose dont ils tireroient un notable intérêt, s'en vanta même au banquier & fit en sorte que ses compagnons lu

i

dirent qu'il ne garderoit plus leur argent & qu'un tel, lui nommant ce matois ici, le devoit placer en lieu dont ils tireroient un grand profit; à quoi le banquier leur dit que quand ils voudroient, leur argent étoit prêt; cettui-ci ne voulant pas tarder davantage à faire éclore son dessein, vint trouver ses compagnons & leur dit qu'il étoit tems de faire profiter leur argent & qu'il avoit trouvé le moyen comme il leur avoit promis, leur faisant accroire une fourbe qu'il inventa sur le champ, qui leur faisoit espérer un profit très-avantageux, mais que pour y parvenir, il falloit faire un présent à un certain personnage sans lequel il ne pouvoit rien, & autre argent qu'il falloit avancer pour cet effet, dont il dit qu'il leur tiendrait compte & leur demanda une police pour le banquier, qu'ils n'hésitèrent point de signer comme ils avoient fait les autres. Ils lui demanderent quelle somme il vouloit. Je ne le vous sçaurois bien dire pour cette heure, répond-il, car il faut auparavant que je consulte quelques personnes & j'aurois trop loin à revenir ici, mettez qu'il me baille la somme que je lui demanderai, ce qu'ils firent. Cettui-ci bien content, va trouver le banquier à qui il dit : Je sçavois bien que vous ne garderiez gueres notre argent, je m'en vais tout de ce pas le placer, voilà mes compagnons qui vous mandent que vous me le mettiez entre les mains; ce banquier voyant la police, ne fit aucune difficulté; cettui-ci extrêmement joyeux sortit de Naples, ayant donné ordre auparavant de préparer un vaisseau pour ce sujet, & depuis ce tems là on n'a pas oïi parler de lui. Ses deux compagnons voyant qu'il ne revenoit point, vont chez le banquier pour voir s'ils n'en auroient point de nou-

velles, mais à leur grand regret ils apprirent ce qu'ils appréhendoient le plus, comme il s'en étoit allé avec leur argent, dont ils furent grandement étonnez & dirent au banquier qu'il en répondroit & qu'ils avoient son écrit, par lequel il s'étoit obligé de ne rendre point l'argent qu'en présence de tous les trois & que pour ce sujet ils ne tiroient aucun intérêt de leur argent. Ce banquier leur dit qu'ils se missent en action, qu'il avoit de quoi leur répondre & que la police qu'il avoit de leur main lui servoit de bon garand. Ils s'en vont donc en résolution de le mener par la justice; cette affaire fut divulguée par toute la ville & vint jusqu'aux oreilles du Vice-roi qui dans quantité de justes jugemens qu'il a rendus, a paru dans Naples un second Salomon. Il voulut avoir la connoissance de cette affaire & fit venir la partie plaider devant lui. Ces deux marchands qui étoient demandeurs, firent premièrement leur harangue & représenterent à Son Excellence qu'ayant mis quantité d'argent entre les mains de ce banquier, qui appartenoit à eux trois, ils ne lui avoient demandé aucun intérêt, souhaitant seulement qu'il s'obligeât de ne délivrer cet argent qu'en présence d'eux trois, que néanmoins un des leurs, avec qui il s'entendoit sans doute, avoit tiré cet argent de ses mains pour les en frustrer, contre son écrit qu'ils représentent. Le banquier répond qu'il a délivré cet argent sur la police qu'il représente, comme ils lui en avoient donné plusieurs fois, qui toutes avoient été agréées par ces deux ici & que celui à qui il avoit baillé l'argent faisoit toutes leurs affaires & étoit chargé de procuration d'eux. Cette affaire balancée par le vice roi : Mais il est constant, dit-il, banquier, que vous

vous étiez obligé de ne bailler point cet argent qu'en présence de tous les trois & néanmoins vous l'avez donné tout entier à cettui-ci sur une simple police qui portoit que vous lui donnassiez ce qu'il vous demanderoit? Oui, monseigneur, répond le banquier, & j'ai cru, puisqu'ils me le mandoient, que je n'en devois point faire de difficulté, puisque le billet portoit que je lui baillasse ce qu'il me demanderoit; il m'a demandé la somme, dont voilà un bon acquit de sa part. Mais quoi! lui dit le Vice roi, en une somme d'une telle importance n'en deviez vous pas conférer auparavant avec les autres & suivre les termes de votre obligation? Mon ami, dit-il, je vous condamne à exécuter ce à quoi vous êtes obligé, qui est de payer la somme encore une fois, puisque vous l'avez donnée avec si peu de précaution. Mais je veux que les termes de votre contrat soient suivis, qui porte que vous ne payerez point cet argent qu'en présence de tous trois; qu'ils se présentent tous trois & vous leur payerez cette somme. Par là le banquier fut délivré & les deux compagnons en eurent pour leur argent, car l'autre n'ayant garde de paroître, le banquier n'étoit pas obligé à rien bailler¹.

1. Voy. les *Contes d'Arlotto* (notre édition, Paris, Lemerre, 1873, in-12), XIII : Le curé fait rendre subtilement une sentence en faveur de son amy.

XIX

Autre, contre des religieux.

Le même duc d'Offonne fit un autre jugement aussi subtil & aussi équitable entre un couvent de religieux (dont pour certaines considérations, je ne veux point dire de quel ordre) & un jeune homme habitant de la ville de Naples. Cettui-ci étoit fils unique d'un banquier, riche de cent mille ducats. Ce banquier étoit fort dévot & affectionné à cet ordre, où il alloit souvent faire ses dévotions, & d'un zèle pieux il leur fit de grands biens & venant à mourir, il mit tout son bien en argent & en fit un don à ces bons pères, à condition de faire prier pour son âme, & de recevoir novice en leur couvent son fils unique qui étoit encore fort jeune & qu'il destinoit à passer le reste de ses jours parmi eux. Mais dans le testament il y avoit une clause, qu'en cas que ce fils étant en âge ne voulut point être religieux ni faire profession dans leur couvent, ces peres seroient obligés pour le maintenir dans le monde, de lui donner des cent mille ducats qu'il leur laissoit, ce qu'ils voudroient. Ce pere meurt : ils se mettent en possession de cette somme, donnent l'habit de novice à ce jeune enfant qui n'avoit pas encore l'esprit de sçavoir ce qu'il faisoit. Mais étant parvenu en âge & ces pères le pressant de faire profession, il témoignoit n'en avoir guères envie, car étant visité par ses parens

& par quantité de jeunes hommes de la ville qui le connoissoient, ils lui remontrèrent le tort qu'il se faisoit de vivre enfermé dans une religion, où avec tant de biens en l'âge où il étoit, il pouvoit si bien passer son tems dans sa ville, si bien qu'ils lui mirent le cœur au ventre & prit résolution de lever le masque & dit tout haut qu'il ne desiroit point être religieux, & que Dieu ne lui avoit point tant fait de grâce de le destiner à cette profession & partant demande instamment de fortir, ce qu'on ne lui put pas refuser : ils lui firent faire un habit de cavalier, & le mirent hors du couvent. Quelques jours après, il fut trouver le pere supérieur & lui demanda quelle raison on lui vouloit faire des biens que son pere avoit laissés à leur maison, & qu'il en avoit besoin pour vivre dans le monde. Le pere supérieur dit qu'il falloit assembler le chapitre sur ce sujet & qu'ils en resoudroient ensemble. Ce jeune homme leur ayant donné tems suffisant pour ce faire, vint au bout de quelques jours trouver le supérieur, qui lui dit que la maison étoit pauvre, que ne pensant point rendre cet argent, ils l'avoient dépensé en œuvres pieuses, mais que néanmoins ils étoient tant obligez à la mémoire du défunt pour les biens qu'ils avoient reçus de lui, qu'ils avoient résolu de faire un effort sur eux pour lui donner moyen de vivre en homme d'honneur & de maintenir le rang que ses parens tenoient & que partant ils avoient délibéré de lui donner dix mille ducats. Cettui-ci se trouvant bien éloigné de son compte, qui pour le moins espéroit avoir la moitié de la somme, qui étoit cinquante mille ducats, lui témoigna qu'il n'étoit point satisfait de leur procédé & qu'il ne vouloit point accepter

cette somme, à quoi ils lui repartirent avec des paroles douces & apelloient Dieu à témoin qu'ils faisoient plus qu'ils ne pouvoient & même plus qu'ils n'étoient obligez par le testament de son pere qui ne les obligeoit qu'à lui donner seulement ce qu'ils voudroient, sans rien spécifier; mais quoi qu'ils lui pussent dire, ils ne lui ôterent point la résolution de s'en plaindre en justice, comme il fit. Le bruit en fut tel dans Naples que le Vice roi en voulut avoir connoissance. La cause fut plaidée devant lui où chacun d'eux déduisit ses raisons le mieux qu'il lui fut possible, lesquelles ayant été ouïes par le Vice roi, il demanda à ce jeune homme s'il désiroit contester le testament de son pere. Non, dit-il, Monseigneur, mais je supplie votre Excellence selon sa prudence ordinaire, de le vouloir expliquer un peu plus à mon avantage que ces peres ne font, qui veulent tout avoir pour eux & me laisser si peu de chose de la succession d'un si grand bien; à quoi le duc répondit: j'ordonne que le testament du pere sera exécuté, qui veut que des cent mille ducats qu'il lègue à ces peres, ils donnent à son fils ce qu'ils voudront. Or, est-il que par l'offre de dix mille ducats qu'ils lui font, ils témoignent en vouloir quatre vingt-dix mille pour eux; il est ordonné que puisqu'il est dit qu'ils lui donneront ce qu'ils voudront, qu'ils lui donnent ces quatre vingt-dix mille ducats qu'ils veulent pour eux, & qu'ils aient pour eux les autres dix mille. Dont le jeune homme tout joyeux remercia son Excellence, & les bons peres tout honteux s'en retournerent mal satisfaits d'un jugement si équitable¹.

1. « Passant un jour dans l'endroit où pour exiger & fixer ce qu'on

XX

Autre gentillesse du même.

Le même Duc étant à Naples, aimoit extrêmement à se promener la nuit, seul & inconnu, avec seulement un laquais, pour ouïr ce que le peuple disoit de lui. Une nuit entr'autres, se promenant ainsi dans les rues, il vit de loin trois soldats de la garnison du Château-Neuf, qui devisoient ensemble; il s'aprocha d'eux & se mit en lieu qu'il pouvoit tout entendre sans être vu d'eux. Il ouït comme un d'eux disoit : Si j'avois à cette heure mille écus d'argent comptant, je m'estimerois cent fois plus heureux que notre Vice roi. L'autre ui dit : Tu fais là un souhait de maraut; pour moi, si j'étois un des capitaines de sa garde, je me tiendrois plus heureux que lui. Le troisième dit : Ce ne seroit point cela que je souhaiterois. Et quoi donc? lui dirent ses compagnons. Si j'avois seulement, dit-il, couché une nuit avec la Vice reine, sa femme, je ferois cent fois plus heureux que vous deux. Le Vice roi oyant ce discours, se retira le plus doucement qu'il put & envoya son laquais querir le plus proche officier de la gar-

devoit payer d'impôt, on pesoit les provisions de bouche, il coupa avec son épée les cordes de la balance, donnant à entendre qu'il vouloit rendre les fruits & les bienfaits de la terre exempts de toutes charges, ainsi que le sont ceux de l'air & du ciel. » Giannone, *Hist. civ. du royaume de Naples*, liv. XXXV, ch. iv.

nison pour venir parler à lui. Étant venu, il commanda de s'informer du nom de ces trois soldats qu'il leur montra de loin, de quelle compagnie ils étoient, & de lui en rendre réponse le lendemain au matin; cela fait, il s'en alla coucher. Cet officier ne manqua pas à s'acquitter de sa commission & vint le lendemain en rendre compte au Duc, qui fit avertir le capitaine d'envoyer ces trois soldats. Le Duc les voyant devant lui, leur dit : Parlez-moi franchement, de quoi discouriez-vous hier soir, à telle heure & en tel lieu? Ils se regardèrent tous trois étonnez sans rien répondre, mais le Duc leur dit sur l'heure : parlez & me dites la vérité ou je jure que je vous ferai pendre. Eux qui connoissoient l'humeur severe, mais très-raisonnable de celui qui parloit à eux, furent plus surpris que devant. Le premier qui avoit parlé le soir précédent, fut le plus hardi à répondre, disant : Monseigneur, il est vrai qu'à l'heure que votre Excellence dit, nous étions tous trois au même lieu que vous dites, & nous discourions de plusieurs choses & je ne sçai pas bonnement sur quelle matiere nous étions pour lors & sur celle que vous voulez que je vous réponde : Le discours que vous teniez pour lors, répond le Duc, faisoit mention de moi, voyez si je suis bien averti, répondez donc promptement & gardez de me mettre en colere en voulant faire l'ignorant d'une chose que je sçai fort bien. Cettui-ci qui voyoit que le Duc n'entendoit point raillerie : Je vous dirai franchement ce que je disois pour lors, Monseigneur, m'assurant que votre Excellence pardonnera la liberté d'un discours que je disois par galanterie. Je me ressouviens que mes compagnons faisant entr'eux

quelques fouhais, je dis que si j'avois mille écus en argent, je me tiendrois plus heureux que votre Excellence. Là dessus le Duc envoya querir son trésorier & fit sur le champ délivrer mille écus à ce soldat, qui fut joyeux au point que le peut être un homme qui a tout ce qu'il fouhaite. Le Duc, après se tournant vers l'autre, lui dit : Et vous, que disiez-vous ? Cettui-ci, enhardi par cette libéralité, répondit : Pour moi, monseigneur, je disois que si je me voyois un des capitaines de votre garde, je me tiendrois plus heureux que votre Excellence. Je ne veux pas, dit le Duc, être moins libéral envers vous ; je vous donne la charge d'un tel qui l'est, que je récompenserai d'une plus honorable. Et vous, dit-il au troisième, que disiez-vous ? Cettui-ci fort étonné : Ah ! monseigneur, dit-il, je supplie très-humblement votre Excellence de me pardonner : nous sortions du cabaret, nous étions yvres & ne sçavions ce que nous disions, au moins pour moi. Parlez, répliqua le Duc, si vous n'avez envie de me mettre en colère. Ce soldat vit bien qu'il falloit franchir le pas & dit d'une voix tremblante : Monseigneur, j'ai été si sot de dire, croyant que nous fussions seuls entre nous, que si j'avois couché une nuit avec la Vice reine, je serois plus heureux qu'eux ; mais monseigneur, dit-il en se mettant à genoux, pardonnez, s'il vous plaît, à la témérité d'un impertinent qui parle sans songer à ce qu'il dit. Levez-vous, mon ami, dit le Duc, je suis marri qu'il n'est en mon pouvoir de vous accorder ce que vous desirez, vous vous en retournerez aussi satisfait que vos compagnons, mais tout ce que je puis faire pour vous en cette occasion est, puisque cela dépend de ma femme, de la prier pour vous, venez ça, suivez-

moi. Le pauvre homme, tout tremblant, ne sçavoit à quoi il se devoit refoudre, mais le Duc voulant absolument qu'il le suivît, il y fut contraint. Il le mena dans la chambre de sa femme, qui se coëffoit, à qui il fit le discours du dessein du personnage & ensuite le prend par la main & le présente à sa femme, lui dit : mon ami, voilà celle qui peut vous contenter ; si elle le veut, j'y consens de bon cœur. Je vous laisse à penser s'il eut jamais sujet d'être plus honteux & sans le Duc qui l'en exempta & le renvoya chez lui, la princesse lui eût fait donner les étrivieres. Après cela, jugez si ses compagnons n'avoient pas sujet de se bien gauffer de lui¹.

XXI

*D'une femme qui subtilement trompa son mari
qui étoit borgne.*

Une jeune damoiselle extrêmement affectée ayant épousé un homme qui étoit borgne, voulut éprouver si elle feroit mieux accolée d'un autre jeune homme qui auroit deux bons yeux. Elle fit choix d'un jeune

1. « On fit au roi le portrait de la vie scandaleuse du duc, & comment au mépris de la duchesse son épouse, non content de s'abandonner aux femmes publiques, il se donnoit encore la licence d'avoir des conversations trop libres avec les dames les plus distinguées ; que de là la satire prenoit occasion d'insulter aux familles les plus honorables du royaume, & que les maris & les parens outragés à ce point, se porteroient enfin à quelque étrange excès. » Giannone.

homme bien fait qu'elle envoyoit querir toutes les fois que son mari étoit absent; un jour comme ils étoient tous deux à se réjouir dans sa chambre, la suivante lui dit que son mari venoit d'arriver & qu'il montoit. Cette femme ne sçachant où cacher son galand, le fit mettre derrière la porte de la chambre dans laquelle le mari entroit, elle alla au-devant de lui, se jetta à son col & pour avoir lieu de faire promptement évader son ami, elle lui dit : Je suis ravie de ce que vous venez d'arriver, je me viens de lever & me réveillant en sursaut d'un songe que je viens de faire, lequel plût à Dieu qu'il fût vrai. Quel songe ma mie? J'ai songé que vous voyez clair de cet œil que vous avez perdu & pour vous dire franchement, je crois plutôt que ce soit une vision qu'un songe, car j'étois plus que demi réveillée. Mon ami, je vous prie que j'en fasse l'expérience; permettez-moi que je vous bouche l'œil dont vous voyez clair, afin que je voye si mon songe est faux ou véritable. Va, dit-il, ma mie, tu es folle, es-tu si sotte que de croire aux songes? Mon ami, je vous prie, obligez-moi de contenter ma curiosité là-dessus, qu'est-ce que cela vous coûtera? Va, dit-il, je le veux bien, puisque tu le veux. Là elle lui met la main sur son œil dont il voyoit, cependant que le galant s'eschappa par la porte; elle lui dit : Eh bien, mon ami, voyez-vous clair? Te moques-tu, lui dit-il, comment voudrais-tu que je visse? Mon ami, dit-elle, si je n'eusse vû l'expérience, je ne l'aurois pas crû, je suis satisfaite maintenant. Ainsi le bon homme fut attrapé sans s'en appercevoir¹.

1. Voy. Hitopadesa, le *Vieux Marchand & sa Jeune Femme*; — Pierre

XXII

D'un Clerc trouvé dans les rues à minuit.

Le Clerc d'une paroisse de la ville de Roüen, qui aimoit une jeune fille de ses voisines, étant la nuit avec elle, fut surpris par la mere, qui appella ses voisins, sçachant qu'il y avoit un homme avec sa fille. Lui qui à cause de sa profession ne vouloit point être trouvé avec elle, se veut sauver; la fille lui dit que pour rien elle ne demeureroit après cela seule avec sa mere & le prie de souffrir qu'elle l'ac-

Alphonse, *Disciplina clericalis*, Paris, 1824, 2 p. in-8°: conte vii; — Fabliaux, III, 294, *la Mauvaise Femme*, 1; — *Gesta Romanorum*, 1472, cap. cxiv (122): *De adulteris mulieribus & excecacione quorundam prelatorum*; tr. dans le *Violier des Hystoires romaines*, Paris, 1521, in-folio, 105; — Fiorentino, *Il Pecorone*, Milano, 1558, in-8° (giorn. I, nov. 2), tr. par l'auteur des *Facétieuses Journées* (Chappuis), Paris, 1584, in-8°, journ. VII, nouv. 10, & par celui des *Amants heureux*, Amst., 1722, in-12, p. 139; — Sabadino, *Facetiarum foretanarum opus*, Bologna, 1483, in-fol., nov. 2; — Straparola, V. 4; — Bandello *Novelle*, Lucca, 1554, 3 vol. in-4°, I, 23; — Doni, *Novelle*, l'enezia, 1815, in-8°, nov. 38; — Malespini, *Duecento Novelle*, Venezia, 1609, in-4°, I, 44; — Vacalerio, *l'Arcadia in Brenta*, Colonia, 1667, in-12, giorn. III; — *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. 16; — De la Motte Roullant, *Facetieux deviz*, Paris, 1550, in-8°, nouv. 24; — Heptameron de Marguerite d'Angoulême, Paris, 1559, in-4°, nouv. 6; — H. Estienne, *Introduction*, 1566, in-8°, ch. xv, p. 24; — Boucher, *Serées*, Paris, 1608, ser. 16; — La Monnoye, *Œuvres choisies*, La Haye, 1770, t. II, p. 354: *Uxor Coclitis*; — *Nouveau Recueil de bons mots*, Plaisance, 1711, t. II; — *Lettres de la duchesse d'Orléans*, tr. Brunet 1855, in-12, II, 7.

compagnât, ce qu'il fit, se refoudant à la mener dans la maison où il étoit seul. La menant donc à minuit par les ruës, il rencontre la Patrouille; lui bien empêché de sa contenance, ne sçait ce qu'il doit faire : de fuir, il étoit si près d'eux qu'il se douta qu'on le poursuivoit, de demeurer on voudroit sçavoir ce qu'il vouloit faire de cette fille & que ce seroit un grand scandale, à l'heure qu'il étoit, de le voir seul avec elle par les ruës : mais il s'avisa d'une subtilité, il prend cette fille, la charge sur son col & la tenant par les bras, passe auprès d'eux sans s'étonner. Ces soldats le voyant, crièrent tout haut : Qui va là ! lui hardiment leur répond : Passez, messieurs, passez, c'est un corps pestiféré que je porte au Lieu de santé. Ces soldats s'écartant de lui, & se bouchant le nez, lui dirent, passe coquin, morbleu ! passe promptement, mais il avoit encore plus hâte qu'eux. Et ainsi par cette subtilité, il évita le danger où il étoit.

XXIII

D'une servante qui mangea deux perdrix.

Un bourgeois de Paris qui n'avoit plus de femme, avoit une servante assez jolie qui lui en servoit la nuit & particulièrement à un procureur du Châtelet de la même ville, qui venoit fort souvent voir ce bourgeois plus pour l'amour de sa servante que de lui & quoiqu'ils fussent en aparence bons amis. Ce bourgeois pria un jour ce procureur de dîner, qui lui promit

de venir ; on lui avoit fait présent d'une couple de perdrix qu'il ne vouloit pas manger seul. Avant que d'aller au Châtelet, il dit à sa servante : Marguerite, ne manquez pas d'accommoder ces deux perdrix pour dîner, car j'ai prié mon compere le procureur d'en venir manger sa part. Cette servante les plume, les larde & les met à la broche, & comme elles furent rôties, voyant que son maître & le procureur ne venoient point & que ces perdrix avoient si bonne mine, ayant plusieurs fois ouï dire que c'étoit le plus excellent morceau qui se pouvoit manger, se résolut d'en goûter, elle arracha la cuisse d'une qui lui sembla si excellente qu'elle mangea aussi l'autre cuisse & dit en elle-même : Aussi bien n'oserois-je pas la servir comme cela, il vaut mieux la manger tout entière & faire accroire que le chat me l'a emportée ; lorsqu'elle vint à manger l'estomach, elle le trouva si bon qu'elle la mangea toute jusqu'aux os, ce qui ne la fit que mettre en appetit & voyant que personne ne venoit, elle mangea quelques lardons de l'autre & peu à peu, se mettant en appetit, elle la mangea aussi tout entière. Ce qu'ayant fait, & cherchant quelque subtilité pour s'excuser de les représenter, elle entend fraper à la porte, elle ouvrit & vit que c'étoit le procureur qui lui demande si son maître étoit au logis ? Elle lui dit que non & qu'il n'étoit pas encore venu, il entre & la servante lui dit : Monsieur, pourquoi pensez-vous que mon maître vous a prié de dîner ? Je n'en sçai rien, dit-il. Comment, lui dit-elle, vous n'en sçavez rien ? fuyez promptement d'ici, il a sçu ce qui s'étoit passé entre vous & moi, dont il est en une telle colere qu'il a résolu de vous couper les deux oreilles, il vous a prié de dîner exprès pour

vous faire venir céans, afin de vous attraper & je mourois d'appréhension que vous ne vinssiez pas devant lui, afin d'avoir moyen de vous en avertir. Est-il bien vrai, ce dit-il. Ah! parbleu, il ne me tient pas & disant cela, il gagne sur l'heure la porte & s'en va. Le maître arrive comme il fortoit, à qui il dit : Où allez-vous, mon compere? lui tout tremblant lui dit : Je reviens tout à cette heure. Il crût qu'il étoit pressé de quelque nécessité, ce fut pourquoi il rentra & prenant un couteau pour couper ces perdrix, il demanda à la servante où elles étoient, qui lui dit : Comment, où elles sont? le procureur vient d'entrer céans, qui m'a dit que vous lui avez donné charge de les lui bailler, que vous vous étiez ravisé & que vous aviez résolu de les aller manger chez lui, c'est pourquoi je les lui ai baillées & il les a emportées. Lui, entendant cela, & tenant toujours son couteau à la main, il court vers la porte & vit de loin le procureur qui fuyoit, à qui il cria : Compere, pour le moins, baillez m'en une des deux; l'autre qui le voyoit en cette posture & qui croyoit qu'il lui demanda une de ses oreilles, les prenant avec ses deux mains & se mettant à fuir plus que devant : Parbleu, dit-il, je ferois bien sot, tu n'as que faire de rire, tu n'en auras point. Ainsi, le bourgeois fut frustré de ses perdrix que la servante mangea, qui par cette façon évita la furie de son maître. Quoiqu'elle n'eût pas laissé de refaire la paix, car ils se connoissoient assez pour cela¹.

1. Voy. le *Fabliau des Perdrix*, Legrand, III, 124; — *Il passa-tempo de Curiosi*, p. 22; — *Nouveaux Contes à rire*, p. 266; — Zabata, *Facetie*, p. 36.

XXIV

*D'un homme qui déroba le pourceau de son voisin
par une subtile invention.*

En un certain Village de Normandie, il y avoit un Laboureur qui fit tuer un cochon pour sa provision. Et comme c'est la coûtume au pays, quand on a tué, d'envoyer à ses voisins & amis, de la saucisse & des boudins, du pied, de l'oreille & du foye, que lorsque les autres tuent, ils renvoient de mêmes présens à ceux qui leur ont envoyé; ce Laboureur qui en recevoit de tous ses voisins & qui ne tuoit qu'un cochon, étant bien empêché de ce qu'il devoit faire, se conseille à un de ses voisins qu'il croyoit être de ses meilleurs amis, lui disant : Compere, il y a plusieurs en cette Paroisse qui m'envoient tous les ans des présens quand ils tuënt des cochons, de sorte que maintenant que j'en tuë, je me trouve comme obligé de leur rendre & je suis bien en peine de ce que je dois faire, car si je veux rendre les presens à tous, ne tuant qu'un cochon, il ne suffiroit pas, c'est pourquoi je vous prie de me dire ce que je dois faire; lui dit ce voisin : si j'étois en votre place, je pendrois mon cochon à la fenêtre de ma chambre & que chacun le vit être aisément en prise de larrons & le lendemain au matin je ferois accroire à tout le monde que l'on me l'auroit dérobé; par ce moyen, je m'exempterois de faire des presens à

personne. Je proteste, dit-il, que vous avez raison, je suis résolu de suivre votre conseil, à quoi il ne manqua pas; il fait pendre son cochon comme celui-ci lui avoit conseillé en lieu qu'il pouvoit être vu d'un chacun & qu'il étoit en belle prise. Aussi celui-là même qui lui avoit donné ce conseil, ne manqua pas de se relever la nuit & de le lui dérober tout de bon. Le lendemain au matin, il fut bien étonné quand il ne trouva plus son cochon & maudit à l'heure l'invention de son voisin qu'il avoit tant approuvée le soir auparavant. Le premier qu'il rencontra fut ce même voisin à qui il dit tout à l'heure : Compere, pardi tu ne sçais pas? on m'a cette nuit tout de bon dérobé mon cochon que je fis tuer hier. Bon, lui dit son voisin, voilà comme il faut dire. Ce n'est pas le tout, lui dit-il, je proteste que ce n'est point une feintise, tout de bon on me l'a dérobé. Voilà bien dit, répond l'autre, soutenez-le toujours & tout le monde vous croira. L'autre se mit à jurer & renier qu'il ne se mocquoit point & plus il juroit & plus l'autre lui disoit qu'il avoit raison, de sorte que voilà tout ce qu'il en pût avoir¹.

XXV

D'un curé de village à ses paroissiens.

Un certain curé de village qui aimoit extrêmement à jouer, avoit passé un samedi toute la nuit à jouer

1. Voy. Pogge, *Porci furtum*; — *Récréations françoises*, Rouen, 1665,

à la Triomphe avec trois ou quatre de ses paroissiens qui lui gagnèrent son argent & pensant le regagner, il joua jusqu'au grand jour, & perdant toujours, jusqu'à ce qu'il fut l'heure d'aller à l'église; on le vint querir pour dire Matines, parce qu'il étoit dimanche & le lendemain bonne fête. Il quitta le jeu fort à regret, disant à ceux qui lui avoient gagné son argent, qu'ils lui donneroient sa revanche si tôt que le service seroit fini, ce qu'ils lui promirent : & de peur que les cartes ne fussent égarées, il les met dans sa manche & s'en alla à l'église. Après que matines furent dites, on dit la basse messe & ensuite la grande. Comme il vint à dire le prône, en se remuant de côté & d'autre, les cartes qu'il avoit dans sa manche tombèrent au milieu de l'église, dont il demeura grandement surpris & tout le peuple fort étonné : comme il cherchoit quelque moyen pour éviter l'affront qu'il en eût reçu, il s'avisa de le réparer par une jolie subtilité, disant : or ça, mes amis, pourquoi vous imaginez-vous que j'ai porté ces cartes & que je les ai jetées devant tout le monde au milieu de l'église, vous imaginez-vous que je l'ai fait sans mystère? non non, mes amis, sçachez que je l'ai fait à dessein pour vous faire rougir de honte de la mauvaise nourriture que vous souffrez à vos enfants & du peu de soin que vous avez de les instruire en ce qui est de leur salut & des bonnes mœurs, & pour vous le faire paroître, vous allez voir. Il appelle un de ces enfants qui étoient à

2 v. in-8°, t. I, p. 144; — *Roger Bontems en belle humeur*, 1670, p. 152; — *Conti da ridere*, t. II, p. 31; — *Dictionnaire d'anecdotes*, t. I, p. 338; — Philomne Junior, *Quelques contes du Pogge*, Genève, 1868, in-16, p. 18 : le Cochon volé.

l'église, le premier qui se présenta devant lui, lui disant : Ramassez-moi une de ces cartes-là, ce qu'il fait. Quelle carte est-ce? lui dit-il : c'est un valet de cœur, répond-il ; il en appelle un autre, à qui il en dit autant, & l'autre : c'est un sept de trefle ; l'autre, c'est un as de cœur, & fit de même à la plus grande partie des enfans de la paroisse, puis ouvre le Missel & demanda à l'un d'eux : Quelle lettre est-ce là? Je ne sçai, monsieur, dit-il, & pareillement aux autres : Et bien mes amis, dit-il, n'est-ce pas une honte que ces enfans connoissent toutes les cartes, pas un d'eux ne connoit une lettre. Ainsi il eschappa par cette subtilité où un plus habile homme que lui fut peut-être demeuré muet, & eût eu l'affront tout entier ¹.

XXVI

D'un seigneur de village & de son meünier.

Un gentilhomme qui avoit la réputation d'être d'une humeur étrange & extrêmement cruelle, fit décréter la seigneurie, tant temporelle que spirituelle, d'un certain gentilhomme qui la possédoit & qui lui devoit quantité de deniers. Comme il fut en possession de cette terre, il ouït parler que le curé de cette paroisse faisoit profession de deviner ; c'étoit un terme dont ufoient les simples payfans du village qui apel-

1. Philomnest Junior, *Quelques contes du Pogge*, p. 47 : les Dës du curé.

loient ainsi l'astrologie judiciaire dont le curé étoit extrêmement curieux, & quelquefois se plaisoit à raffiner sur les almanachs, promettant de la pluie ou du beau temps, selon qu'il le voyoit par la conjonction des astres, qui le plus souvent trompent ceux qui s'y fient trop. Cela donna lieu à ses paroissiens de dire qu'il sçavoit bien deviner. Ce nouveau seigneur qui se moquoit de la superstition de ceux qui croient qu'il y ait des hommes qui puissent deviner non-seulement les choses passées, mais les futures, qui est réservé à Dieu seul, envoya par un matin querir ce curé, qui le vint trouver au lit en tremblant, & vit la mauvaise opinion qu'on lui avoit imprimée de sa bigearre humeur. Comme il fut entré dans la chambre, ce seigneur lui dit : On me veut faire accroire que vous vous mêlez de deviner ? A quoi le pauvre curé répondit : Monsieur, c'est de quoi je ne fais nulle profession, mais bien suis-je curieux de l'astrologie judiciaire, & par le moyen des astres, nous rencontrons quelquefois par le jugement que nous faisons de leurs aspects, conjonction & de leurs influences. Ce seigneur qui étoit grandement ignorant & qui n'entendoit rien du tout à ce discours, dit au curé comme il étoit tout à fait déraisonnable : Vois-tu, mon ami, si tu ne me devines quatre choses que je veux savoir, je te ferai donner les étrivières, & je te traiterai comme un affronteur. Le pauvre curé voulut s'excuser : Non non, dit-il, il n'y a point d'excuses, il faut te résoudre à l'un des deux. Ces quatre choses que je veux sçavoir, sont : la première, où est le milieu du monde ; la seconde, ce que je vaux ; la troisième, ce que je pense, & la quatrième, ce que je crois. Ce curé lui voulant dire qu'il n'y

avoit que Dieu seul qui connût le cœur d'autrui : Non, non, mon ami, lui dit-il, tu penſes attraper les ſimples par tes impoſtures ordinaires, mais ne crois pas me traiter de la même façon : je veux que tout préſentement tu confeſſes que tu n'es qu'un affronteur, ou que tu me ſatisfaſſes ſur ce que je demande. Ce pauvre curé connoiſſant cet extravagant brutal juſqu'au dernier point, & que ce ſeroit l'irriter davantage que de lui conteſter, lui demanda ſeulement terme juſqu'au lendemain pour avoir loifir de conſulter ſes éphémérides, ce qu'il lui accorda. En retournant en ſon prebitaire, il rencontra le meûnier du village qui le voyant triſte, lui demanda ce qu'il avoit ; il lui conta ce qui lui étoit arrivé auprès de ce nouveau ſeigneur, à quoi le meûnier dit : Laiſſez-moi faire, je vous délivrerai de cette peine, vous me donnerez ſeulement demain au matin votre robe & votre bonnet ; il ne m'a jamais vû, & quand vous lui avez tantôt parlé, il étoit dans le lit, à ce que vous venez de dire, & la chambre étoit obſcure, il ne vous aura pas ſans doute remarqué. J'y veux aller ſous votre nom & le ſatisfaire de ſes doutes. Le curé, qui connoiſſoit le meûnier pour homme entièrement ſubtil & entendu, & d'ailleurs étant fort empêché de ce qu'il lui répondroit le lendemain, ſe réſolut de ſe laiſſer conduire à lui ; il lui accorda volontiers ce qu'il lui demandoit, & dès le ſoir même lui envoya ſa robe, ſa ſoutane & ſon bonnet carré. Le lendemain étant venu, le meûnier s'habilla de ſes longs habits, & il n'y eut perſonne qui ne l'eut pris pour un maître ès-arts. Il va trouver le ſeigneur qui ſe levoit & lui fit dire par un laquais que ſon curé le demandoit pour lui rendre raiſon ſur ce

qu'il lui avoit demandé. A ce mot, étant presque habillé, il le fait entrer dans la chambre & lui demande s'il pourroit fatisfaire à ses demandes; il répond qu'oüi, sur le péril de sa vie. Ce seigneur bien joyeux, si tôt qu'il fut habillé, lui dit : Et bien, dis-moi où est le milieu du monde. Je ne vous le dirai pas seulement, lui dit le meûnier, mais je vous le veux montrer si vous me voulez suivre, & même il ne faudra pas aller guères loin, car il est assez proche d'ici. Est-il possible, dit ce seigneur? Oui, Monsieur, dit le meûnier. Je prétends, si vous le voulez, vous le montrer dans un quart d'heure. Je le veux, dit le seigneur. Ils sortent ensemble & le meûnier le mène dans une grande campagne, où après avoir quelque temps fait semblant de mesurer la terre avec un long bâton qu'il avoit apporté à ce dessein, il le ficha en terre & puis dit à ce gentilhomme : Monsieur, voilà justement le milieu du monde. Ce seigneur lui demanda comme il le justifieroit. Ah! Monseigneur, lui dit-il, faites-le mesurer & en cas que vous y trouviez manque d'un pouce, je veux perdre la vie. Le seigneur, voyant qu'il n'étoit pas en son pouvoir, lui dit : J'aime mieux te croire, passe pour celui-là, venons au second. Combien crois-tu que je vaux? Monseigneur, dit-il, N. Seigneur qui, sans vous faire tort, valoit un peu mieux que vous, ne fut vendu que trente deniers; quand je vous mettrai à vingt-neuf, auriez-vous raison de vous plaindre? Non, mon ami, tu as raison, dit le seigneur. Or, voyons cettui-ci, si tu me dis à quoi je pense, ce ne sera pas peu fait pour toi. Ma foi, dit le meûnier, je gagerois, monsieur, que vous pensez plus à votre profit qu'au mien, & par ce

moyen, je crois avoir satisfait à votre demande. Il est vrai, dit-il, mais que répondras-tu au quatrième? me diras-tu bien ce que je crois? Oui, monsieur, dit-il. N'est-il pas vrai que vous croyez que je suis votre curé? Oui, dit ce seigneur; & cependant vous vous trompez, car je ne suis que votre meunier. Ainsi par cette subtilité, il fit rire le bon seigneur, & passer sa mauvaise humeur par ce moyen¹.

XXVII

Du tour qu'un Cordelier joua à deux Voleurs.

Un bon frère Cordelier, passant près l'étang de la Ferrière², fut rencontré de deux Voleurs à pied, qui

1. Voy. Nafr-eddin, LXX, p. 27, cf. R. Köhler, dans *Orient und Occident*, I, 439, & Holzmann, *Indische Sagen*, III, 109; — Plutarch., *Septem sapientum convivium*, ed. Wytttenbach, I, II, 110; — Vincent. Bellov., *Spec. mor.*, I, 4, 10, p. 635; — Mart. Polonus, *Sermones* (*Prompt.*), Argent. 1484, in-fol., c. 9 k.; — *Scala cæli* (fratris Joannis Junioris), Ulm, 1480, in-fol., 158 b.; — Sacchetti, *nov.* 4: *Messer Barnabo commanda à uno Abate, etc.*; — Pfaffe Amis, vers 98-180; — Keller, Ad. *Fasnachtsspiele*, Stuttg., 1853, 3 v. in-8°, III, 490; — id., *Erzählungen*, Stuttg., 1855, in-8°, 482; — *Eulenspiegel*, ch. 28, trad. Jannet, comment *Ulespiegle à l'Université de Prague, dispute avec les étudiants & l'emporte sur eux*; — Steinhöwel, *Efopus*, s. a. & l. in-4°, Aesop's Leben; — Pauli, *Schimpf und Ernst*, LV; — Waldis, *Efopus*, III, 92; — *Scherz mit der Warheyt*, Frankf., 1563, in-fol., LXX; — *Heinr. Julius von Braunschweig*, ed. Holland, 896; — Eyring, *Proverbiorum copia*, Eisleben, 1601, 3 vol. in-8°, I, 165, III, 23; — Cénac-Moncaut, *Contes populaires de la Gascogne*, Paris, 1861, p. 50.

2. La-Ferrière-aux-Étangs, dép. de l'Orne, arr. de Domfront, cant. de Messey.

eurent envie de son habit, par quoi ils lui dirent : Frere, cet habit vous incommode & vous importune, donnez-le nous à porter pour votre fanté. Le Cordelier se voyant pressé, leur dit : Messieurs, tout est à vous, & le corps aussi si vous le voulez. Je vous prie seulement de me laisser dévêtir & ne point m'outrager. Les voleurs lui dirent qu'il se dépêchât ; il mit donc son bâton à deux bouts à terre, le pied dessus, & dévêste le froc qu'il leur jetta aux pieds, puis leur dit : Prenez ma robe, la voilà. Un des deux se baissant pour la ramasser, le moine lui vint à décharger un si grand coup de bâton sur la tête, qu'il le laissa pour mort sur la place. Cette décharge étonna tellement l'autre Voleur, qu'il prit la fuite, quoique le Cordelier le suppliât bien fort de venir relever la robe, mais il n'en voulut rien faire, aimant mieux prendre la fuite, voyant bien qu'il n'y avoit rien à gagner avec le Cordelier¹.

XXVIII

D'un à qui l'on fit donner un lavement par force.

Il y avoit dans Paris deux gentilshommes de la suite d'un prince du sang, qui étoient assez bons amis & qui demeuroient au quartier du Louvre, près de l'hôtel de ce prince ; l'un desquels dont je changerai le nom sous celui de Climante, étoit gran-

1. Voy. Béroalde de Verville, *le Moyen de parvenir*, LI.

dement subtil & gauffeur jusques en un tel point qu'il eût mieux aimé perdre le meilleur ami qu'un bon mot pour rire qu'il avoit souvent à commandement. Nous apellerons l'autre Léandre, beau gentilhomme & homme de cœur. Ces deux avoient chacun une chambre garnie en un même logis. Léandre étoit à la première chambre, & Climante à la seconde, qui toutes les semaines avoit accoustumé de prendre un lavement & le plus souvent les garçons de l'apothicaire que l'on envoyoit lui porter sans leur spécifier sa chambre, prenoient celle de Léandre pour la sienne, parce qu'ils la rencontroient la première, dont Léandre étoit si fâché que le plus souvent il se mettoit en colere contre eux, faisant le conte par toutes les compagnies où il se trouvoit, de la vilanie de son camarade, qui prenoit plaisir à se faire si souvent fouiller au derrière. Climante, qui n'entendoit point raillerie & qui ne prenoit pas de trop bonne part celles de son camarade, sçachant qu'il abhorroit extrêmement les lavemens, lui ayant ouï dire par plusieurs fois qu'il mourroit plutôt que d'en souffrir un, résolut pour se vanger de lui, de lui en faire prendre un par force, & pour parvenir au but de son dessein, il fut trouver un apothiquaire de sa connoissance, qui se tenoit à la rue Saint-Honoré, à qui il dit qu'il y avoit un gentilhomme de ses amis qui avoit une si furieuse maladie dans le corps, que tous les médecins désespéroient de sa santé, demeurant tous d'accord qu'il n'avoit pas encore trois mois à vivre, mais qu'on avoit fait rencontre d'un excellent opérateur qui se vantoit de le garantir de mort, pourvu qu'il se voulut résoudre à prendre un lavement, sans lequel tous ses remèdes lui seroient inu-

tiles, mais qu'il avoit une telle aversion pour cela, que quoique ses parens & amis eussent fait tous leurs efforts auprès de lui, ils ne lui avoient jamais pu faire résoudre, disant qu'il aimoit mieux mille fois mourir. Et eux sçachant fort bien qu'il est de mes meilleurs amis, & que si je ne gagne cela sur lui, personne n'en viendra jamais à bout, ils m'ont prié de lui en parler, ce que je viens de faire, & n'y ai rien du tout épargné, mais je n'y ai pas plus gagné qu'eux. Je viens tout présentement de parler à cet opérateur, qui étant au desespoir de voir mourir ce brave gentilhomme-là par sa seule obstination, m'a dit que pourvû seulement que ce lavement ne lui fasse qu'entrer dedans le corps, que quand il le rejetteroit tout à l'heure, cela suffiroit pour préparer ses drogues; là-dessus j'ai jugé que de gré ou de force, il lui en faut bailler un, car quand bien sur l'heure il le jettera, il vous en sçaura bon gré peu après; j'en ai conféré avec ses parents qui le trouvent fort bon & m'ont tous prié de trouver un apothiquaire qui le veuille entreprendre, ils m'ont donné vingt écus d'or, que je vous mets entre les mains, sur l'obligation que je vous en aurai, vous assurant que vous redonnerez la vie à quantité d'honnêtes gens à qui il appartient, & personnes de conditions qui vous pourront servir en revanche en toutes sortes d'occasions. Il ne fait point d'autre éloquence envers l'apothiquaire, que le brillant éclat de ces écus, où il aimoit mieux mille fois voir luire le soleil que dans le ciel pour se résoudre à cette entreprise, il promet ne manquer pas de lui porter dès le lendemain au matin, ayant vû son nom & sa demeure & de se faire si bien assister, qu'il lui donneroit ou de volonté ou

de force. Il lui dit son logis & qu'il s'appelloit Léandre, & que tout son train consistoit en un petit laquais vêtu de rouge, qu'il envoyoit tous les matins en ville, avant qu'il se levât. Cet apothiquaire prépare son lavement & se fait assister de six bons forts garçons, auxquels il commande d'attendre sur la montée, jusqu'à ce qu'il leur eût donné le signal; ils attendirent à la rue que son petit laquais fût sorti hors de sa chambre, il monte tout à l'heure, & il frappe à la porte. Léandre qui étoit seul dans le lit, demande qui va là, on répond ami; il se lève nud en chemise, va ouvrir la porte & se recouche aussitôt. Etant entré, Léandre lui demande ce qu'il vouloit. Je suis l'apothiquaire, dit-il, Monsieur, qui apporte votre lavement. Diable soit le coquin! dit Léandre, ce n'est pas ici, monte là haut. Excusez-moi, dit-il, Monsieur, je sçai bien que c'est céans; ne vous nommez-vous pas Léandre? Et là dessus, tire son lavement de dessous son manteau & le verse dans la seringue. Morbleu du maraut! dit Léandre, je te dis encore une fois que c'est là-haut, marche. Excusez-moi, répond-il, Monsieur, je sçai l'aversion que vous avez pour les lavements, & je m'étonne fort que vous aimez mieux vous laisser mourir que d'user d'un si bon & doux remède; j'en baillerois à un enfant de deux ans, & même à une femme prête d'accoucher: mon lavement est composé de telle chose & telle, il n'y a rien que de bien doux & l'on le pourroit, je vous jure, prendre par la bouche. Le pauvre Léandre pensa perdre patience d'ouïr tout ce discours, il lui conte mille injures, le menaçant de le jeter par les fenêtres. L'apothiquaire, qui avoit fort bien prévu tout ce discours, & qui ne s'en étonnoit guère, voyant

qu'il ne le pouvoit séduire par la douceur, se résolut d'user de la force, & ayant donné le signal à ses gens, qui étoient sur la montée, ils entrèrent dans la chambre. L'apothiquaire s'approche du lit, lui disant : Vous ne gagnerez rien, Monsieur, vous le prendrez, soit d'amitié ou de force, c'est pour votre bien ; il fait signe à ses gens, qui le prennent l'un par un bras, l'autre par l'autre, l'un par un pied, & l'autre par l'autre, & bien leur prit-il qu'il étoit couché, car autrement ils n'en fussent pas si tôt venus à bout ; il fait ce qu'il peut pour se défendre, & voyant qu'il ne peut résister à tous, il jure, crie, tempête, menace, leur contant mille injures, mais tout cela ne sert de rien ; ces gens, en dépit de lui, le mettent en telle posture que l'apothiquaire le demande, & prêt à recevoir le coup, il lui enfonce tout jusqu'à la dernière goutte, usant pourtant de précaution & tournant la tête, en sorte qu'il ne pût pas être endommagé, en cas qu'il lui prît fantaisie de se vanger par cette voie & si tôt qu'il eût fait, il fit par un de ses gens ouvrir la porte de la chambre, le jettent sur le lit, se sauvent tous, descendant les degrés en diligence & fermant la porte sur eux, étant plutôt dans la rue que l'autre n'eût eu le loisir de songer à eux ; & de les suivre, il n'y avoit point d'apparence en l'état où il étoit, tellement que jamais homme ne fut plus honteux & plus décontenancé. Ruminant plusieurs choses en son esprit, il se doute que Climante pourroit bien en être l'auteur, il se leve tout doucement, change de chemise, car la sienne & ses draps étoient en un piteux état, s'habille & monte à la chambre de Climante tout en colere, sans pouvoir presque desserrer les dents.

Climante, qui avoit ouï toute l'histoire, & qui en étoit aussi innocent que Judas de la mort de Notre Seigneur, faisoit semblant de dormir à son arrivée, & feignant qu'il venoit de se réveiller, lui demande ce qu'il avoit. Léandre, qui ne sçavoit de quelle façon il se devoit plaindre, ne pût dire autre chose que quelques menaces entre ses dents que cettui-ci feignoit de ne point entendre; à la fin, se déclarant davantage, disant que quiconque avoit fait faire cela, n'étoit qu'un sot, Climante fait l'étonné, dit qu'il auroit grand tort s'il étoit capable d'avoir quelque soupçon de lui, proteste être ignorant du fait, s'offrant à le vanger, en cas qu'il en pût apprendre la nouvelle. Léandre quitte Climante qui se lève & s'habille, s'en va chez le prince qu'ils servoient tous deux & lui qui étoit d'humeur d'attirer plutôt la haine de tout le monde sur lui, que de ne se vanter pas d'être l'auteur d'une action qu'il tenoit extrêmement glorieuse, s'en vante à tout le monde dans l'hôtel du prince & oblige un chacun à lui en faire la guerre. Ce fut alors que Léandre ne douta plus que c'étoit Climante qui lui avoit joué d'un tel tour, dont il se résolut de se vanger au péril de sa vie. Et pour ce sujet va trouver un gentilhomme de ses intimes amis que nous nommerons Lotaire, qui étoit à la suite du maréchal d'Ancre, car ce fut de ce tems que cette histoire arriva, qui n'est point controuvée, mais tout à fait véritable. Il conte à ce gentilhomme l'affront qu'il avoit reçu, lui disant qu'il prétendoit s'en vanger, & le pria de dire à Climante qu'il le vouloit voir l'épée à la main, & prie Lotaire de lui servir de second. Lotaire, qui étoit homme déjà bien avancé sur l'âge, qui confidéroit la chose plus mûre-

ment, n'ayant plus cette fougue de jeunesse qui le portât à se précipiter dans une action inconsidérée, quoiqu'il fût brave & vaillant homme, & qu'il eût donné des preuves signalées de son courage en plusieurs belles occasions, le divertit de cette pensée, lui disant qu'il aprêteroit à rire à plusieurs personnes, à qui il découvreroit ce qu'ils ignoroient, & qu'il y auroit peu de gloire à acquérir en un combat dont la cause seroit honteuse. A quoi Léandre répliqua : Quoi ! j'endurerai donc un affront si signalé sans en prendre vangeance ? & je souffrirai qu'on me montre au doigt par la rue & qu'on me brave de la façon ? Non, dit Lotaire, je veux que vous soyez vangé, mais comme il faut opposer la force à la force, aussi faut-il faire l'adresse à l'industrie : enfin reposez-vous sur moi de cette affaire, & si je ne vous vange puissamment, plaignez-vous de moi. Léandre prend congé de Lotaire, lui remettant son honneur entre les mains.

Je vous ai fait sçavoir ci-devant que Lotaire étoit un gentilhomme domestique du maréchal d'Ancre, qui, comme chacun sçait, étoit tout-puissant en ce temps-là, que si-tôt que l'on parloit de lui autrement qu'il ne désiroit, étoit châtié sans aucune forme de justice. Ce Lotaire ici avoit autrefois été prisonnier trois ans durant, dans la conciergerie du palais, où il étoit extrêmement connu du geôlier & de toute sa maisonnée, mais il étoit en bien plus grande autorité depuis qu'il étoit domestique du maréchal & qu'il avoit l'oreille de son maître, de la part duquel il étoit venu plusieurs fois faire des commandemens, de façon que l'on lui déferoit presque tout. Il se résolut d'employer le crédit qu'il pouvoit

avoir là-dedans pour vanger son ami de l'affront qu'il avoit reçu. Pour cet effet, il parle à cinq ou six huissiers du parlement, à qui il dit que son maître leur commandoit d'arrêter prisonnier Climante, en quelque part où ils le trouveroient, il leur dit quel homme c'étoit & où ils auroient de ses nouvelles, qu'ils prirent par mémoire & ne manquèrent pas de l'épier & tout sur le champ Lotaire alla avertir le geôlier de la conciergerie que tels & tels lui emmeneroient bien tôt un prisonnier, que le Maréchal son maître avoit recommandé qu'on mît en lieu seur, & que personne ne lui parlât que par son ordre. Cependant, les huissiers ne manquent point à faire leur devoir, ils épient si bien Climante qu'ils l'attrapèrent, lui mirent la main au collet & enfin l'emmenèrent prisonnier : ce qui leur étoit fort aisé de faire puisqu'il ne se deffioit de personne. Il demande la cause de cet emprisonnement, mais ils lui dirent qu'il l'apprendra de ses juges. Cet homme, quoique fort étonné & surpris, n'étant point en état, seul comme il étoit, de faire résistance à six hommes bien armez, se laisse conduire. Étant arrivé à la conciergerie, le geôlier témoigna être averti de cette prise, & le fit mettre au lieu qu'il lui avoit destiné. Le pauvre Climante ne sçait à qui avoir recours, & ruminant en son esprit plusieurs choses, il ne peut soupçonner en façon quelconque pourquoi il est arrêté. Au bout d'une heure, Lotaire qui connoissoit Climante, dont il feignoit même être ami particulier, le vint voir dans la prison; à l'abord, il parut extrêmement triste & étonné, lui disant : Comment, cher ami, que veut dire cela? Je viens tout maintenant d'apprendre que vous étiez prisonnier, & tout à l'heure, toute

affaire cessante, je suis venu pour en apprendre la cause & pour vous offrir en cette occasion tout ce qui dépend de moi & de mes amis. Ah! mon ami, lui repartit Climante, je proteste que je ne sçai pour quoi l'on m'a arrêté. Si c'est pour de l'argent, lui dit Lotaire, j'en ai, disposez de tout ce qui est en ma puissance, & si la somme est si grande qu'on n'y puisse fournir, j'ai des amis puissans qui ne me manqueront pas au besoin. Non non, dit-il, mon ami, ce n'est pas assurément pour cela, je ne dois à personne qu'à mon hôte, & si j'avois besoin de tout ce qu'il a, je sçai qu'il seroit en ma disposition. Mais quoi, dit Lotaire, auriez-vous battu quelqu'un? Encore moins; répondit-il. Mais il faut bien que vous ayez fait quelque chose; vous êtes fort libre en paroles, que pour dire un mot, ne considerez point qui vous attaquez, n'avez-vous point, dans vos railleries ordinaires, mal parlé du Marquis d'Ancre? Je vous connois assez libre pour faire ce jugement de vous; vous sçavez qu'en ce siècle, les pensées contre lui sont criminelles & les moindres paroles coupables de mort. A ce mot il devint fort pâle, car comme c'étoit un homme qui parloit très-hardiment, il sçavoit bien qu'il ne l'avoit pas épargné dans ses discours, & après avoir un peu rêvé, mettant ses doigts dans sa bouche, levant les yeux en haut & frappant du pied contre terre: Ah! morbleu, dit-il, en seroit-ce bien la cause? Je n'en sçai rien, dit Lotaire, ce n'est que par forme de discours ce que je dis ici. Si cela est, cher ami, je vous plains, car vous sçavez que c'est un homme qui ne pardonna jamais à personne. Adieu, je vous servirai mieux hors d'ici que céans, je vais m'informer & je vous viendrai dire

ce que j'en apprendrai. Sur ce discours, il le quitte & l'autre demeura fort confus & eut pour chose fort certaine que le Maréchal d'Ancre l'avoit fait arrêter prisonnier & qu'il couroit risque de la vie. Lotaire résolu de lui en bailler tout du long de l'aune & de vanger puissamment son ami, va de ce pas trouver un docteur de Sorbonne qui avoit accoutumé de reconcilier les criminels condamnez & de les résoudre à la mort ; il lui dit, feignant avoir la larme à l'œil, qu'un pauvre gentilhomme de ses intimes amis, sans aucune formalité de justice, venoit d'être condamné à avoir la tête tranchée, & qu'il devoit être exécuté le soir, à cause seulement d'avoir choqué par ses discours celui qui pour lors tenoit en ses mains les rênes de l'État, que ce pauvre gentilhomme ignoroit sa condamnation, & que fort peu de gens la sçavoient ; qu'il seroit grandement surpris à cette nouvelle & qu'il prioit de le venir voir & petit à petit tâcher de le résoudre à mourir. Ce docteur, qui n'étoit pas apprentif en ces affaires, ayant sçu son nom & le lieu où il étoit prisonnier, promet qu'il l'ira voir incontinent. Lotaire le prévient ; il retourne dans la prison, témoignant à sa contenance un extrême déplaisir. Ah ! cher ami, lui dit-il, voilà tout ce que j'appréhendois. Je viens d'apprendre que c'est le Maréchal qui est votre partie & qui sollicite contre vous. Je vous plains beaucoup & ai grande appréhension pour vous. Comment ! lui dit-il, de quoi m'accuse-t-on ? C'est ce que l'on ne dit point, répondit Lotaire, mais il suffit de vous dire que vous avez fâché cet homme-là qui est tout puissant comme sçavez : je vous tirerois d'ici plutôt cent fois si vous aviez tué vingt personnes, mais pour une action

comme celle-ci, on n'oferoit parler pour vous, & beaucoup moins moi qui fuis à lui. Comment donc, dit-il à demi-défefpéré, faut-il que je meure pour cela? A ce mot le docteur de Sorbonne entre, qui entendant cette dernière parole, lui dit : Pourquoi non, mon bon ami? Confidérez que le bon Dieu étoit bien plus innocent & n'a pas laiffé de mourir; ce fut pour le pauvre Climante un grand redoublement d'appréhenfion. Ce que voyant Lotaire, il lui dit : Je prie Dieu qu'il vous veuille confoler; je vous laiffe entre les mains de monfieur que voilà, je m'en vais tâcher à m'informer encore mieux de votre affaire.

Et étant demeuré feul avec ce bon docteur qui y alloit à la bonne foi, & qui y fut le premier trompé, il lui dit : Mon ami, il n'eft plus tems de fonger aux chofes du monde, il vous faut préparer à la mort; vous n'avez plus que deux ou trois heures à vivre, vous êtes condamné. A ce mot, le pauvre Climante demeura fi furpris qu'il ne put ouvrir la bouche, mais étant un peu revenu à foi, il s'écria furieufement & fon efprit fit paroître de telles faillies qu'il sembloit être entièrement hors de foi; mais le bon père, expert en telles matières, tâcha de le ramener peu à peu & par fon éloquence lui promit que ce n'étoit rien de cette vie au prix de l'éternité. Je ne veux point m'amufer à faire le prédicateur, j'y réuffirois fort mal, auffi n'eft-ce pas ma profeflion; il fuffira donc de vous dire qu'avec beaucoup de peine il adoucit un peu fa fougue & le réduifit pour le moins en l'efpérance de l'écouter plus volontiers à la feconde vifite qu'il promit lui rendre dans une heure, qu'il lui donnoit du tems pour fonger à fa confcience, laiffant le pauvre Climante plus près de la

mort que de la vie, en sorte que le bourreau n'eût pas eu grande peine à l'achever.

Lotaire, cependant, qui étoit aux écoutes & quoi-qu'il eût donné plusieurs mortelles appréhensions à Climante, ne tenoit pas encore la vengeance de son ami assez assouvie, il vouloit passer encore outre, mais résolu pourtant de faire finir son appréhension avant la fin du jour qui s'aprochoit. Il revint trouver le pauvre Climante, à qui en soupirant il dit : Ah ! cher ami, je viens d'apprendre que vous êtes condamné. Ah Dieu ! ce dit-il, je le sçai bien, il faut que je vous dise adieu pour jamais. Après quelques autres assez tristes complimens, Lotaire lui dit : Mais devinez à quoi j'ai pensé qui vous pourroit sauver la vie. A ce mot, Climante ouvrit les yeux & les oreilles, lequel meurt d'impatience de l'ouïr. Je vous dirois, dit Lotaire, vous êtes ici prisonnier pour crime d'État, peu de gens sçavent votre condamnation, le geôlier même l'ignore ; sçavez-vous de quoi je suis d'avis ? Et de quoi ? dit le pauvre Climante tout tremblant. Vous sçavez, dit Lotaire, que les prisonniers d'État n'ont pas accoutumé d'être arrêtés pour peu de temps, feignez de croire que votre prison sera longue, & dites que vous voulez faire vos provisions de bois & de charbon pour cet hyver ; laissez-moi faire, je le publierai bien céans. Mais à quel dessein, dit Climante ? J'iroi moi-même, dit Lotaire, faire venir céans un charbonnier chargé de charbon, qu'il apportera à votre chambre & en venant, je le feroi résoudre, pour une cinquantaine de pistoles & plus s'il en est besoin, quand il sera céans, de se vêtir de vos habits, vous prendrez les siens, & vous teignant le visage de charbon, vous sortirez librement d'ici ; car on croira

que vous ferez le charbonnier qui vous en retournera, il n'y a point de difficulté & que pour un intérêt tel que celui-là, on ne s'expose librement à ce danger. Le pauvre Climante se crût déjà voir en liberté, comme nous nous imaginons faciles les choses que nous souhaitons avec passion. Il conjure puissamment Lotaire en le suppliant de faire offre de tout son bien au charbonnier, & d'assurer qu'il lui seroit redevable de la vie.

Lotaire s'en va trouver un charbonnier, en prend exprès un jeune sans barbe & qui avoit les cheveux fort ras, & lui faisant charger un sac de charbon, l'emmène avec lui à la Conciergerie; lui qui étoit bien connu du geôlier, ne fait point de difficulté de lui conter l'affaire au point qu'elle étoit & qu'il n'avoit aucune intention que de faire la peur toute entière au prisonnier, le priant d'aider à son dessein & de le laisser sortir en habit de charbonnier, sans faire semblant de rien. Le geôlier, qui ne l'avoit arrêté qu'à sa requête, ne fit aucune difficulté de lui accorder ce qu'il desiroit; il monta donc à la chambre avec ce charbonnier, à qui il fait promptement vêtir l'habit de Climante, & fit à Climante prendre l'habit du charbonnier; mais Climante ayant une barbe bien retrouffée & une grande perruque, il lui dit que cela ne s'accommoderoit pas bien & que facilement il pourroit être reconnu à la porte. Climante qui ne desiroit que d'être dehors à quelque prix que ce fût, ne fit point de difficulté de se faire couper les cheveux & raser la barbe par un barbier que Lotaire avoit fait venir exprès & qu'il fit entendre s'être trouvé là par hasard, & se faisant teindre le visage de charbon, il n'y eût eu personne q

ne l'eût pris pour le charbonnier même, & quand bien les portiers n'eussent pas été avertis, je crois qu'ils l'auroient laissé passer pour le véritable charbonnier. En passant la première & la seconde porte, on ne lui dit mot, mais à la troisième, le geôlier, qui vouloit aider au dessein de Lotaire, en redoublant sa peur, dit : Mais ne feroit-ce pas bien ici quelqu'un de nos prisonniers ? A ce mot, il pense mourir d'appréhension. A quoi répondit un qui étoit auprès de lui, qui étoit fait au badinage : Non, c'est ce charbonnier qui vient de porter ce charbon là-haut. Il le laisse donc passer, & en grande hâte il tâche de se sauver en l'hôtel du prince, s'imaginant avoir cinquante fergents à sa suite. Comme il passoit dessus le Pont-Neuf, Lotaire avoit rassemblé cinq ou six cavaliers à qui il avoit conté l'histoire pour lui donner encore une aubade en passant, qui le voyant venir de loin, dirent : Voilà un charbonnier qui ressemble fort à Climante ; ce que disant plusieurs fois tout haut, ils lui redoubloient son appréhension, & mettant son doigt dans sa bouche, il leur disoit tout bas : Taisez-vous. Enfin il arrive près du Louvre, devant l'hôtel du prince qu'il servoit, & chez qui il venoit se réfugier, qui étant averti de la fourbe, se tenoit sur la porte avec quelques cavaliers de sa suite. Climante le voyant, lui crie tout haut : Monsieur, sauvez-moi la vie. Ce prince, feignant de ne point le connoître, & lui voulant tâcher à entrer dans sa maison, il le voulut retenir, lui disant : Où va ce maraut-là ? Ah ! Monseigneur, dit-il, je suis Climante, sauvez-moi la vie, s'il vous plaît. Le prince feint d'être grandement étonné, fait semblant de le reconnoître, lui demande la cause de ce déguisement, qu'il leur conta avec

naïveté, dont les autres, qui sçavoient la vérité de l'histoire, pâmoient de rire. Mais le bon du conte, c'est qu'il le fallut saigner, & que l'appréhension lui donna une grosse fièvre qui lui vint bien à point, car il fallut qu'il fût plus de trois mois sans sortir de la chambre, en attendant que les cheveux & la barbe lui revinssent. Il fut enfin la vérité de l'histoire, dont tout de bon il se vouloit fâcher contre Léandre & Lotaire, mais ses amis lui dirent qu'il n'avoit pas raison, qu'il avoit le premier offensé Léandre, & qu'il ne devoit pas trouver mauvais si par cette subtilité il s'en étoit vengé¹.

XXIX

De deux valets qui eurent le fouet.

Un gentilhomme assisté de deux de ses valets pour se vanger d'un qui l'avoit offensé, qui n'étoit pas de sa condition, l'assassina au bord d'un bois dans la basse Normandie, à dix huit ou vingt lieues de la ville de Rouen ; pour ce fait il fut emprisonné sur les lieux où par les juges il fut condamné d'avoir la tête tranchée, dont il se porta apellant au Parlement de Rouen, où il fut constitué prisonnier avec ses deux valets qui se justifièrent d'avoir été consentans de ce meurtre & même furent déchargez par le Maître ;

1. Voy. Abstemius, p. 561 : *De viro clysteria recusante* ; Waldis, *Eso-pus*, II, 89 ; — *Exilium melancholiae* (allemand), Strasbourg, 1645. in-8°, p. 232 ; — Dach, *Kurtzweiliger Zeitvertreiber*, s. l. 1666, 138.

& néanmoins à cause qu'ils avoient été présens au meurtre, ils furent condamnez à avoir le fouet par les carrefours; & sous le regard du Maître la sentence fut confirmée & fut ordonné de plus que la tête seroit portée au lieu où l'affassinat avoit été fait. Les deux valets furent expédiez devant, qui n'ayant pas d'argent pour contenter le Bourreau, furent accommodez de toutes pieces & ne fortirent point de ses mains que le sang ne leur découlât des épaules. Après cette exécution faite, il étoit dit par l'arrêt qu'en ce même état ils paroïtroient quand on couperoit la tête à leur Maître, ce qui fut exécuté; & tôt après on leur donna congé de s'en aller si bon leur sembleroit. Se voyant libres, ils se résolurent de se vanger du Bourreau qui les avoit si mal menez & sachant qu'il falloit qu'il portât la tête de ce gentilhomme vers Lizieux où le meurtre avoit été commis & que dès le soir même il devoit aller coucher à deux ou trois lieües de Rouën, & qu'il ne pouvoit pas passer Moulineaux¹ où il y a une assez bonne hôtellerie, ils se résolurent de le suivre, craignant qu'il ne demeurât au village de Couronne², qu'on trouve devant que d'arriver à Moulineaux, ou bien au Chouquet qui est par de-là; c'étoit aux longs jours d'été, de sorte que ce Bourreau pour avancer chemin & pour être mieux logé, eut loisir d'aller jusqu'au Chouquet, qui est une bonne hôtellerie, qui vaut beaucoup mieux que Couronne ni Moulineaux : étant

1. Moulineaux (Seine-Inférieure), sur la Seine, cant. de Grand-Couronne (6 kil.). Voy. Coipel & Tougard, *Moulineaux près Rouen*, Rouen, 1875, in-8°.

2. Grand-Couronne (Seine-Inférieure), près de la Seine, chef-lieu de canton, arr. de Rouen (12 kil.).

arrivé il demande une chambre qu'on lui donne. Les deux foüettez qui le suivoient de loin & qui l'avoient vu entrer au gros Chouquet, & il y a deux hôtelleries, le grand & le petit Chouquet, y arrivant environ une heure après lui, portant une petite valise sur leur dos, dans laquelle pour tout meuble il n'y avoit environ que deux douzaines de poignées de verges bien singlantes & vertes, dont ils s'étoient munis pour le fujet que vous entendrez, & s'étant fort bien déguisez, de peur d'être connus de ce Bourreau par les mains duquel ils venoient de passer, ils entrent dans cette hôtellerie où ils demandent un lit & à souper. Comme l'on étoit en peine où l'on les accommoderoit, ils dirent à l'hôtesse : Madame, nous ne sommes pas beaucoup difficiles ; si vous ne nous pouvez donner une chambre seule pour nous deux, nous ne nous soucions pas beaucoup quand vous nous mettrez coucher dans une chambre où il y aura quelques honnêtes gens & même s'il y avoit des hôtes céans qui ne le trouvassent point mauvais, on est quelquefois bien aise de souper en compagnie, s'ils nous vouloient faire cet honneur. Vrayement, messieurs, dit l'hôtesse, il vient d'arriver il n'y a pas une heure un fort honnête homme ceans (il y a apparence qu'elle ne le connoissoit pas) qui est tout seul, & occupe une chambre où il y a deux lits : il fera peut-être bien aise d'avoir compagnie, car il est tout seul, vous souperiez ensemble & pour coucher il se coucheroit dans un lit & vous deux dans l'autre. Ce nous seroit bien de l'honneur, dit un d'eux, s'il nous le vouloit permettre. L'hôtesse leur dit qu'elle lui alloit demander, ce qu'elle fit. Le Bourreau voyant que ceux de sa profession sont generalement

haïs de tout le monde, qu'on fuit leur abord & qu'ils sont contraints toujours de manger seuls faute de compagnie, fut ravi de cette occasion, lui dit qu'ils feroient les très-bien venus : eux sçachant cela, ils montent à la chambre avec leur valise, le saluant courtoisement, il leur rend leur salut, bien loin de se persuader que c'étoient les deux qu'il venoit de quitter & qu'ils portoient de ses marques; ils souperent ensemble & burent plusieurs coups à la santé l'un de l'autre. Quand ils eurent soupé, ils firent mettre des draps à leur lit & pendant qu'on les chauffoit, un des deux compagnons descendit en bas, qui dit à l'hôtesse : Madame, nous allons ce soir bien rire avec l'hôte que vous nous avez donné; quelque bruit que vous entendiez, ne vous en mettez point en peine, je vous prie, nous avons dessein de rire cette nuit & de passer le tems. Elle ne prit point garde à ce discours; quand les lits furent faits, ils se déshabillèrent tous trois pour se mettre chacun dans leur lit. Mais les deux Compagnons qui avoient dans l'esprit leur dessein formé, fermerent la porte de la chambre à double verrouil; quand ils virent monsieur le Bourreau nud en chemise pour s'aller coucher, ils se depoüillèrent aussi-bien que lui & fouillant dans leur valise, étalerent leurs poignées de verges, lui disant en ôtant leur chemise & demeurant tous nuds : Nous connois-tu bien maintenant? Vois-tu tes marques que nous portons sur le dos? nous te protestons qu'avant que tu nous quittes, nous te mettrons en même état que tu nous as mis, & disant cela, ils se jettent tous deux sur lui & ne pouvant lui ôter sa chemise, ils la mettent en pieces & demeurant aussi nud qu'eux, ils prennent chacun

une poignée de verges & se mettent à l'étriller de toute leur force. Il se met à crier à l'aide, au meurtre, miséricorde : l'hôte veut monter pour sçavoir ce que c'est, mais l'hôtesse l'en empêche disant qu'ils passoient le tems à un certain jeu dont un l'avoit avertie ; mais les cris redoublent à chaque coup : car à mesure que les verges s'usoient, ils en reprenoient d'autres ; l'hôte & l'hôtesse voulant ouvrir la porte & la trouvant barricadée, demandent ce qu'ils ont à crier, dont l'un des deux compagnons répondit que ce n'étoit rien : mais le Bourreau criant sans cesse, l'hôte & l'hôtesse voulant entrer à toute force, on ne leur ouvrit point que toutes leurs verges ne fussent presque usées & que le pauvre Bourreau n'eût toutes les épaules déchiquetées à coups de fôüets où le sang ruisseloit de tous côtés ; comme les deux compagnons virent qu'il étoit presque bien & qu'on vouloit enfoncer la porte pour entrer, un des deux l'ouvre, l'hôte & l'hôtesse entrent dedans la chambre, qui le voyant en cet état, furent fort étonnez. Voyez, dit un des compagnons, quel sujet il a de crier, nous ne l'avons pas plus maltraité qu'il nous a fait & cependant il crie plus haut & en montrant leurs épaules : Voyez, je vous prie, dirent-ils, messieurs, de quelle façon il nous a accommodé & s'il a sujet de crier plus haut que nous. L'hôte & l'hôtesse voyant qu'il n'y avoit gueres de différence entre eux tous & qu'ils saignoient quasi autant l'un que l'autre, ils se gaussèrent du criard & refermant la porte sur eux, ils descendirent en bas, résolus de les laisser entrefoüetter tant que bon leur sembleroit, sans se mettre en peine & quelques cris qu'ils entendissent : ce que voyant les deux compagnons, recommencerent tout

de nouveau à étriller leur drôle, quoi qu'il pût dire & furent plutôt lassez qu'affouvis de continuer leur branle.

XXX

D'un filout qui affronta un hôtelier de Paris.

Le renard est bien fin, dit-on, mais celui qui le prend l'est encore davantage : je dis ceci parce qu'un certain hôtelier de Paris étoit si rusé que tous ses amis pour ce sujet l'apeloient le Renard; & pour ce sujet voulant tenir hôtellerie, il mit pour son enseigne au Renard, qui est encore à présent dans la rue Saint-Denis, à Paris : mais ce Filout dont nous allons parler l'affina, comme vous allez entendre. Ce maître Filout étoit un bas Normand qui étant venu à Paris à dessein d'y tromper quelqu'un, car je crois qu'il n'y avoit point d'autres affaires, vint loger en cette enseigne du Renard où étant arrivé il demande à la Maîtresse s'il pourra loger là-dedans, y avoir une chambre & y être traité à table d'hôte, parce qu'il avoit long-tems à demeurer à Paris; l'hôtesse lui demanda combien de tems il y pourroit séjourner; il lui répondit qu'il ne le pouvoit pas bonnement dire, parce qu'il y venoit plaider un procès de conséquence, & qu'il ne sçavoit pas quand il pourroit être vuide & qu'il loueroit Dieu de bon cœur si les Juges le pouvoient expédier dans quatre ou cinq mois, mais qu'il étoit résolu de ne point sortir de Paris qu'il n'en vît une fin; venant en discours sur le sujet de ce procez, il dit qu'il avoit pris un Office

aux parties casuelles, qu'on s'étoit oposé à la levée & qu'il demandoit d'être reçu en déposant son argent, ce que l'on disputoit, disant avoir apporté ses deniers pour ce sujet, qui consistoient en dix mille écus, qu'il avoit tout contez dans sa valise & qu'il prioit l'hôtesse de lui vouloir mettre en lieu de sûreté, parce qu'il n'y vouloit point toucher, étant réservé pour ce sujet : l'hôtesse lui promit d'en avoir soin & de lui rendre toutesfois & quantes qu'il le lui demanderoit. Il lui va querir une valise qu'il avoit apportée pleine de cailloux qu'il avoit cachetée à trois ou quatre cadenats, qu'elle enferma encore sous deux ou trois clefs. Il demanda combien on payoit-là dedans en table d'hôte pour être couché & levé à faire bonne chere ; elle lui dit qu'on payoit cinquante sols par jour & que venant ou non, on ne laissoit pas de payer : il l'accepta & fit mettre en écrit le jour qu'il y entroit, pour payer quand il fortiroit autant de jours qu'il y auroit demeuré. Il fut bien trois mois logé là dedans à faire grande chere sans qu'on lui demandât de l'argent, s'imaginant avoir de si bons gages de lui en cette valise, où ils croyoient qu'il y eût dix mille écus, comme il leur avoit donné à entendre, sortant tous les jours du matin & ne revenant qu'à midi ; & après qu'il avoit dîné il ne revenoit que le soir, feignant toujours de venir solliciter ses Juges, & conferer avec son Avocat. Il continua toujours cette vie, jusqu'à ce qu'un jour il aprit le soir que son hôtesse devoit aller le lendemain de grand matin à Vaugirard voir un enfant qu'elle y avoit à nourrice & qu'elle ne devoit revenir que le soir ; cela lui donna lieu de jouer d'un tour à son hôte, dont il ne se guettoit pas ; en sçachant que la

Maîtresse avoit la clef du cabinet où elle avoit en-fermé sa valise, il vint sur le midi contrefaisant le joyeux, dire à son hôte qu'il venoit de gagner cent livres en un quart d'heure de tems parce qu'il venoit d'acheter un Cheval qui lui avoit coûté cent écus, & que tout à l'heure on lui en avoit voulu donner quatre cens livres; il demande promptement sa valise pour prendre de l'argent, pour payer le Marchand qui l'attendoit pour aller dîner ensemble. Cet hôte lui dit que sa femme en avoit emporté la clef & qu'elle ne devoit revenir que le soir; là-dessus il commence à jurer & à tempêter avec mille sermens, voulant tout à l'heure qu'on envoyât querir un Serrurier pour ouvrir la porte, disant qu'il ne recouvreroit peut-être jamais une telle occasion, que le Marchand s'en vouloit aller & qu'il ne pouvoit attendre. L'hôte qui voyoit qu'il ne pouvoit ouvrir cette porte sans se faire tort, & sans laisser tout à l'abandon, car cette clef étoit enfermée dans un autre cabinet & qu'il falloit rompre deux ou trois ferrures, d'ailleurs qu'étant tout seul il ne pouvoit pas avoir le loisir de vaquer à cela, lui dit : Monsieur, ce que vous me demandez est impossible, je ne sçaurois pas rompre ce cabinet pour avoir la clef; combien avez-vous affaire? j'aime mieux vous le bailler & vous me le rendrez quand elle sera venue. Lui qui ne demandoit pas mieux, fait semblant d'être mal satisfait, disant que s'il avoit besoin de plus grande somme qu'autant en feroit, mais pourtant à la fin se laisse combler à prendre cent écus des mains de son hôte pour aller payer le Cheval qu'il feignoit d'avoir acheté, fait marché même combien il lui coûteroit par jour pour le nourrir & pour mieux colorer sa

fourbe, il fit donner même un teston au valet, pour avoir soin de le bien panfer & demanda encore une Pistole à l'hôte de plus pour payer le dîné avec le Marchand & deux autres qui lui avoient aidé à acheter le cheval, à quoi il feignoit d'être obligé par le marché. Il sort donc de ce logis pour n'y rentrer jamais. L'hôtesse arrive le soir, à qui son mari fit des reproches d'avoir emporté cette clef, pour laquelle il y avoit un beau bruit. Elle s'en étonne, disant : Quoi, depuis plus de trois mois qu'il y a qu'il loge céans, il ne me l'a point demandée : il faut qu'à point nommé pour ce jour seul que j'ai été dehors, il en ait eu besoin ? Oui, dit son Mari, il a fallu que je lui aye baillé cent écus pour payer son cheval & une Pistole pour aller faire la vie avec ses Marchands ; & bien dit-elle il n'importe, nous avons assez bons gages. Le soir vient & ne voyant point leur hôte, ils ne s'en étonnent point beaucoup, croyant qu'il fit encore la débauche avec ses Marchands, mais trois ou quatre jours après n'oyans point parler de lui, ils commencèrent d'en être en peine & de s'imaginer peut-être qu'ayant voulu revenir le soir même ou le lendemain, il auroit pû rencontrer quelques Filous qui pourroient bien l'avoir tué pour avoir son manteau la nuit ; ils se confirmèrent encore plus en cette croyance après l'avoir en vain attendu plus de huit jours, ce que voyant, ils présenterent requête à monsieur le Lieutenant Civil, exposans de ce que dessus, disant être chargez d'une valise où il y avoit, à ce qu'il leur avoit dit, dix mil écus dedans, qu'ils lui avoient prêté plus de cent écus & autant pour le moins qu'il leur devoit en dépense qu'il avoit faite chez eux, que craignant d'en être recherché quel-

que jour, ils requeroient que sa valise fût ouverte par autorité de Justice, étant satisfaits de ce qui leur pouvoit être dû & déposé en telles mains qu'il plairoit à Justice en ordonner, croyans être obligez de faire cette diligence pour leur seureté ; leur requête leur fut accordée. Un Commissaire fut député avec Sergent & Greffier, trois ou quatre témoins, pour être présents à l'ouverture de la valise, pour rendre la chose plus authentique. Mais qui fut bien étonné ce fut mon hôte, quand il ne vit que des cailloux dedans, car lui qui n'en sçavoit rien que par le recit de sa femme, qu'il croyoit qu'elle eût vû & compté l'argent, il demeura plus froid que marbre, voyant bien qu'il en tenoit pour ses trois cens dix livres, pour autant pour le moins de dépense, & ce qui plus le desesperoit encore fut qu'il lui fallut payer les frais de Justice & la taxe du Commissaire, du Sergent & du Greffier, qui se montoit encore à quelque argent. Voilà comme notre vieil Renard fut affiné, qui jura depuis de ne se fier à personne qu'avec bons gages, qu'il verroit auparavant. Mais après la mort le Médecin¹.

1. Les histoires de filous amusaient fort la population parisienne, vers 1643. Elle s'intéressait aux chefs de bandits, à Petit-Jacques, redouté jusque dans les campagnes voisines. Ce Petit-Jacques se rendait mystérieux à ses compagnons eux-mêmes, qu'il réunissait tous les soirs vers minuit, sous une des arches du Pont-Neuf. Là, cette bande décidait les expéditions, chacun avait son rôle. Celui qui ne rapportait aucun butin était parfois tué d'un coup de poignard ou jeté à la rivière. Les filous les plus expérimentés avaient adopté un brillant costume : habits de panne de soie, de drap d'Espagne, avec l'épée. Ils avaient de l'esprit, ils semblaient vouloir qu'on parlât d'eux. Voyez Tallemant des Réaux, *Histoire générale des larrons*, l. I, ch. 35 ; Challamel, *Mémoires du peuple français*.

XXXI

Autre sur le même sujet.

Celui-ci est très-veritable & des plus subtils qui se soient faits de longtems, dont les plus avisez eussent eu bien de la peine à s'en défendre. Et je vous proteste l'avoir appris d'un des Marchands mêmes qui y furent attrapez, il se souviendra bien de me l'avoir dit si ce livre tombe entre ses mains & s'il se donne la peine de le lire. Deux Filous de considération, je les nomme ainsi parce qu'il falloit qu'ils eussent du bien pour faire ce que vous allez entendre, leur fond se montoit à vingt ou trente mille livres, ils étoient étrangers & vinrent demeurer à Paris, l'un d'eux prit une grande maison au Fauxbourg Saint-Germain, avoit carrosse & chevaux dans une des plus fameuses hôtelleries, & l'autre fit le semblable au Marais du Temple, car il importoit comme vous sçavez, qu'ils fussent le plus qu'il se pouvoit faire séparés l'un de l'autre. Celui qui étoit logé au Marais du Temple, contrefaisoit l'Allemand, semblant être fort facile à duper & se disoit être Marchand qui venoit employer quantité de deniers en cette grande ville de Paris pour avoir toutes sortes de marchandises, qu'il devoit porter à la Foire à Francfort, en Allemagne : il achetoit de tous côtez ce qu'il pouvoit rencontrer de curieux, jusqu'à plus de vingt mille livres qu'il mit en étoffes d'or, de soye & de laine, en castors, en

toilles déliées, en dentelles de points coupez, en pierreries & orfèvreries, en montres, en gands, en rubans & éventails, & généralement en tout ce qu'il vouloit faire croire qu'il y auroit un grand profit à le porter en cette Foire : tout ce qu'il achetoit il le payoit argent comptant en belles Pistoles qu'on ne pefoit point; en ce tems-là elles ne valoient que fept livres quatre fols; mais entre Marchands fur la bourse, elles paffoient bien jufqu'à fept livres fix. Il prenoit les marchandifes quafi au même prix qu'on les lui faisoit, comme un homme qui préjugeoit bien qu'il n'en payeroit rien : quand le marché étoit fait, il payoit tout en Pistoles; mais il les bailloit à fept livres fix, difant qu'elles lui coûtoient autant : les Marchands qui trouvoient bien leur compte ailleurs, fe foucioient fort peu de deux fols fur chaque pistole, eux qui en la vente de leurs marchandifes y en gagnoient plus de trente & tel jufqu'à un ecu, toutefois il leur difoit : « Messieurs, contrefaisant l'étranger, j'ai pris ici les Pistoles d'un Marchand au prix que je vous les donne : il m'a fait entendre qu'elles valoient cela à Paris. Il n'a tenu qu'à moi que je n'aye pris d'autre argent, il n'est pas raisonnable que vous y perdiez, ni moi non plus, ni qu'en cette confideration vous ne vendiez vos marchandifes plus cheres; tous ceux qui en ont reçu de moi peuvent aller trouver mon marchand avec un billet de moi qui leur baillera d'autre argent. » Ceux-ci eurent l'oreille éveillée, difant : « Le pis qui nous puiſſe arriver est de perdre ces deux fols pour Pistole que nous gagnons bien & par delà fur notre marché, mais fi nous les pouvons avoir, ce fera encore le mieux. » De façon qu'ils prirent tous un billet de ce prétendu Marchand pour

recevoir d'autre argent de son Banquier, c'est ainsi qu'il nommoit celui qui, comme nous avons dit, se tenoit au Fauxbourg Saint-Germain. Ils le vont tous trouver les uns après les autres pour avoir d'autre argent, & pour ne perdre point deux sols sur chaque pistole; il les remit tous au lendemain, disant qu'il devoit le soir recevoir d'autre argent. Cependant mon drôle qui se tenoit au Marais du Temple & qui étoit faisi des marchandises, compte avec son hôte & s'en va. Le lendemain tous les Marchands se trouverent au lever de celui qui leur avoit donné rendez-vous; ils attendirent qu'il fût habillé & en état de parler à eux; il les fit tous entrer, leur demandant quel argent ils avoient reçu de leur correspondant, chacun apporte son fait, l'un cent Pistoles, l'autre cinquante, l'autre quatre-vingts, l'autre deux cents, faisant écrire sur un livre les noms de ceux qui lui reportoient cet argent & la somme qu'ils lui mettoient entre les mains comme il eut fait à tout le monde, demandant s'il n'y en avoit plus & voyant qu'à peu près il avoit son compte, il leur dit : « Messieurs, je suis bien aise de retenir mon argent; celui qui vous a envoyés vers moi n'est qu'un fripon à qui j'ai prêté tout cet argent-là, à la recommandation d'un mien ami dont il m'a apporté les lettres. Entre nous autres Marchands en gros nous les prenons à ce prix-là, & c'est un sot de me les renvoyer, vû que je ne prends aucun intérêt de lui; allez-lui faire ce raport de ma part & l'assûrez qu'il n'aura jamais un teston de moi. » Ceux-ci voulurent faire du bruit; mais l'autre leur dit : « Allez requérir vos marchandises, je m'en vais vous bailler un billet à tous, par lequel je confesserai que j'ai repris mon argent & que je l'en tiens quitte. »

Ceux-ci ne pouvans faire autre chose furent contraints d'aller promptement chercher leur Marchand du Marais du Temple qu'ils trouverent parti, celui du faubourg Saint-Germain fut cependant trouver son camarade, où ils s'étoient donné rendez-vous, qui, au lieu d'aller à Francfort, allerent ailleurs debiter leurs marchandises, & les pauvres Marchands eurent chacun un pied de nez.

XXXII

D'un Normand appelé en témoignage.

P. 436.

Chacun sçait qu'en basse Normandie les témoins pour toutes sortes de crimes ne sont point difficiles à trouver. Il y eut un pauvre homme, très-homme de bien, injustement accusé d'avoir fait un larcin ; & pour lui en prouver, on lui présenta quelques témoins, qu'on avoit aisément pour une fort legere piece d'argent, qui attestoient non seulement ce qu'ils n'avoient jamais vû, mais ce qui ne fut jamais, & là-dessus il est fort aisé de condamner un homme & je ne m'étonne point si les charges de Judicature sont si cheres en ce pays-là ; car ils y font bien leur profit. Entr'autres témoins on lui en présenta un qu'il connoissoit parfaitement pour le plus grand larron qu'il y eût en tout le pays. Comme ce vint aux recollemens & confrontations, lui ayant mis cet homme en tête pour sçavoir s'il alleguoit quelque

chose contre lui, le voyant & le connoissant bien : « Ah ! bon Dieu, dit-il, m'allegue-t-on cet homme-là pour témoin ? Si on le croit, mes affaires vont mal. — Pourquoi ? lui répondit-il, que peux-tu dire contre moi ? — Ce que je peux dire, dit l'accusé, rien autre chose sinon que tu as eu deux fois le foïet pour avoir rendu faux témoignage, n'est-il pas vrai ? — Non, dit-il. — Comment, lui répondit le bon homme, me le peux-tu bien nier, me l'ayant confessé toi-même, & pour t'en faire souvenir, ne me dis-tu pas que la première fois que tu eus le foïet, ce fut dans un petit Bourg, où tu m'avouas avoir été étrillé tant de fois que tu dis tout haut que dans ce Bourg-là il y avoit plus de carrefours que dans une bonne ville ? — Ah ! dit-il, je m'en reffouviens ; cela est vrai, mais du reste que me peux-tu dire ? Comme si cela n'eût pas été suffisant. — Ce que je puis dire, dit l'autre, que tu as été douze ans aux galères pour le vol, tu me l'as confessé toi-même. » L'autre oyant cela, sans se troubler lui dit : « Mais quand tout cela seroit vrai, quoique je n'en tombe d'accord que de bonne sorte, cela pourroit-il t'exempter du châtiment qui t'est dû pour le vol dont on t'accuse ? » Je vous laisse à penser si cette déposition étoit considérable.

XXXIII

D'un déjeûné aprêté par un Apoticaire à un Avocat.

En la ville d'Alençon il y avoit un Avocat bon compagnon, qui aimoit à déjeûner du matin : un

jour qu'il étoit sur la porte, passa un Gentil-homme par-devant lui qui étoit de ses amis, lequel, à cause du grand froid qu'il faisoit, étoit parti de sa maison pour aller en ville pour quelque affaire & n'avoit pas oublié sa grande robe fourée. Quand il aperçut l'Avocat qui étoit de sa complexion, il lui déclara comme il avoit fait ses affaires & qu'il ne lui restoit qu'à trouver un bon déjeûné. L'autre lui répondit qu'il trouveroit assez à déjeûner moyennant qu'il eût un défrayeur &, le prenant par la main, lui dit : « Allons, monsieur, nous trouverons peut-être quelque sot qui payera l'écot pour nous deux. » Il y avoit derrière eux le garçon d'un Apoticaire fin & plaisant, auquel cet avocat faisoit toujours la guerre; c'est pourquoi ayant entendu leur discours, il s'imagina incontinent de leur jouer un de ses tours. Ayant cheminé dix ou douze pas, il rencontra derrière une certaine maison un bel étron tout gelé, lequel il envelopa en forme de pain de sucre, puis il regarda où étoient le gentil-homme & l'avocat &, passant par devant eux comme fort pressé, il entra dans une maison où en entrant il le laissa tomber comme par mégarde, ce que l'Avocat releva de terre, disant au Gentil-homme : « Ce lourdaud payera notre écot. Allons promptement, craignant qu'il ne nous retrouve sur notre larcin. » Là-dessus ils entrèrent dans un Cabaret, font faire bon feu & commandent qu'on leur apporte de quoi déjeûner; comme ils s'échauffoient à boire & manger, le pain de sucre commença à se dégeler : l'Avocat fut le premier qui en sentit le goût; c'est pourquoi il s'adressa à la servante, lui disant : « Je crois que vous avez la plus sale maison que je vis jamais; sans doute cette chambre sert de cloaque aux petits enfants. »

Le Gentil-homme n'en dit pas moins de son côté. La servante fâchée de ce qu'ils l'apeloient vilaine, leur dit : « Messieurs, la maison est si nette qu'il n'y a point de merde ceans, si vous ne l'avez aportée. » L'odeur continuoit toujourns, ce qui les obligea de se lever de la table pour s'aprocher du feu, mais le pain se dége-
loit toujours. Enfin l'Avocat le tira de sa poche, pour voir ce que c'étoit, mais il trouva que ce n'étoit plus que du sirop de proüas & non pas de ces excellens sirops que plusieurs estiment tant. Ils ne sçurent si bien faire que la chambriere ne découvrit l'histoire, dont elle se prit à les injurier & à les mocquer de tout son pouvoir ; il n'y eut pas jusqu'au maître & à la maîtresse qui se mocquaient d'eux, disant qu'ils devoient être bien yvres d'avoir bû par la bouche & par le nez. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut de payer leur déjeûné & de s'en retourner chez eux : mais pour les achever de peindre, ils trouverent le garçon Apoticaire qui s'informoit partout si personne n'avoit vû ramasser un pain de sucre. Il y eut quel-
qu'un qui l'avoit vû ramasser par l'Avocat & qu'en- suite ils étoient entrés en un tel Cabaret qu'il lui nomma : le garçon Apoticaire lui conta la piece qu'il avoit jouée à l'Avocat, pour se vanger des railleries qu'il lui faisoit ; aussi-tôt cela fut divulgué par toute la ville & le pauvre Avocat servit de raillerie un peu de tems¹.

1. L'épopée des apothicaires tient une bonne place dans la littérature facétieuse & se trouve résumée par Molière dans le type de M. Purgon. Cf. Noël Du Fail, *D'un apothicaire d'Angers* ; — (Préfontaine), *Recueil de diverses pièces comiques, galantes & amoureuses*, 1671 : *L'apothicaire empoisonné*, &c.

XXXIV

Gaillarde repartie sur un petit enfant nouveau-né.

Il n'y a pas long-tems qu'une Femme de cette ville accoucha d'un beau garçon, environ un mois après qu'elle fut mariée. Le mari, étonné de ce nouvel accroissement de monde en si peu de tems, alla se plaindre à un de ses amis qui lui fit réponse : « Cela doit vous réjouir. Ce fils fera bon à être courrier, car il ira toujours sept ou huit lieues devant les autres. »

XXXV

De deux Ecoliers qui tromperent un Laboureur avec une bouteille de vin.

Proche de Quimper-Corentin en Bretagne¹, demouroit un bon Laboureur, plus fourni d'argent que

1. Le commencement de ce conte sert à montrer que ce n'est pas du bon La Fontaine que « Quimper-Corentin a reçu son premier farcasme », comme l'avance Charles Monfelet dans ses *Souliers de Sterne*. On peut faire remonter la plaisanterie jusqu'au xii^e siècle; en effet, il existe une charte de fabrique anglaise destinée à railler l'obstination patriotique des Bretons, & datée de Quimper-Corentin, de la centième année de l'immortalité du roi Arthur, voy. Champollion, *Lettres des rois & reines*, I, 20, & pour l'imitation qui en fut faite, Jubinal, *Jongleurs & Trouvères*, p. 52.

d'esprit. Deux drôles d'Ecoliers, sçachant la simplicité de ce bon homme, s'aviserent de le tromper. Un d'eux, ayant à son côté une bouteille pleine de bon vin, accosta le bon homme, le suppliant en l'honneur de Dieu & des sept arts libéraux, de lui faire tant de bien que de le loger cette nuit, ce qui lui fut bientôt accordé. Étant donc entré dans la court, l'écolier mit sa bouteille sur une fenêtre qui donnoit sur la court, & comme tout le monde fut en train de souper, il commença à les attaquer pour boire & leur dit que si la nuit duroit dix ans, il n'auroit faute de vin; cependant un sien camarade qu'il avoit averti de l'affaire, étant dans la court, lequel avoit fait provision de trois ou quatre cruches de vin, remplissoit doucement la bouteille à mesure que l'on vuidoit. L'hôte & tous ceux de la maison, après avoir bien bu, s'informerent de l'Ecolier touchant la vertu de sa bouteille & comment cela se pouvoit faire & qu'elle ne se vuidoit point du tout; je vous le dirai volontiers, dit l'écolier; c'est que c'est le vaisseau du glorieux saint Olhmar, lequel a la vertu de ne tarir jamais, & je voudrois bien en avoir trouvé une piece d'argent, car cela m'aideroit bien à parachever mes études qui sont déjà bien avancées; ce qu'entendant le bon homme, il lui demanda combien il le lui vouloit vendre : l'Ecolier lui en demanda cinquante écus, faisant le fâché de ce que la nécessité le contraignoit à la vendre. Enfin le bon homme lui en offrit vingt, à quoi il s'accorda &, ayant touché l'argent, il tira pays avec son compagnon.

XXXVI

Avanture arrivée à un Fol.

En une des bonnes Citez de France demouroit une très-belle femme, le nom de laquelle je passerai sous silence; quoiqu'elle fût mariée à un des beaux jeunes hommes de la ville, si elle ne laissoit point encore d'avoir un ami qui ne manquoit pas de l'aller voir toutes les fois qu'il pouvoit sçavoir que le mari n'étoit point au logis. Un jour qu'ils étoient ensemble, un certain fol poursuivant un chien qui lui avoit dérobé un morceau de chair, & le chien trouvant la porte de la dame ouverte, se sauve dedans. Ce que voyant, le fol frappe à la porte & se met à crier, disant : « Ouvrez, méchant, ouvrez & mettez dehors le méchant larron que vous recevez là dedans, & ne cachez point les voleurs qui ont mérité la mort, autrement je m'en plaindrai à la justice, afin qu'elle y mette ordre. » La dame, qui étoit avec son ami, entendant cela & voyant tant de monde assemblé autour de ce fol, eut la croyance qu'il n'étoit venu à autre dessein que pour la découvrir, elle & son ami. Elle descendit en bas & ouvrit la porte au fol, lequel étant entré, la femme le pria de ne point apporter de scandale en son logis & qu'elle étoit du tout à son service.

Le fol l'écoutoit parler, & la voyant assez belle, commence à se mettre en bonne humeur, si bien que, venant à s'échauffer en son harnois, il fallut entrer en lice; mais ils n'eurent pas plutôt commencé que

le mari arriva. Sa femme l'entendit bien à sa parole; c'est pourquoi elle fit vite cachier son ami sous son lit & fit monter le fol en la cheminée, & puis, ouvrant la porte à son mari, commença à l'embrasser & le baiser; mais le mari, qui avoit froid, dit à sa femme qu'elle lui allumât promptement du feu, tellement que, ne s'en pouvant dédire, elle apporta le bois le plus verd qu'elle put trouver, craignant que la flâme du bois sec ne brûlât le fol; mais elle fut bien trompée, car ce bois encore trop verd rendit une fumée si épaisse que le pauvre insensé fut enfin contraint de touffer par plusieurs fois. Le mari leva incontinent la tête pour regarder dans la cheminée, où il vit cet homme, & croyant que ce fût un larron, commença à crier au voleur & à le menacer.

Le fol, sans marchander, lui va dire : « Tu me vois bien, mais tu ne vois pas le voleur de ton honneur, qui a couché plus de mille fois avec ta femme, lequel est caché sous ton lit. » Le mari ayant entendu telles paroles contre sa femme, ayant regardé sous le lit & ayant vu l'homme qui y étoit caché, entra en une si furieuse colère qu'il lui passa son épée au travers du corps & le laissa mort sur la place; le fol, étonné de ce meurtre, descend en bas, &, prenant un bâton, se met à crier à haute voix : « Tu as donc tué mon débiteur; mais si tu ne me payes ce qu'il me doit, je t'en ferai repentir & t'accuserai en justice. Enfin le pauvre mari voyant qu'il ne pouvoit apaiser ce fol, lui ferma la bouche en lui donnant une bonne bourse pleine de Pistoles & le fit sortir tout doucement hors de sa maison avec quantité de belles promesses. Ainsi le fol, par sa folie, gagna ce qu'un homme bien sage eût perdu.

XXXVII

*D'un Tailleur qui coupz deux paires de bas
de chzuffes.*

Cauffaro, Tailleur d'habits assez connu dans Lion pour être naturellement estropié du cerveau & tenir de la Lune, fut un jour apellé par le capitaine Quinard Penon, de la grande ruë de l'Hôpital, pour lui tailler une paire de bas de chausses. Cauffaro, se voyant à même la pièce, se hazarda d'en couper une à son usage, ce qu'il ne put faire si subtilement qu'il ne fût découvert. Alors le capitaine lui dit : « Qu'est cela, Cauffaro, je crois que tu en as coupé deux paires? » Il repartit : « Excusez-moi, mon capitaine, je croyois que vous les voulussiez doubler¹. »

XXXVIII

*Ruse d'une dame pour experimenter la hardiesse
de son ami.*

Au tems du grand Maître de Chaumont, il y avoit une dame estimée une des plus honnêtes femmes

1. Voy. Des Périers, nouv. XLVI, *Du tailleur qui se desroboit, &c.*

qui fût lors en la ville de Milan. Elle avoit épouſé un comte italien, duquel elle étoit demeurée veuve, vivant en la maiſon de ſes beaux-frères, ſans jamais vouloir ouïr parler de ſe remarier & ſe conduiſoit ſi ſagement que chacun en faiſoit grande eſtime. Un jour que ſes beaux-frères & ſa belle-mère faiſoient un feſtin au grand Maître de Chaumont, elle fut contrainte de ſ'y trouver. Et quand les François la virent, ils furent tous ravis de ſa beauté & bonne grâce, & ſurtout un, duquel je tairai le nom, mais il ſuffira de dire qu'il n'y avoit en Italie aucun François plus digne d'être aimé que celui-là, car il étoit accompli de toutes les qualitez qu'un gentilhomme pouvoit avoir. Et combien qu'il vit cette dame veuve avec ſon crêpe noir, ſeparée de la jeuneſſe en un coin avec pluſieurs vieilles, lui qui étoit homme à qui jamais femme ne fit peur, ſe mit à l'entretenir, elle ôtant ſon maſque & abandonnant les dances pour demeurer en ſa compagnie, & tout le ſoir il ne bougeoit de parler à elle & aux vieilles qui étoient toutes enſemble, où il trouva plus de plaifir qu'avec toutes les plus jeunes & braves de la cour, en forte que, quand il ſe fallut retirer, il ne penſoit pas avoir eu le loisir de ſ'aſſeoir. Et encore bien qu'il ne parlât à cette dame que de propos fort communs, qui ſe peuvent dire en telle compagnie, ſi eſt-ce qu'elle connut lors bien qu'il avoit bonne envie de l'accoſter, dont elle délibéra de ſe garder le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, ſans qu'il la pût voir en aucune compagnie. Il ſ'informa de ſa façon de vivre & trouva qu'elle étoit ſouvent aux égliſes & en pluſieurs couvents, où il fit en forte de parler à elle pluſieurs fois. Mais durant l'eſpace de trois ans, il ne put avoir aucune répoſe,

& elle le fuyoit comme le loup fuit le lévrier duquel il doit être pris, non pas pour aucune haine qu'elle lui portât, mais pour son honneur & sa réputation, dont il s'aperçut si bien qu'il pourchassa son affaire plus ardemment que jamais; tellement qu'après plusieurs peines, refus, tourmens & défespoirs, cette dame eut quelque pitié de lui, & voyant son affection lui accorda ce qu'il avoit tant désiré, puis quand ils furent d'accord des moyens, le gentilhomme françois ne manqua pas de se hasarder d'aller en sa maison, quoiqu'il y courût grand risque, vû que ses parens y demeuroient tous ensemble. Lui, qui n'avoit pas moins de finesse que de beauté, se conduisit sagement, entra en sa chambre à l'heure qu'elle lui avoit assignée, où il la trouva toute seule couchée en un beau lit; mais comme il se hâtoit de se deshabiller pour se coucher avec elle, il entendit à la porte un grand bruit de voix parlans bas & des épées que l'on frottoit contre les murailles. La dame lui dit, avec un visage pâle & défait : Nous sommes perdus, car j'entens bien que voilà mes frères qui vous cherchent pour vous tuer; c'est pourquoi je vous prie de vous cacher sous ce lit, & quand ils ne vous trouveront point, j'auroi occasion de me fâcher contre eux de l'alarme qu'ils m'auront donnée sans sujet. Le gentilhomme, qui n'avoit encore regardé la peur, lui dit : Et qui sont vos frères pour faire peur à un homme de bien? Quand toute leur race seroit ensemble, je suis sûr qu'ils n'attendroient point le quatrième coup de mon épée; c'est pourquoi reposez-vous en votre lit & me laissez garder cette porte. A l'heure même il mit sa cape à l'entour de son bras & l'épée au poing, s'en alla ouvrir la porte pour voir

de plus près les épées dont il entendoit le bruit ; mais il trouva que c'étoient deux servantes qui, avec deux épées en chacune main, lui faisoient cette niche, & leur ayant demandé pourquoi elles faisoient cela, elles lui répondirent : Monsieur, pardonnez-nous, c'est que nous avons eu commandement de notre maîtresse de faire ainsi ; mais vous n'aurez plus de nous aucun empêchement. Et il ne leur fit autre chose, sinon qu'il les envoya à tous les diables, & lui, après leur avoir fermé la porte au nez, s'en alla le plus tôt possible coucher avec sa dame, laquelle ayant éprouvé sa grande hardiesse, lui donna toute sorte de contentement. Après avoir passé la nuit, comme le jour commençoit à poindre, il lui souvint de demander à sa dame le sujet pourquoi elle lui avoit fait faire cette fourberie par ses servantes. Elle lui répondit en riant : Mon dessein étoit de ne me marier jamais, aussi avois-je bien su garder ma viduité ; mais votre honnêteté de l'heure que vous me parlâtes au festin me fit changer de résolution, d'autant que je ne voulois point mettre mon amitié qu'en un cœur généreux ; j'ai voulu faire cette épreuve de votre hardiesse en vous assurant que si pour la crainte de la mort ou de nul autre égard je vous eusse vu vous abaisser jusqu'à vous cacher dessous mon lit, j'avois délibéré de me lever & de m'en aller en une autre chambre sans jamais vous vouloir voir en aucune façon tout le reste de ma vie.

XXXIX

Invention d'un Gentilhomme François pour sauver sa vie.

Antoine Marin, gentilhomme françois, étant condamné à mort pour quelque homicide qu'il avoit commis en Turquie, s'avisa d'une plaisante invention, disant qu'il feroit une chose qui ne feroit pas désagréable au Grand Seigneur, lequel dit qu'il étoit content s'il faisoit cela; mais s'il n'en venoit à bout, qu'il s'attendît de recevoir une plus cruelle mort, ce qui fut accordé entre eux. Marin demanda un grand tems pour ce faire, enfin on lui accorda dix ans; mais comme ses amis lui dirent qu'il étoit impossible de pouvoir apprendre à parler à un Eléphan, il leur répondit : Ne vous souciez pas de cela, mes amis, car il est impossible que pendant ce tems-là le Grand Seigneur ou moi ou l'Eléphan ne meure. Ce qui arriva au bout de six ans par la mort de l'Eléphan, & par ainsi il sauva sa vie.

1. Voy. Der Phaffe Amis, vers 181-315; — Pogge, *Afinus erudendus*; — Abstemius, *De grammatico docente asinum*; — Eulenspiegel, *Hist.* XXIX; — Brant dans *Steinhowel*, 1216; — Sendgivodius, *Novum lumen chemicum*, Lugd., 1558, in-8°, p. 103; Waldis, IV, 97; — *Æsopus Camerarii*, Lipsiæ, 1564, in-8°, *Rex & subditus*; — Des Périers, nouv. LXXXVIII; — Guicciardini, 316; — Mey, *Fabulario*, en Valencia (1613), in-8°, 47; — Ens, *Epidorpidum libri IV*, Colonia, 1613, in-12, p. 54; — Lange, *Democritus ridens*, p. 160; — La Fontaine, *Fables*, VI, 19; — Roger Bontems en belle humeur, Cologne, 1670, in-12 : *Bon tour d'Antoine Martinus*; — Desbillons, *Fabulæ Æsopiæ*, Paris, 1759, *Rex & Ludi magister*.

XL

Ce qui arriva à un garçon nommé Lazare.

Un pauvre garçon nommé Lazare, passant par un certain village que l'on appelle Maisque, rencontra un prêtre & l'aborda pour lui demander l'aumône. Le prêtre ayant affaire d'un garçon, lui demanda s'il sçavoit répondre à la messe, auquel Lazare repartit qu'oui, tellement qu'il le reçut pour sien. Ce Lazare étoit un assez méchant garnement qui servoit auparavant un aveugle qui le batoit à grands coups de bâton, tellement qu'il se résolut de le quitter, & pour se venger de lui, il le mene un jour comme il pleuvoit à verse & qu'il falloit passer un ruisseau, vis à vis d'un pilier, puis faisant un petit faut, il s'alla mettre derriere le pilier. Il disoit à ce pauvre aveugle : Sus, fautez le plus loing que vous pourrez pour traverser deça l'eau : à peine eut-il dit la parole que le pauvre aveugle se balançoit déjà de toute sa force & ayant reculé d'un pas en arriere pour mieux fauter, il vint donner de sa tête un si grand coup contre le pilier qu'il en retentit aussi haut que s'il eût été heurté d'une grande course, tombant en même tems à la renverse à demi mort & la tête fendue. Lazare donc pensoit avoir trouvé un meilleur maître que l'aveugle, mais il avoit changé son cheval borgne en un aveugle, car encore que cet aveugle fût l'avarice même, il étoit un Alexandre au prix de cettui-ci.

Je n'en dirai rien davantage, finon que toute la chicheté du monde étoit encloſe en cet homme & je ne ſçai ſi elle étoit de ſon propre ou ſ'il l'avoit en-nexée à ſon habit de prêtriſe.

Il avoit un vieux coffre fermant à clef, laquelle il portoit attachée à l'aiguillette de ſon haut de chauffes, dans lequel il enfermoit les pains d'offrande, auſſitôt qu'il les raportoit de l'églife, le refermant en même tems lui-même. Il n'y avoit aucune choſe à manger en toute ſa maiſon, comme il y a ordinairement en d'autres; il avoit ſeulement une botte d'oignons enfermée à la clef, dans la plus haute chambre de la maiſon, deſquels il donnoit à ce pauvre Lazare un à manger pour quatre jours & quand il lui demandoit la clef en préſence de quelqu'un pour en aller querir, il fouilloit en ſa pochette, & avec grande continence la détachoit & la lui bailloit en diſant : Tiens, & la reporte incontinent, tu ne fais que friander, comme ſi toutes les conſerves & confitures de Valence euſſent été renfermées ſous cette clef, au lieu qu'il n'y avoit en la dite chambre autre choſe que des oignons pendus à un clou, deſquels il retenoit ſi bien le compte que ſi d'aventure le pauvre Lazare s'émancipoit d'en prendre plus qu'à l'ordinaire, cela lui coûtoit bien cher. En ce pays-là l'on mange les têtes de moutons les ſamedis, il en envoyoit querir une qui coûtoit trois maravedis, de laquelle étant cuite il en mangeoit les yeux, la langue, le derrière & la chair qui étoit aux mâchoires, puis donnoit au pauvre Lazare tous les os à ronger dans un plat, en lui diſant : Tiens, mange, triomphe, car c'eſt pour toi tout le monde, tu as meilleur tems que le pape.

Au bout de trois semaines ou environ qu'il fut au service de ce prêtre, il devint si foible & si debile de faim, qu'il ne se pouvoit soutenir sur ses jambes & si Dieu ne l'eût assisté, il fût mort de faim. Pour couvrir sa grande chicheté, il disoit quelquefois : Remarque, garçon, que les prêtres doivent être fort sobres en leur manger & boire, car je ne fais pas comme les autres. Mais le misérable mentoit faussement, car aux confrairies & mortuaires qui survenoient, il buvoit & mangeoit comme un loup aux dépens d'autrui. Lazare pensa plusieurs fois s'en aller d'avec ce misérable maître, mais il fut retenu pour deux raisons ; la premiere pour la foiblesse de ses jambes, provenant de la faim qu'il enduroit ; la seconde parce qu'il tenoit être un article de foi qu'il devoit tomber de pis en pis. Etant donc en une telle affliction & n'y sçachant donner ordre, un jour que son chiche maître s'en étoit allé hors du village, vint à passer un chaudronnier lequel rencontrant Lazare à la porte, lui demanda s'il n'avoit rien à refaire. Lazare qui étoit tout plein de finesse, lui dit : Oncle, j'ai perdu la clef de ce coffre & j'ai peur que mon maître ne me batte ; je vous prie de voir si entre celles que vous portez, il n'y en a point aucune qui le puisse ouvrir & je vous payerai bien. Le chaudronnier commença à en faire l'essai de plusieurs d'un gros troufseau qu'il portoit en son bras & comme il avoit presque tout essayé en vain, il s'en rencontra une qui fit l'ouverture du coffre, sans aucune difficulté, dont le pauvre Lazare étoit aussi aise que s'il eût découvert quelque grand trésor & parce qu'il n'avoit point d'argent pour payer la clef, il dit au chaudronnier qu'il se payât de ce qui étoit dedans le

coffre, lequel choisit entre les pains d'offrande & prit celui qui lui sembla le meilleur; Lazare se contenta alors de posséder la clef & ne toucha à rien pour l'heure, afin que son maître ne s'aperçût point de ce qu'il y manquoit & lui se voyant seigneur de tant de biens, il lui sembloit que la famine ne l'osoit plus aborder. Son maître revint & Dieu voulut qu'il ne prît pas garde au pain que le chaudronnier avoit emporté; si bien que le lendemain, sitôt qu'il fut sorti de la maison, Lazare ouvrit son paradis de pain & prit entre ses mains un pain d'offrande qu'en fort peu de tems il rendit invisible, n'oubliant pas à re-fermer le coffre, puis se met à balayer la maison avec une grande allegresse, esperant par ce moyen de pourvoir de là en avant à sa triste vie. Ainsi il demeura bien joyeux tout ce jour là & le lendemain, mais la fortune ne vouloit pas que cet aise lui durât longtems, car dès le troisième jour d'après, la fievre tierce le prit de voir à heure indue celui qui le faisoit mourir de faim fouiller dedans le coffre, tournant & retournant, comptant tous ses pains. Après qu'il eût été longtems à faire sa supputation, comptant par jour & par ses doigts, il dit : Si ce coffre n'étoit en lieu sûr, je dirois qu'on auroit pris des pains, mais dorénavant pour fermer la porte au soupçon de ce pain, je veux en retenir le compte, qu'il en reste neuf & un morceau. Il ne fut pas plutôt sorti de la maison que Lazare va visiter le coffre & regardant pitoyablement ce pain, se prit à le compter pour voir si son maître ne s'étoit point trompé, mais il trouva son compte beaucoup plus veritable qu'il n'eût voulu. Tout ce qu'il put faire fut d'en couper un peu de l'entamé par le même endroit où son maître en avoit

coupé & le plus mince qu'il pût, dont il passa ce jour là non avec tant d'allegresse qu'il avoit fait par le passé. Et comme la faim augmentoit de jour en jour & qu'il mouroit presque debout, Dieu lui suggera un petit remede qui fut que considerant que ce coffre étoit déjà vieil, grand, rompu & plein de petits trous, son maître auroit opinion que les rats y entrant, auroient endommagé ce pain, car d'en ôter un entier, il n'osoit pas. Il commença donc à énier ce pain sur quelques nappes, non fort somptueuses, qui étoient là, & en prit des uns & des autres de telle forte qu'il en énia de trois ou quatre un peu de chacun, puis il mangeoit les miettes, comme si c'eût été de la dragée, dont il se consola tout doucement. Mais quand ce vint au dîner & que son chiche de maître vint à ouvrir le coffre, il s'aperçut du dommage & crut sans doute que ç'avoit été des rats qui l'avoient fait, car il y avoit aparence. Il visita le coffre depuis un bout jusqu'à l'autre & y trouva un certain trou par où il soupçonnoit qu'ils étoient entrez & alors apellant Lazare, lui dit : Regarde comme notre pain a été persécuté cette nuit. Lazare fit fort l'étonné en lui demandant qui ce pourroit être. Il ne faut pas aucunement demander, répondit le prêtre, ce sont des rats, lesquels n'épargnent aucune chose. Ils se mirent à dîner & Lazare fut mieux parti ce jour là qu'il n'avoit accoutumé, car son maître ratifia avec un couteau tout ce qu'il pensoit être rongé des rats & lui donna en lui disant : Tiens, mange cela, car le rat n'est point venimeux.

Après qu'ils eurent dîné, ce diligent maître commença à chercher ça & là, arrachant les clous des murs, & cherchant de petits ais, avec lesquels il cloua

& boucha tous les trous du coffre. Lazare étoit presque au désespoir, voyant son avaricieux maître être si surveillant sur ce pauvre coffre. Comme il fut sorti hors de la maison, Lazare se mit à visiter son ouvrage & trouva qu'il n'avoit laissé aucun trou à ce vieux coffre, non pas même où une petite mouche pût passer. Il l'ouvre avec sa clef inutile, sans aucune espérance de rien gagner, & voyant les deux ou trois pains que son maître croyoit avoir été mangés des rats être entamés, il en coupa quelque peu, les touchant aussi adroitement qu'un bon escrimeur porte sa touche.

Comme la nécessité éveille souvent les esprits, Lazare ressentant une faim extrême, cherchoit les moyens de conserver sa vie. Étant donc éveillé en une nuit & songeant comme il se pourroit servir du coffre, il entendit bien que son maître dormoit, aux ronflemens & soufflemens qu'il faisoit. Il se leva fort doucement, ayant prémédité le jour auparavant ce qu'il avoit à faire & laissé à dessein un vieil couteau qui traînoit, en un lieu où il se pouvoit bien trouver, s'en alla vers ce fortuné coffre & l'assaillit avec son couteau qu'il faisoit servir au lieu de foret, par où il le voyoit être de moindre défense; & d'autant que ce coffre étoit fort tendre pour être assez ancien, il ne tarda pas à y faire un grand trou puis il ouvrit doucement & cherchant à tâtons le pain qui étoit entamé, il s'en consola quelque peu & s'en retourna à sa paillasse, sur laquelle il dormit quelque peu, ce qu'il n'avoit pas accoutumé de faire. Le lendemain le surveillant de maître aperçut le dommage tant du pain que du trou & commença à donner au diable les rats, puis recommençant à chercher des clous

& de petits ais, il y mettoit aussitôt une pièce. La nuit venue & qu'il prenoit son repos, Lazare étoit incontinent sur les pieds avec son attirail, & autant de trous que son maître bouchoit le jour, il en faisoit d'autres la nuit. Ils en firent tant l'un & l'autre avec tant de diligence qu'indubitablement on en pouvoit bien dire : quand une porte se ferme une autre s'ouvre, car finalement il sembloit qu'ils eussent la toile de Penelope au rabais, puisqu'autant que l'un en ourdissoit le jour, l'autre le défaisoit de nuit. En peu de jours ils mirent la pauvre dépense en tel état que qui en eût voulu promptement parler, l'eût plutôt qualifiée vieille cuirasse du tems passé que coffre, tant elle étoit couverte de ferrure & de petits cloux !

Ce chiche & avaricieux homme voyant que tout ce qu'il faisoit ne servoit de rien, s'en alla emprunter une ratière, laquelle ayant amorcée de pelures de fromage qu'il demandoit aux voisins, demuroit continuellement tendue au fond du coffre, ce qui faisoit grand bien au pauvre Lazare, car encore qu'il n'eût pas besoin de beaucoup de sauces pour lui donner apétit, toutefois il prenoit plaisir à tirer les dites pelures de la ratière, sans laisser néanmoins de ronger le pain d'offrande, tellement que son maître trouvant le pain rongé & le fromage mangé sans que le rat qui le mangeoit fût pris, le donnoit au diable & demandoit à ses voisins d'où pouvoit venir cela, que le rat tiroit le fromage de la ratière sans être pris, bien qu'il la trouvât détendue. Les voisins lui dirent que ce n'étoit pas un rat qui faisoit ce dommage, mais peut-être une couleuvre, car comme elle est longue, elle peut prendre l'amorce & se retirer.

Il crut cela, si bien que de là en avant il ne dormoit point, car le moindre vent qu'il entendoit, il croyoit que c'étoit la couleuvre qui rongeoit le coffre & aussitôt il étoit sur pied, & un gros levier en main, avec lequel il donnoit de grands coups sur ce coffre, puis il remuoit la paille où Lazare étoit couché pour la faire sortir & le lendemain matin il disoit à son garçon qui avoit fait le dormeur : N'as-tu rien senti cette nuit ? J'ai couru après la couleuvre, mais je crois qu'elle se retire en ton lit, car elle aime la chaleur. Dieu veuille qu'elle ne te morde pas ! Lazare lui disoit : J'en ai grande crainte. Le prêtre étant ainsi aux aguets, la couleuvre n'osoit ronger ni approcher du coffre la nuit, mais il faisoit des défordres de jour, pendant que son maître étoit à l'église ou par le village. Lui voyant ce défordre & qu'il n'y pouvoit donner remède, il alloit toute la nuit comme un lutin. Lazare eut peur que ces diligences ne lui fissent trouver la clef qu'il mettoit sous sa paille, c'est pourquoi il la mettoit les nuits dans sa bouche, car lorsqu'il demuroit avec l'aveugle, elle lui servoit de bourse & il y avoit eu jusqu'à douze ou quinze maravedis sans que cela l'empêchât de parler ni de manger, mais quand un malheur doit arriver, toute prévoyance ne sert de rien. Une nuit en dormant, la clef se trouva en telle sorte dans sa bouche qu'il étoit contraint de tenir ouverte, que l'air & le souffle qu'il jettoit par le trou de la clef qui étoit de cuivre, sifflait extrêmement haut, de sorte que son maître qui ne dormoit point, entendant cela, crut que c'étoit le sifflement de la couleuvre comme assurément il en devoit assez approcher : il se leva tout doucement avec son bâton à la main & à tâtons,

s'aprocha du malheureux Lazare sans faire de bruit, afin de n'être point entendu de la couleuvre, laquelle il pensoit entendre siffler dans la paille sur laquelle son garçon étoit couché & leva le levier pour l'assommer : il en déchargea un si grand coup sur la tête du pauvre Lazare qu'il le rendit privé de tout sentiment & tout écervelé. Comme il s'aperçut qu'il s'étoit mépris & qu'il avoit frappé son garçon, il fut bien étonné & commença à l'appeler, mais comme il vit qu'il ne répondoit point & que le poussant avec les mains pour l'éveiller, il le sentit être plein de sang, il reconnut tout le mal qu'il lui avoit fait, c'est pourquoi il s'en alla en grande hâte chercher du feu avec lequel revenant, il trouva son garçon tout étourdi avec la clef en sa bouche laquelle étoit encore à demi dehors, comme quand elle sifflait. Le tueur de coulevres étonné de ce qui pourroit être de cette clef, la regarda la tirant de la bouche de ce pauvre malotru, s'aperçut de la vérité, parce que les gardes étoient toutes semblables à la sienne & aussitôt l'alla éprouver, par le moyen de quoi il vérifia le maléfice.

Lazare fut trois jours, comme au ventre de la baleine, sans avoir aucune connoissance de rien du tout, au bout desquels il revint en son bon sens & se trouva couché sur sa paille la tête pleine d'emplâtres, de toiles & onguens dont tout étonné, il commença à demander ce que c'étoit que tout cela. Son cruel maître lui répondit : Ma foi, mon pauvre enfant, c'est que j'ai chassé les rats & les coulevres qui me ruinoient tout. Lazare soupçonna aussitôt d'où procédoit son mal & se douta bien que son maître avoit découvert la clef, mais il ne sçavoit pas

par quel moyen il s'en étoit aperçu. Là-dessus les voisins & une vieille charmeresse entrèrent qui commencerent à le débarder & à lui ôter les drapeaux & emplâtres de la tête & à curer la playe du coup de bâton. Et comme ils le virent revenu en bon sens, ils en furent fort joyeux & dirent : Puisqu'il est revenu en son bon sens, cela ne fera rien, s'il plaît à Dieu.

Après cela ils lui donnerent à manger & à peine le purent-ils raffaier : au bout de quinze jours le pauvre Lazare se leva, quoiqu'il ne fût pas encore tout à fait guéri, mais hors du danger d'en mourir. Dès le matin qu'il fut debout, son maître le prit par la main & l'ayant tiré hors de la porte, étant en la rue, il lui dit : Lazare, d'orénavant tu feras à toi & non à moi, cherche maître & t'en va à Dieu, car je ne veux point d'un si diligent serviteur comme tu es : il est impossible que tu n'ayes été garçon d'un aveugle. Et en faisant le signe de la croix, comme si c'eût été un démoniacle, s'en retourna dans sa maison, refermant la porte après lui.

XLI

*Le moyen de faire mourir sa femme sans être
repris de Justice.*

Un Provençal, homme fort docte, avoit une femme fort débauchée. Et en voulant ôter de devant ses yeux cette infamie, sans scandale, ni même sans être

repris de justice, fait demeurer sa mulle trois jours entiers sans boire, & puis le quatrième, ensuivant, s'en alla aux champs pour se réjouir en bonne compagnie; quand il fut proche du Rhône, il fit monter sa femme sur la mulle, laquelle impatiente de soif dès qu'elle aperçût la rivière, prit sa course d'une telle force & se lança dedans avec telle violence, qu'elle jeta sa femme dedans, en telle façon que pour être la rivière fort impétueuse & profonde, il fut impossible que la Dame se sauvât¹.

XLII

De la raison pertinente qu'une Dame donna de la cause du cocuage.

C'est une étrange maladie que d'être Cocu, & ce qui me la fait estimer telle, est la commune opinion des meilleurs Médecins de l'Université de Paris, qui tiennent que tout mal où la cause est inconnue se doit estimer extrême. Il n'y a point de raison certaine du cocuage au moins que nos peres nous ayent

1. Voy. les *Cent nouvelles nouvelles*, XLVII, les *Deux mulles noyées*; — *Heptaméron*, Journ. IV, nouv. 36; — Des Périers, nouv. XC, *De l'invention d'un mari pour se venger de sa femme*; — Guicciardini, *Les hommes accorts ont de merveilleux moyens pour se délivrer de leurs continuelles fascheries*; — Malespini, nov. XVI, part. 2. Leroux de Lincy a retrouvé l'origine historique de ce conte dans un dictionnaire manuscrit des *Beautés & Choses curieuses du Dauphiné*. Celui qui se vengea ainsi de sa femme fut Geoffroy Carles, président au parlement de Grenoble en 1505, & précepteur de Renée de France.

laissée par tradition : c'est pourquoi il ne se faut pas étonner si je me trouve si empêché à en dire le sujet.

Tous les Auteurs qui en ont écrit n'en parlent point pertinemment à ma fantaisie. Les cavaliers de ce tems ici qui en doivent sçavoir davantage que ceux du passé, parce qu'outre qu'ils ont connoissance que leurs Ayeuls & leurs Peres, étoient cocus, la plupart d'eux le sont encore à present : néanmoins ils demeurent court en l'explication de cette infirmité (car je la dois nommer ainsi), puisque des choses dont nous n'avons pas l'éclaircissement, nous n'en devons parler que sobrement, de peur de nous offencer nous-mêmes en blâmant ce qui est bon, faute d'intelligence. Les Theologiens censurent cette maladie commune, je suis d'avis de lui donner ce nom, jusqu'à ce que nous voyons que ce soit un bien dans la République d'être Cocu, mais pour cela ce n'est pas montrer à découvert d'où elle provient. Les Jurisconsultes crient tant qu'ils peuvent après dans leurs plaidoyers & par leurs loix, mais ils sont recusables parce que de fix qui portent la Robe, cinq sont de la confrérie : occasion pourquoi ils en parlent de la forte. Les Gentilshommes fulminent à l'encontre de toute leur force, parce qu'ils ont peur qu'on ne leur rende ce qu'ils prêtent à autrui : ce qui pourtant leur arrive assez souvent ; mais de donner ni les uns ni les autres, raison assurée des sujets qui engendrent ce mal, c'est ce que je n'ai point encore vû ni entendu, ce qui me mettoit comme d'esperance d'en pouvoir comprendre l'origine ; car de suivre l'exemple de ce Philosophe qui se précipita dans la mer pour n'avoir pu comprendre la cause de son flux & reflux,

disant en s'y jettant : Puisque je ne peux comprendre ce qui est l'effet de la Mer, il faut que la Mer me comprenne, je n'en suis pas d'avis, ayant mieux aimé ignorer d'où provenoit le Cocuage, que de m'en affurer en me faisant Cocu. Mais comme aux plus difficiles entreprises, il y a plus d'honneur à les conduire, je me résolus de n'en demeurer pas là, & de mettre peine à trouver ce quoi les autres avoient failli, & pour cet effet, chercher tous les artifices propres à favoriser mon dessein, qui me fit entrer en considération que les femmes étant celles qui faisoient leurs maris Cocus, c'étoit à elles à qui il ne falloit tant assez pour sçavoir ce que je desirois, ce qui m'obligea d'en pratiquer des plus galantes de ce siècle, & des plus entendues en la fabrique de ces gentils oiseaux, lesquelles je suppliai d'instruire mon ignorance ; les unes me dirent que la beauté, la courtoisie & la gentillesse de laquelle les Cavaliers avoient quelquefois en leur représentant les passions qu'ils souffroient pour leur sujet, émouvoient le plus souvent leur affection de telle sorte qu'étant prises sur le terme de cette émotion, il leur étoit impossible de s'empêcher de faire leur mari Cocu. Les autres disoient qu'étant fort maltraitées de leurs maris, estimées & honorées de quelque grand homme, cela les portoit à suivre la piste des premières. D'autres, encore, assurerent que la mauvaise grace & les sottes actions de leurs moitiés étoient quelquefois contrepointées de telle sorte par la douceur & la civilité de quelque gentil amant, que cette maladie dont nous parlons prenoit sa source de là. Toutes ces raisons ne me rendoient point satisfait & il me sembloit qu'il y en avoit de meilleures, lesquelles m'étant

inconnûes, cela me faisoit perdre l'esperance d'en sçavoir davantage. Mais comme il arrive ordinairement que lorsqu'on entend le moins les choses, c'est à l'heure qu'elles se trouvent plutôt : de même lorsque je pensois moins être éclairci de mon doute, je m'en trouvai tellement satisfait que je ne veux pas cacher cette instruction à quantité de personnes qui en ont besoin ; car il est certain que la parfaite sagesse consiste à se sçavoir connoître soi-même : cependant, il y a beaucoup de Cocus qui sçavent bien l'être, mais ils ne sçauroient dire l'occasion, tellement que ce n'est pas proprement se bien connoître que cela : c'est donc ce qui m'oblige à leur faire voir la raison qu'une belle Dame me donna il y a fort peu de temps en une fort bonne compagnie, où celle dont je parle se trouva, avec laquelle faisant naître mille propos de gaillardise, il arriva que toute la troupe suivant notre piste, quelqu'un mit en avant un discours de cocuage qui fut continué assez long-tems avec risées, chacun y apportant du sien, jusqu'à ce qu'en prenant la parole, je leur dis : Mesdames, il y a fort longtemps que j'ai oüi parler de cette maladie, mais personne ne m'a encore sçu dire d'où elle provenoit ; si parmi vous je trouve quelque éclaircissement sur ce point, je publierai les louanges de celle qui satisfera par-dessus toutes les autres qui sont de ma connoissance, qui n'ont sçu pénétrer le secret.

Incontinent, mes paroles les obligerent à me répondre & à me dire toutes les mêmes raisons que je vous ai fait entendre & remarquer ci-dessus, & ne restant plus que cette belle Dame que j'avois toujours entretenuë, à dire son opinion, elle se prit à sourire, & en fouriant, elle proféra ces paroles : Vrayement,

je ne pensois pas que parmi une si bonne compagnie l'ignorance eût pu trouver place & même au sujet de la question qui s'agit ; car il n'y a que deux mots à la réfoudre, si véritables, que toutes les personnes du monde ne sçauroient renverser la solution que je vous en vais dire : Retenez donc, dit-elle en m'adressant la parole, que la principale chose qui fait les hommes cocus, les plus galands, les plus accomplis, & ceux qui traitent bien leurs femmes, qui le font aussi bien que les autres, c'est que deux font plus qu'un : Voilà mesdames, la raison du Cocuage que cette belle me fit voir, laquelle je tiens si véritable que je n'en crois pas une meilleure ; ou si vous trouvez quelque maxime plus agréable à votre goût, je vous conseille de vous en servir & faire chanter le cocu en tout tems.

XLIII

D'un homme qui fut Cocu.

Une certaine dame de la campagne avoit un mari fort jaloux & néanmoins ne laissoit point de se réjouir & de passer son tems avec un jeune frisé qui étoit valet de chambre d'un gentilhomme de ses voisins, dont elle étoit passionément amoureuse, qui quelquefois la voyoit de près aux heures qu'elle l'avertissoit que son mari étoit absent : cette dame étoit parfaitement belle, & quoiqu'elle s'abandonnât à un valet, ne laissoit point d'être poursuivie par tous les braves cavaliers du pays & entre

autres par un certain marquis, leur voisin, qui l'ayant longuement persécutée à force de présens, obtint d'elle ce qu'il en desiroit, mais elle l'obligeoit bien plutôt par intérêt que par amour, car toutes ses inclinations étoient dédiées à ce valet de chambre à qui elle avoit absolument donné son cœur. Un jour, comme son mari étoit allé dehors, qui ne devoit être de retour que le lendemain, elle envoie tout à l'heure querir son jeune galand, comme elle avoit accoutumé de faire en pareille occasion, mais à peine lui avoit-elle donné le bonjour, que Monsieur le marquis arrive, qui ayant laissé ses chevaux dans la cour, montoit déjà l'escalier, quand une des filles de chambre de la dame la vint avertir. Elle qui pour rien n'eût voulu que le marquis eût trouvé ce jeune homme dans sa chambre, le pria de se cacher, ce qu'il fit tout tremblant de peur, & ne sçachant où se mettre, il se cache sous le lit. Le marquis entre & salue la dame, qui lui demanda comme il avoit sçu prévoir que son mari n'étoit point au logis ; il lui dit que son cœur l'en avoit averti, qui n'avoit pas accoutumé de pronostiquer jamais en vain. Comme ils étoient en conversation ensemble, le mari arrive, ce qu'une fille de chambre vint aussitôt dire à sa maîtresse. Cette femme demeure grandement interdite, ne sçachant ce qu'elle devoit faire, de voir son mari la surprendre, cependant que le marquis étoit avec elle & qu'elle avoit un autre galand caché sous le lit. Mais comme les femmes sont extrêmement subtiles & promptes plus que les hommes à remédier aux malheurs présens, avec le peu de tems qu'elle avoit, elle dit au marquis : Monsieur, si vous avez dessein de me sauver la

vie, mettez l'épée à la main, & témoignez d'être en colere, disant : morbleu ! je le rattraperai une autre fois, & en disant cela, fortiez promptement de céans, & quoique mon mari, que vous allez rencontrer sur la montée, vous en demande la cause & vous veuille arrêter, allez vous-en, faisant mine d'être en colere sans lui répondre, c'est l'unique moyen de se sauver, sans quoi je suis morte autant vaut. Le marquis, qui n'avoit pas le loisir de consulter là-dessus, fut bien aise aussi que par ce moyen il se pourroit facilement eschapper, met l'épée à la main, sort de la chambre & rencontrant le mari, dit : morbleu ! je le rattraperai une autre fois. Le mari étonné, lui demande ce qu'il a, mais lui, sans vouloir écouter, enfonçant son chapeau à sa tête, sort sans lui dire un mot. Le mari trouve sa femme à la porte de sa chambre, à qui il demande à qui en a monsieur le marquis. Ah ! mon ami, dit-elle, jamais je ne me suis trouvée si étonnée : tout maintenant il est venu un jeune homme se réfugier ici, me priant, la larme à l'œil, d'avoir pitié de lui, de le sauver des mains de ce marquis, qui, l'épée à la main, couroit après lui, pour le tuer ; je l'ai fait entrer dans ma chambre, & me suis tenue à la porte pour en deffendre l'entrée, mais le marquis a été assez courtois pour ne pas l'attaquer chez moi. Ah ! dit le mari, sans doute c'est ce qui l'obligeoit à dire qu'il le rattraperoit ailleurs. Mais, où est-il ce jeune homme ? Je ne sçai, dit-elle, où il se fera caché, je m'en vais l'appeler : forttez, mon ami, ne craignez rien, il est parti. Ce jeune homme, qui avoit tout ouï, sort tout tremblant de dessous le lit, car il en avoit bien sujet. Le mari lui demande pourquoi ce marquis lui en vouloit ? Je

vous jure, dit-il, que je n'en sçai rien, car je ne le connois point & je crois qu'il me prend pour un autre, car sitôt qu'il m'a vu, mettant l'épée à la main, il a crié tue, tue, & sans madame, qui m'a fait la faveur de me retirer ceans, je serois mort sans doute; je lui suis obligé de la vie. Le mari le consola le mieux qu'il put & le conseilla de ne fortir point de chez lui qu'il ne fût nuit, de peur que l'autre ne le guetât par la rue; ainsi eut-il beau recouvrer le temps qu'il avoit perdu, sans appréhender le mari qui lui servoit d'escorte¹.

XLIV

D'un gentilhomme & d'une damoiselle.

Un Gentilhomme à cheval venoit de la campagne. Étant aux fauxbourgs de Paris, son cheval le jetta par terre. Ce que voyant, une jeune Damoiselle qui étoit près de là, se prit à rire, ce qui fâcha tellement ce

1. Voy. Hitopadesa, *la Femme du vacher & ses deux galants*; — *Paraboles* de Sendabar, tr. de l'hébreu par Carmoly, Paris, 1849, p. 115; — *De Syntipa & Cyri Narratio*, éd. Boissonade, Paris, 1828, in-12, p. 29; — *Les Sept Visirs*, dans Scott, *Tales, Anecdotes and letters translated from the arabic*, Shewsbury, 1800, in-8°; — Pierre Alphonse, *Conte IX*; — *Fabliau de la mauvaise femme*, 3; — Boccace, *Décameron*, journ. VII, nouv. 6; — Pogge, *Mulieris vafrities*; — Lucinius, *Joci ac sales festivi*, Aug. Vind., 1524, in-8°, 172, *Mulieris industria*, reproduit par Galt, I, *De adultera*; — Bandello, part. II, nov. II; — Sanfovino, *giorn.* III, nov. 10; — Estienne H., *Introduction*, ch. xv, 28; — *Ruses d'amour pour rendre ses favoris contents*, 1681, in-12, ruse 26.

cavalier, qu'il lui dit en colere: Ne vous étonnez pas de cela, Mademoiselle, mon cheval en fait autant toutes les fois qu'il rencontre une p... A quoi la Damoiselle en riant répondit: Si cela est, monsieur, je ne vous conseille pas d'entrer dans la ville, car, assurément, il vous romproit le col¹.

XLV

D'un jeune soldat & de la femme d'un bourgeois.

Dans Grenade, fameuse cité d'Espagne, & la dernière qui fut reconquise sur les Maures par les rois catholiques Ferdinand & Isabelle, rois de Castille & d'Aragon, grands peres de ce fameux empereur Charles-Quint, le roi Philippe II son successeur faisoit une levée de gens de guerre pour aller contre la ville d'Alger, & à mesure qu'on les levoit dans la ville, on leur donnoit un billet pour loger chez les bourgeois jusqu'au lendemain qu'ils devoient battre la campagne. Entre ces soldats qui se firent enrôler, il y eut un jeune homme de bonne mine & fort adroit, comme vous verrez par la suite de ce discours, qui eut son billet pour aller loger comme les autres chez un bourgeois: il étoit déjà tard, & quasi sur l'heure de souper, quand il vint fraper à la porte: une servante lui ouvre, qui s'enquête de

1. Voy. Waldis, IV, 59: — Zinzgref, *Der Teutschen scharpsinnige kluge Sprüche*, Straßburg, 1628, in-8°, p. 330; — Wolgemuth, 225.

ce qu'il demandoit; il répond qu'il y venoit loger par ordre du Roi. La servante appelle sa maîtresse, qui étant descendue & ayant appris les prétentions du soldat, dit qu'elle étoit jeune femme nouvellement mariée, que son mari étoit absent, & que seule avec sa servante elle ne pouvoit recevoir d'homme chez elle. Ce soldat ne se fatisfit point de cette réponse, & lui dit qu'il étoit bien marri de l'incommoder, mais qu'il étoit trop tard pour aller demander un autre logis, que ses camarades étoient tous logés, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il couchât à la rue, & la prie de le mettre en tel lieu qu'il lui plairoit, qu'il tâcheroit de lui faire le moins d'incommodité possible. La jeune femme, que cela fâchoit extrêmement, mais qui voyoit bien que c'étoit un faire le faut & qu'aussi bien il prendroit de force ce qu'on lui refuseroit par amitié, encore qu'elle voyoit bien que cela pourroit troubler ses desseins, elle dit à sa servante qu'elle le laissât entrer & qu'elle le mît coucher au galetas. Ce jeune homme en entrant, dit à cette jeune femme: Mademoiselle, je n'ai point soupé, ce n'est pas que je vous en demande, ni que vous soyez obligée, puisque le roi nous paye pour cela, mais parce qu'il est tard & que je ne trouverois à cette heure ici rien dans la ville (car aux villes d'Espagne on ne trouve pas des cabarets comme en France), obligez-moi de me faire donner quelque chose pour mon souper, & je le payerai. Comment, lui dit-elle, croyez-vous que ce logis ici soit un cabaret? allez vous coucher si vous voulez, car à souper vous n'en aurez point ceans. Lui qui voyoit bien qu'en fortant il auroit peine à trouver à souper dehors & qui craignoit qu'à son retour on ne lui fermât la

porte, aima mieux s'aller coucher sans souper, ce qu'il fit. On le fait monter au haut d'un galetas assez mal en ordre, on lui montre un méchant lit dans lequel il fut contraint de se coucher : car outre que les soldats en Espagne n'osent pas traiter leur hôte avec tant d'empire qu'ils font en France, ils n'osent pas faire dans les grandes villes ce qu'ils font dans les villages, où ils ont la force en main. Ce soldat étant assez mal couché, & qui mouroit de faim, n'avoit pas grand envie de dormir ; il ne fit que se tourner de côté & d'autre, sans pouvoir fermer l'œil. Environ une heure après qu'il s'alla mettre au lit, tournant les yeux dans la chambre de côté & d'autre, il vit une lumière qui sortoit par une crevasse du plancher, il eut la curiosité de voir ce que ce pouvoit être, se leva nud en chemise, se couche tout plat à terre, & voit que ce trou répondoit à une belle chambre qui étoit au-dessous ; bien meublée & bien tapissée, où il y avoit un beau & grand feu, avec deux broches qui tournoient pleines de gibier, & la jeune damoiselle à qui il avoit parlé, auprès du feu, entre les bras d'un jeune avocat ou pour le moins paraissoit-il être tel, avec sa soutane & son long manteau, & la servante qui tournoit les broches. Comment, dit-il en lui-même, est-ce ici cette femme qui ne reçoit point d'hommes chez elle en l'absence de son mari ? Il ne dit mot, voyant qu'il n'étoit pas encore tems de parler, mais affamé qu'il étoit, il regardoit avec grande envie ce qui étoit à ces broches, qu'il dévorait des yeux ; il eut la patience de voir cuire le souper, & s'il n'étoit du festin, pour le moins machoit-il à vuide la fumée du rôt¹. Il vit couvrir la table, apporter les bouteilles

de vin qu'on venoit de rafraîchir dans la neige, comme c'est la mode en été en cela, & bref mettre les viandes sur la table; comme ils lavoient les mains, ils entendent fraper à la porte. La servante ayant demandé qui va là? elle connut à la réponse que c'étoit le maître du logis, qu'on n'attendoit que dans deux ou trois jours. La servante toute effrayée, dit à sa maîtresse: Ah! Mademoiselle, tout est perdu, c'est monsieur qui arrive. La maîtresse, toute étonnée, ne sçait que faire: de cacher cet avocat en aucun lieu, elle ne pouvoit, car il n'y avoit pour tout que cette chambre & une à côté, où couchoit la servante, & où se cachant, il n'eût pû fortir qu'on ne l'eût vu, car il falloit qu'il repassât dans la même chambre: de le mettre en haut, dans ce galetas où étoit couché ce soldat, il n'y avoit nulle apparence de découvrir la chose à cet étranger, & se mettre à la discrétion de cet homme qu'elle ne connoissoit point, & qui pouvoit publier partout son infamie; de le faire descendre en bas, il n'y avoit que l'escalier par où il falloit que montât le mari qui étoit à la porte & puis la grande presse que ce mari leur donnoit, ne permettoit pas tous ces raisonnemens, & tout ce qu'elle put faire à la hâte, fut de le faire cacher dans la ruelle du lit, & ouvrir une grande armoire qui étoit proche, dans laquelle elle fit mettre tout le souper en l'état où il étoit, les plats, les assiettes, les serviettes, le vin, le fruit, tout le couvert, mettre le tapis sur la table, & elle s'assied auprès du feu. Cependant, le mari qu'on faisoit attendre à la porte, frappe plusieurs fois & crie qu'on lui vienne ouvrir, ce qu'on fait à la fin: il entre, il monte, & trouve sa femme assise auprès du feu, qui se leve

& lui faute au col, lui disant : ah ! mon cher ami, que je suis aise de vous voir ! car je ne vous attendois pas encore si tôt. Ma mie, lui dit-il, ayant fait mes affaires plutôt que je ne pensois, je suis venu à toute bride, tant j'avois envie de vous voir ; j'ai fait aujourd'hui dix-huit lieues, desirant arriver ici à quelque heure qu'il eût pu être, pour ne loger point dans ces méchantes ventes (ainsi apelle-t-on les hôtelleries) où l'on est si mal accommodé ; mais que veut dire, lui demanda-t-il, un si grand feu ? Ah ! mon ami, lui dit-elle, j'ai un si grand mal de ventre, que je l'ai fait faire pour me chauffer des serviettes pour me mettre dessus ; je crois que cela m'est venu de l'affliction que j'ai reçue à ce soir, d'un soldat qui, malgré moi, a voulu loger ceans, disant avoir ordre du Roi ; cela m'a tant fâché, de voir un homme loger ceans lorsque vous n'y êtes point, que cela m'a causé, comme je crois, ce mal là. Incontinent, ce soldat jugea bien qu'il étoit tems de paroître, puisqu'on le mettoit en jeu ; il s'habille promptement, ayant pourtant l'oreille éveillée pour ouïr la fin de leur discours. Le mari lui dit : ma mie, ce n'est pas tout, je n'ai point soupé & je meurs de faim, avez-vous quelque chose à me donner ? Moi ? mon ami, que voulez-vous que j'aye, moi qui ne vous attendois point ! pensez-vous quand vous êtes hors d'ici, que je fasse ordinaire ? Je me passe à une pomme cuite & ma servante à une autre. Mais il faut donc, dit le mari, que j'aïlle coucher sans souper, car de trouver maintenant rien à la ville, il ne faut pas l'espérer. Le soldat qui s'étoit promptement habillé, descend & frappe à la porte ; on lui ouvre, il vient saluer le mari, le priant de l'excuser s'il avoit

donné de l'incommodité à sa femme, qui ne vouloit point le loger, mais qu'il venoit par ordre du Roi, dont il lui fit voir le billet, de peur qu'il n'en prît ombrage; toutefois, monsieur, dit-il, Mademoiselle ne se peut plaindre de moi, de lui avoir dit aucune chose qui ait pu lui déplaire. Je ne m'en plains pas, répliqua-t-elle. Monsieur, lui dit ce soldat, vous n'avez pas soupé, ni moi aussi; si vous voulez, je vous donnerai à souper & à Mademoiselle aussi, & j'ai moyen de vous faire bonne chère. Comment, feroit-il possible, lui dit-il, vû qu'à l'heure qu'il est, il est impossible de rien trouver dans la ville? Ne vous en mettez point en peine, dit ce soldat, le souper ne tardera guère à être bien aprêté. Je veux bien vous avouer franchement, je crois que je suis ceans du tout en liberté, & que vous ne m'irez pas accuser à l'inquisition que je suis magicien, & que je commande aux démons, comme il me plaît; laissez-moi faire, & je vous ferai voir que j'ai du crédit en enfer, où l'on aprête les viandes aussi bien pour le moins qu'en ce pays-ci. Il prend un petit bâton auprès du feu, qu'il fait servir de baguette, fait un cercle à l'entour de lui, & comme il étoit extrêmement adroit & matois, il prononce quelque jargon étranger qu'il composa à l'instant, que les autres n'avoient garde d'entendre, puisqu'il ne l'entendoit pas lui-même, quoiqu'il s'entendît fort bien, & après plusieurs étranges grimaces qu'il fit, pour donner plus de lieu à la fourbe, il prononça tout haut en langue intelligible: je te commande que tout présentement tu nous fasses apporter à souper pour mon hôte & mademoiselle sa femme, mais prens garde à toi & nous traites bien. Que desirez-

vous manger, monsieur, dit-il au maître de la maison? Tout ce qu'il vous plaira, dit-il. Fais donc promptement apporter un bon potage aux herbes, bien fait, avec un chapon bouilli, un bon chapon rôti, une couple de perdrix, un levreau & deux beccasses, qui étoit la viande qu'il avoit vue au feu, & qu'il avoit eu le loisir de considérer attentivement : est-ce assez, dit-il, mon hôte? Ah! monsieur, c'est trois fois plus qu'il ne faut, que voulez-vous faire de tant de viandes? Va, dit-il, encore une douzaine d'alouettes pour curer les dents. Outre cela, prépare-nous le vin rafraîchi dans la neige, le dessert en bon ordre & des confitures, mais que tout soit cuit comme il faut, & te gardes bien de faire paroître qui que ce soit ici dedans, ni de faire peur à Mademoiselle que voilà, par aucune vision, je veux que tout ce que je demande se trouve prêt dans cette grande armoire que voici. Monsieur, dit-il, faites-la ouvrir, car tout ce que je viens de demander y est sans faute, & vous verrez comme je suis ponctuellement obéi. Cette femme, voyant bien qu'elle étoit découverte, & que ce seroit en vain qu'elle voudroit résister à l'ouverture de cette armoire, loua l'adresse & la subtilité du soldat en elle-même; on ouvre l'armoire, & tout ce qu'il avoit demandé, s'y trouvoit, tout chaud & prêt à manger, au grand étonnement du mari, qui étoit si confus qu'il ne sçavoit que dire. La damoiselle faisoit l'étonnée aussi bien que lui, & sans doute elle avoit raison de l'être, mais d'autre façon que le mari. Le soldat, qui faisoit le maître, comme celui qui vouloit qu'on crût qu'il défrayoit ses hôtes, commande qu'on mette la nappe & qu'on serve les viandes tandis qu'elles

étoient chaudes & comme il mouroit de faim, il arrache une cuisse de chapon & mord à même, disant au mari qu'il étoit fort bon, & qu'il en goûtât. Le maître avoit peine à se résoudre à manger de ces viandes qui venoient, comme il s'imaginoit, d'un si étrange lieu. La damoiselle faisant la sucrée, lui dit qu'elle n'avoit garde d'en manger ; le soldat lui dit qu'elle ne devoit rien appréhender, qu'elle en mangeât & que sans doute elle le trouveroit bon : il fait donner de l'eau à laver, fait les honneurs de la maison, fait asseoir son hôte & sa femme, & se sied auprès d'elle, prend une cueiller, goûte au potage, dit qu'il est bon, convie le maître à y goûter, qui ne s'y pouvoit bonnement résoudre, mais à la fin en ayant goûté & l'ayant trouvé bon, en fait goûter à sa femme, qui, quoiqu'elle ne demandât pas mieux, se faisoit pourtant prier, mais à la fin ils y furent bientôt accoutumés l'un & l'autre, & mon drôle qui mouroit de faim, donnoit comme il falloit sur le doubleur & mangeoit autant que quatre. Enfin le mari fut contraint de louer les viandes & les sauces, & d'avouer qu'il y avoit d'aussi bons cuisiniers en enfer qu'à Grenade ; ils trouverent le vin excellent & extrêmement frais, & le fruit bien en ordre, de sorte que le mari confessa n'avoir fait de longtemps si bonne chère. Comme ils eurent soupé, ce soldat ayant pitié du pauvre avocat, qui voyoit manger son bien sans y prendre part, encore qu'il mourût de faim, & pour lui donner lieu de sortir en assurance du lieu où il étoit, ce qui lui donnoit encore plus de peine que la perte de son soupé, il s'avisa d'une plaisante subtilité. Or ça, dit-il à son hôte, vous ne vous plaignez pas, je crois, que vous

n'avez soupé à votre contentement? Non, affeurément, répondit le maître. Ce n'est pas encore tout, dit le foldat, je veux vous faire voir celui qui nous a donné à souper. Ah! non, de grâce, dit la damoiselle toute tremblante de la peur qu'elle avoit qu'il ne découvrit ce qu'elle avoit tant d'envie de céler, mais lui, entendant ce qu'elle vouloit dire: Non, mademoiselle, dit-il, n'ayez pas de peur, je ne ferai pas ce que vous pensez, je suis trop discret pour desobliger les dames, affeurez-vous sur moi, & le mari n'en étoit pas d'avis non plus que sa femme, mais ils avoient tous deux une peur bien différente. Non non, monsieur, dit-il, vous ne verrez rien qui vous puisse faire apprehender aucune chose, ne vous mettez pas en peine; mademoiselle, dit-il à la femme, faites ouvrir toutes les portes de céans, tant d'ici que de la rue, ce qui fut fait, & tout à l'heure, le foldat se levant de sa chaise, dit avec une voix relevée: Et toi qui es ici présent, qui nous as si bien traités, qui nous vois & qui nous écoutes, fors promptement d'ici par les portes qui sont ouvertes, afin que tu ne rompes rien, & fais-toi voir en la compagnie, non en ta forme, car tu ferois mourir de peur mademoiselle que voici, car pour monsieur, je ne crois pas qu'il soit si aisé à effrayer. Monsieur, lui dit-il, en quel habit vous plaît-il qu'il paroisse? En tel qu'il vous plaira, répondit-il sur le champ, tant il avoit hâte qu'il fût parti. Sors donc en habit d'avocat. Le pauvre avocat, qui vit une occasion si favorable d'eschapper comme il souhaitoit, enfonça son chapeau dans sa tête, de peur d'être connu, passa plus promptement qu'il pût au travers de la chambre & gagna la rue. Le mari, en le voyant, pensa tomber pâmé de

son haut, & la demoiselle, pour mieux jouer son jeu, fit semblant d'être évanouie de peur; on la deshabilla & la mit dans le lit, où le mari se mit après, & le jeune homme s'alla coucher avec plus d'envie de dormir qu'auparavant. Le mari ne put fermer l'œil, songeant toujours aux choses étranges qu'il croyoit avoir vues, dont il entretenoit sa femme qui faisoit plus l'étonnée que lui. Le lendemain au matin, le soldat vint prendre congé de son hôte, qui lui fit mille remerciemens: étant sorti du logis, il épia quand le mari en feroit dehors & entra aussitôt dans la maison, trouva la maîtresse dans le lit, à qui il donna le bonjour. Elle demeura toute honteuse & se vouloit cacher de lui, mais il dit: Mademoiselle, pourquoi me refusez-vous l'honneur de votre vuë, ai-je fait quelque chose qui vous puisse déplaire? Au contraire, monsieur, dit-elle, je vous ai tant d'obligation que j'ai honte de paroître devant vous: ces discours continuerent en complimens & s'acheverent en l'accommodement des deux personnages, qu'elle n'osa refuser, vû le signalé service qu'il lui avoit rendu, & qu'il étoit homme qui meritoit bien autant pour le moins d'être obligé que monsieur l'avocat, dont le mari ne sçut rien, non plus qu'il avoit sçu de l'autre¹.

1. Voy. *Fabliaux*, III, 139, *Du pauvre clerc*; — Méon, *Nouv. recueil*, 1823, 2 v. in-8°, I, 104; — *Hist. litt. de France*, XXIII, 146, Cf. XXII, 10; — Grimm, *Lateinische Gedichte*, 354 & rem. 382, *Unibos*; — Stricker, *Der geassfte Pfaffe*, dans Hagen, *Gesammtabenteuer*, III, 145; — Rosenblüt, *der fahrende Schüler* dans Keller: *Fastnachtspiele*, III, 1172, — Waldis, IV, 66; — Hans Sachs, *der fahrend Schüler mit dem Teufelsbannen*, II, 4, f. 36, renouvelé par Busching, H. Sachs (1819), t. II, p. 244-259; — Eyring, II, 431; — Cervantes, *Comedias y Entremesas*, Madrid, 1749, 2 v. in-4°, t. II, *la Cueva*

XLVI

Gasconnade.

Un gentilhomme gascon entendant parler de belles actions de nos généraux d'armées, & que dans deux attaques de places, un prince avoit tué jusqu'à six soldats de sa main : Ha ! dit le Gascon, voilà bien de quoi s'étonner, je veux que vous sçachiez que les matelats sur lesquels je repose mes membres, ne sont garnis que des moustaches de ceux dont mon épée a été victorieuse, & c'est de cela dont il faut s'étonner, & non pas des petites bagatelles de ce Prince dont vous parlez¹.

de Salamanca; — Basile, *lo Cunte de li cunti*, Napoli, Beltramo, 1637, in-8°, II, 10, n° 20; — Abraham à S. Clara, II, 203; — Cf. Liebrecht, dans Pfeiffer, *Germania*, I, 263; — Coruet, *le Soldat magicien*, opéra.

1. Cette gasconnade nous rappelle l'anecdote suivante : passant à Strasbourg la revue de son régiment, le prince Max de Deux-Ponts fut un jour surpris de voir ses grenadiers dépouillés de leurs moustaches & de leurs barbes. Il s'informa en vertu de quel ordre ils avaient fait subir à leurs figures martiales cette métamorphose. Pour toute réponse, les soldats lui présentèrent, en le priant de le placer dans le berceau de son premier-né, un petit matelas rembourré, en guise de crin, des dépouilles de leurs moustaches & de leurs barbes, dont ils avaient fait le sacrifice à cet effet.

XLVII

Subtile invention de Bohémiens.

Une compagnie de Bohémiens, qui comme l'on fçait, ne sont pas fûrs de la main, étant logez à un village à six lieuës de Paris & voyant que le seigneur du lieu avoit parfaitement de beaux Porcs ¹, ils eurent tellement envie d'en avoir un qu'encore que leur coûtume ne soit pas de voler aux bourgs & villages où ils logent, néanmoins ils résolurent d'en avoir un à quelque prix que ce fût et même au péril de leur vie, & pour parvenir à leur desseïn, ayant fait cacher un de leurs gens proche du toit où l'on hébergeoit ces animaux, lorsque le Porcher entra dans la cour du logis pour leur ouvrir la porte du toit, le gaillard de Bohême, qui étoit tapi derrière une borne, donna un coup de houffine à un de ces porcs & lui fit tourner la tête du côté du buisson où il entra sans que le Porcher s'en aperçût, & en attendant qu'il fut nuit, le Bohême se tint caché; puis étant nuit fermée, il conduisit le porc en leur cabane éloignée du village, en sorte qu'ils le tuèrent sans que personne

1. En 1561 & en 1612 on avait enjoint à tous baillis, fenechaux & autres officiers « faire commandement à tous tels imposteurs qui empruntoient le nom de Bohémiens ou Égyptiens, leurs femmes, enfants & autres de leur suite de vuider dans deux mois de ce royaume à peine des galères & de punition corporelle ». Ces injonctions étaient à peu près vaines.

en entendit rien, & dès le matin, ayant envoié deux des leurs pour découvrir si l'on ne parloit point de la perte de la bête, ils ne firent pas grand chemin sans rencontrer un domestique du seigneur qui leur demanda s'ils ne l'avoient pas vû & qu'on les soupçonnoit du vol, ce qui leur mit martel en tête & obligea l'un des deux à retourner promptement en leur logement & par des chemins détournés, & à même tems s'aviserent de cette subtilité : qui fut d'étendre le cochon de son long, mettre un drap dessus avec une bougie allumée à un bout des pieds, une de leurs femmes & des enfans à genoux qui pleuroient amèrement, ayant même fouëtté ces enfans pour les obliger à pleurer, & par ces larmes faire croire, comme ils firent, à ceux qui vinrent à la quête du porc, que c'étoit le mari & le père de ceux qui pleuroient qui étoit décédé & étoit sous ce drap mortuaire; ce que les domestiques du seigneur ayant pris pour argent comptant & après une exacte perquisition en tous les endroits des logemens des Bohémiens, s'en retournerent annoncer à leur Maître que ce n'étoient point ces gens-là qui avoient dérobé leur porc : mais comme ce n'étoit pas assez de l'avoir tué & qu'il falloit le depecer par morceaux & le falloir, & qu'ils ne le pouvoient faire sans être découverts, s'ils demeuroient davantage sur les terres du seigneur, ils se résolurent de changer de logement; mais n'ayant pas de commodité pour transporter ce corps mort, leur Capitaine eut encore assez d'effronterie d'aller supplier le seigneur de leur prêter son chariot & ses chevaux pour le transporter à trois lieuës de là, pour l'aller enterrer en un lieu où ils disoient que le defunt avoit eu dévotion d'être enterré, ce

que la bonté du seigneur lui accorda. Et par ces artifices trompèrent ce brave Gentilhomme qui perdit ainsi son cochon & prêta ses chevaux & son chariot pour aider à se dérober lui-même.

XLVIII

D'un qu'on menoit pendre.

Un Voleur pour ses méfaits ayant été condamné à être pendu & étranglé : comme on le menoit au gibet, son Confesseur lui disoit : mon ami, que vous devez être heureux en songeant que vous allez souper avec Dieu. Hélas, ce dit-il, mon père, pourvu que j'y sois bien pour demain à dîner, ce ne sera pas mal allé. Non, mon ami, lui répliqua son Confesseur, & il faut tenir pour assuré que vous irez souper à ce soir, mourant contrit & repentant, comme vous faites; quelle félicité de se voir servi par des anges & dans la compagnie des saints avec des mets tout divins! Ah! mon Père, répondit-il, vous me feriez bien plaisir si vous y vouliez aller en ma place; car je vous assure que je n'ai aucun appetit : le Cordelier qui n'en avoit nulle envie, lui dit : J'irai fort volontiers, mon ami, mais il est aujourd'hui jeûne au couvent¹.

1. Voy. Pogge, *Jejunium*; notre édition, ch. xi, p. 22 : d'une exhortation cardinalice; — B. Des Périers, nouv. C; — Estienne, *Introduction*, ch. xv, § 20; — Sabinus in *Poet. Germ. Deliciis*; — Owen, *Epigr.*, 1657, L. I. Ep., 23, p. 16, — Gallien de Salmorenc, *le Bréviaire*

XLIX

Naïveté d'un Seigneur de la cour.

Une dame de haute condition ayant le soir convié une bonne compagnie chez elle, elle leur voulut donner après soupé le divertissement de la Comédie, & sachant qu'un seigneur qualifié qui étoit du nombre des conviez, avoit fort peu de cervelle & une grande tendresse pour toutes les choses qui pouvoient donner de la compassion, que la moindre lui tiroit des larmes des yeux; Elle demanda aux comédiens a *Sophonisbe*, histoire romaine fort bien mise au théâtre par monsieur Mairet¹, qui en une tragédie

les politiques, 1769; — Prior, *Poetical Works*, London, 1779, 2 vol. n-8° : *The Thief and the Cordelier*, a ballade.

Père François consolant un voleur
 Que l'on menait à la potence,
 D'un énergique ton lui parlait du Seigneur,
 L'exhortant à la patience.
 Vous souperez tantôt, disait-il, avec lui.
 Le voleur lui répond : Ce repas m'embarrasse,
 Mon Père, je jeûne aujourd'hui,
 Voudriez-vous prendre ma place?

LE BRUN, 1719.

1. La *Sophonisbe* de Mairet fut représentée en 1629. Mairet naquit Besançon en 1604 & descendait d'une ancienne famille de Westphalie qui, à l'époque de la Réforme, s'était réfugiée en France par attachement pour la religion catholique. Il alla à Paris; après son mariage

extrêmement pitoyable, particulièrement sur la fin, quand Mafiniffe est contraint d'empoisonner cette belle reine qu'il adoroit, pour satisfaire à la brutalité de ce tyran cruel, exécuteur des passions barbares de ce peuple inhumain, aussi lui fait-il dire de si belles choses & si touchantes que je ne m'étonne point si elles furent capables de tirer des larmes des spectateurs. Mais le Seigneur dont je vous parle se trouva si sensiblement touché de compassion que les larmes en abondance lui tombèrent des yeux avec des soupirs qui retentissoient aussi haut que ceux des acteurs, & comme si véritablement la chose fut venue d'arriver, ce qui obligea les spectateurs à pleurer aussi fort que lui, mais c'étoit à force de rire. Ce que voyant, cette Dame ravie d'être venue à bout de son dessein, elle lui dit en riant, étant assise auprès de lui : Comment, monsieur, vous pleurez ; à quoi il répondit, & essuyant ses yeux qui étoient rouges comme écarlate, avec une parole entrecoupée de soupirs & de sanglots : Je le crois bien, Madame, je ne m'en puis empêcher, cela m'est trop sensible. A quoi cette Dame repartit : Si cela qui ne vous doit pas toucher vous est si sensible, que feriez-vous si on vous apportoit les nouvelles de la mort de votre femme & de vos enfants ? Ah ! madame, lui dit-il, ce n'est pas de même ; car c'est ici une histoire vraie,

il revint à Besançon. En 1651, il fut envoyé comme résident à Paris par le parlement de Dôle. Mais le séjour de la capitale ne convenait plus à Mairat ; il y était dépaycé, la cour n'étoit plus la même, ses amis y étoient devenus rares & les comédiens ne recherchaient plus ses ouvrages. Il retourna dans sa ville natale pour n'en plus sortir & y mourut à quatre-vingts ans. (Voy. E. Serret, *Correspondant* du 10 août 1873.)

je l'ai veuë dans Tite-Live. Voyez si ce discours n'étoit pas fuffifant d'accroître encore les pleurs à force d'en rire¹.

L

De certains Marguillers de village.

A quatre ou cinq lieues de Paris, il y a un certain village dont le Patron de la Paroisse est saint Sébastien, la representation duquel est sur le grand Autel de l'église, mais à cause que durant la guerre les Huguenots avoient abatu les églises & rompu les images, ce saint se trouvoit ruiné sans tête, sans bras. Ce qui obligea le Curé à dire aux Paroissiens qu'ils avoient tort de le laisser en cet état & que pour peu ils en auroient un neuf. Ils demeurèrent d'accord de prendre de l'argent du Trésor de l'Eglise pour en faire un en bois, qu'on devoit argenter par dessus. Et avec cet argent des Marguillers furent deputez pour aller à Paris commander ce Saint, avec la mesure de la grandeur qu'il le falloir. Ils furent donc chez un sculpteur à qui ils demanderent combien il vouloit pour leur faire un saint Sébastien. Le Sculpteur leur demanda de quoi ils le vouloient; ils répondirent qu'ils le vouloient de bois pour le faire argenter peu après. Leur demanda de quel bois ils le vouloient; ils dirent qu'ils le vouloient de bois de Chêne. Il voulut sçavoir la grandeur, ils lui montrèrent la

1. Voy. Pogge, *In vane curiosos, & Cantor Hectoris*; — notre édition, XLII, p. 61 : la Mort de Roland.

mesure qu'ils en avoient apportée. Ce n'est pas tout, dit le Sculpteur, le voulez-vous vif ou mort? Leur demandant en quelle posture ils vouloient qu'il le représentât, vivant ou bien mourant dans le Martyre, ou bien déjà mort de ses blessures. Les Marguilliers se trouverent bien etonnez à cette question à laquelle ils ne pouvoient répondre, aussi n'avoient-ils eu aucune charge touchant ce point-là. Comment! dit l'un d'eux, nous faut-il retourner pour cela! Il le faut bien, dirent les autres, car si nous leur allons porter en vie & qu'ils le veulent mort, il n'y a point d'aparence, & aussi peu de le porter mort s'ils le veulent en vie; ce que voyant, l'un d'eux, qui se croyoit bien plus habille homme que ses compagnons, leur dit : Vous voilà bien empeschez, faut-il tant consulter là-dessus? Là, là! faites-le en vie, dit-il au Sculpteur, s'ils le veulent mort, n'aurons-nous pas bien le moyen de le tuer après ¹?

LI

D'un Juge.

Un Juge dans certaine ville de Normandie condamna un vaurrien de la même ville qui avoit été accusé de quelque crime, à avoir le foïet par trois

1. Voy. Pogge, *Crucifixus vivus*; — notre édition, VII, p. 16 : *Des paysans qui achetèrent un crucifix*; — Guyétand, *Poésies*, Paris, 1790, in-8° : *la Question résolue*.

jours de marché, par tous les carrefours de la ville & la fleur de lis. Cettui-ci se nommoit le Soult en son furnom ; qui apela de cette sentence au parlement de Rouen où il trouva des amis, par le moyen desquels il fit casser la sentence du Juge & fut renvoyé absous. Cettui-ci étant de retour en sa ville, rencontrant son Juge par les ruës, lui dit : Eh bien, monsieur, voilà de vos justices accoutumées, vous imaginez-vous n'être pas responsable devant Dieu de vouloir sans raison ôter l'honneur & la réputation d'un homme de bien ? voyez comme mon innocence a été reconnuë par des Juges souverains qui n'y vont pas si vite que vous, qui vous ont fait l'affront de casser votre Sentence. Mon ami, lui dit ce Juge, tu ne sçais de quoi tu te plains, ce que j'en ai fait n'a été que pour ton profit ; tu es un méchant Soult qui ne vaut rien & je te voulois faire marquer pour te faire valoir quinze deniers, & au lieu de m'en sçavoir gré, tu te plains de moi.

LII

D'un Borgne.

En la ville de Roüen il y avoit un certain droit à prendre sur ceux qui veulent tenir cabaret, qu'on nomme droit d'Enseigne, car pour mettre une Enseigne il faut donner un écu ou quatre francs, & de ce droit un borgne étoit Partisan. Un homme voulant tenir cabaret ne put jamais obtenir de ce borgne

permission de mettre une enseigne qu'il ne lui donnât une pistole, parce qu'ils avoient autrefois eu querelle ensemble; de sorte que pour en passer son envie il fut contraint de donner à ce borgne la pistole qu'il lui demandoit, avec résolution pourtant de l'en faire repentir. Si tôt qu'il eut permission de lever une enseigne, il y fit peindre un borgne à qui un homme presentoit une pistole & fit écrire dessous : *Au Borgne qui prend*. Ceux qui voyoient cette enseigne & qui en sçavoient l'histoire en rioient à bon écient, tant que cela vint aux oreilles du borgne qui, s'en sentant fort scandalisé, en coucha sa plainte en justice. Le Tavernier fut assigné en plainte devant le Juge, qui répondit sur l'interrogatoire qu'on lui fit, qu'il étoit vrai qu'il l'avoit fait mettre exprès en dérision du borgne qui avoit exigé deux fois plus de lui qu'il ne lui falloit pour faire aposer son enseigne : qui après serment pris de lui, avoua qu'il étoit vrai & offrit à lui restituer le surplus; ce qui fut ordonné au borgne, & au Tavernier de réformer son Enseigne; mais toute la réforme qu'il fit ne consista qu'à ôter un *P* de l'écriture, y laissant la peinture entière, de sorte qu'on lisoit : *Au Borgne qui rend*. En effet, dans la posture que ce borgne faisoit en prenant la pistole de l'autre, on ne sçavoit discerner s'il la prenoit ou s'il la rendoit, & par ce moyen soutenoit avoir satisfait à l'Arrêt. Ce qui fut jugé, sans avoir égard à la seconde plainte du borgne.

LIII

D'un Cavalier & d'un Ministre.

Un Ministre de la religion prétenduë réformée allant à la campagne en compagnie d'un Cavalier catholique, ils rencontrèrent en leur chemin une croix; le Cavalier, s'acquittant de son devoir, ôta son chapeau devant ce précieux signe de notre rédemption, lui faisant une profonde révérence. Le Ministre se moqua de lui, lui demandant pourquoi il ôtoit son chapeau & s'inclinoit devant un morceau de bois. Parce, répond ce Cavalier, que ce bois me représente Jésus-Christ crucifié en cet arbre pour la rédemption du genre humain & que pour ce sujet je ne lui sçau-rois rendre assez d'honneur. Mais, lui répondit le Ministre, nous sommes tantôt passez par devant une potence qui est de bois aussi bien que cette croix ici & peut-être même qu'elle est faite du même arbre dont est faite cette potence, pourquoi ne vous êtes-vous point incliné devant? Ah! ah! monsieur le Ministre, lui répondit ce Cavalier, quand vous êtes couché avec votre femme, pourquoi ne la baisez-vous point aussi-tôt au derriere qu'à la bouche, puisque ce n'est qu'une même chair? A quoi le pauvre Ministre, ne sçachant que répondre, fut contraint de se taire tout court.

LIV

*D'un Cavalier sur qui une Damoiselle
avoit craché.*

Un Cavalier discourant avec une fort belle Damoiselle qu'il aimoit fort, cette Damoiselle en voulant cracher, par mégarde elle cracha sur le Cavalier, à qui tout à l'heure elle fit ses excuses, le priant de lui pardonner cette incivilité qu'elle lui avoit faite sans y penser. A quoi ce Cavalier repartit : vous avez bien tort, Mademoiselle, ne faites aucune excuse envers une personne sur qui vous avez tout pouvoir, & quand cela ne seroit pas, le mal n'est pas si grand que vous le faites; si un pêcheur ne craint point de se mouiller tout le corps pour tâcher à pêcher un pauvre petit poisson, me voudrois-je plaindre d'avoir reçu une goutte d'eau, dans l'espérance que j'ai de pêcher une si belle Truite.

LV

Autre sur le sujet.

Un Gentilhomme étant aussi auprès d'une jeune & belle Damoiselle & dont il étoit fort amoureux,

il avoit une pituite si grande qu'en discourant avec elle il étoit obligé de cracher à chaque moment. Après que cette Damoiselle en eut longtemps enduré, elle ne se pût empêcher de lui dire : Monsieur, voilà bien craché, je ne sçai qui vous peut obliger à cela ; à quoi le Gentilhomme repartit sur l'heure : Mademoiselle, ne vous étonnez point, je vous prie, étant auprès d'un si friand morceau, si l'eau m'en vient souvent à la bouche.

LVI

D'un Medecin à une jeune fille malade.

Une jeune fille étant tombée malade, ses parens, qui en étoient idolâtres pour n'avoir que cette fille, qui étoit fort belle & en l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, envoïerent querir promptement le Medecin qui, la venant visiter, la première chose qu'il fit fut de lui demander son bras pour tâter son pouls pour voir si elle n'avoit point la fièvre ; cette fille se voyant en compagnie ne vouloit point présenter son bras nud à cet homme pour le manier, mais ses parens l'ayant admonestée à cela, lui disant qu'il n'y avoit point de danger, à force de prières elle tire son bras du lit & le présente au médecin, couvert de sa chemise. Le Médecin n'ayant sçu gagner sur elle qu'elle lui présentât à nu, se mit en colère &, se levant d'auprès d'elle, s'en alla disant : A malade de toile il faut un médecin de drap.

LVII

Fanfaronnade d'un Gascon.

Un certain cavalier Gascon étant avec quelques François, &, discourant de sa valeur, car c'est le plus ordinaire entretien qu'ils aient, racontant tant de personnes qu'il avoit tuées en duel, on lui demanda comment il pouvoit aller par les ruës de Paris avec tant de franchise, & que cela étant, il falloit bien qu'il eut des remissions de tous les meurtres qu'il avoit faits. Comment, cap de bious, des remissions, dit-il, il y en a une si grande quantité en nôtre maison que tous nos 'chassis ne sont faits d'autre chose. Mais j'ay de la peine à en obtenir une pour le dernier meurtre que j'ai fait, il faut croire que nos prédécesseurs étoient bien plus honnêtes gens que l'on est aujourd'hui, jamais homme ne tua son adversaire plus genereusement que j'ai fait le mien, & si j'ay plus de peine à obtenir cette remission que tous mes prédécesseurs n'ont fait en plus de huit cent années; ce chancelier ici ne doit pas être genereux comme ont été tous nos devanciers. J'ai beau montrer la generosité de mon action, je jure qu'il ne me fait que nacqueter : Ah! que n'ai-je affaire à un homme d'epée, ces gens de plume me font desesperer, car il n'y a pas d'honneur à acquerir avec eux.

LVIII

Autre sur le même sujet.

Comme chacun fçait que les Gascons, pour la plupart, sont fanfarons, un cavalier françois étant en discours sur pareille matière en compagnie, où se trouva un gentilhomme Gascon, il ne put nier cette vérité : mais aussi faut-il que je vous confesse, dit-il, que tous les Gascons, plus qu'aucune autre nation, ont bonne grâce à faire une rodomontade, & que les autres n'y entendent rien auprès d'eux. Une Damoiselle qui étoit là présente, lui dit : Monsieur, pour obliger la compagnie, je vous prie de nous en faire une, puisque vous y réussirez mieux que pas un. Ah ! répondit-il, Mademoiselle, je vous estime trop & toute la compagnie, car il est très-certain que si je faisois une rodomontade, je vous ferois tous mourir de peur, & j'ai trop d'affection pour v^ôtre service.

LIX

*D'un qui faisoit dire un service à son Père
qui avoit été pendu.*

Un Normand s'étant trouvé à Bordeaux, comme il vouloit déniaiser un certain Gascon, le Gascon se

trouva plus fin que lui, car il lui surprit la main dans sa poche, & il est à croire que ce n'étoit pas pour lui emprunter son chapelet. On se saisit du Normand & on le mene prisonnier ; l'ayant fait dépouiller, il fut trouvé marqué sur l'épaule des armes du Roi, il fut condamné à être pendu & étranglé. Il avoit un fils en Normandie, qui ayant été averti de la disgrâce arrivée à son Père, il en porta le deuil, sans publier la cause de sa mort, il en feignit une plus honorable &, mû de piété, lui fit faire un service en son village où il assista vêtu de deuil, avec un feint tombeau couvert de drap noir. Comme le service fut achevé, le curé, comme c'étoit la coutume, prenant le bénitier pour jeter de l'eau bénite sur le tombeau, le fils, qui l'assistoit en cette cérémonie, prit le bras du curé &, le levant en haut, lui dit : plus haut, monsieur, je vous prie. Le curé ne sachant ce qu'il vouloit dire, il s'expliqua disant que son Père étoit mort en l'air & que partant il falloit que l'eau bénite allât plus haut.

LX

D'un Normand emprisonné à tort.

Il arriva dans Paris un grand bruit sur une certaine dispute où il y eût quantité de personnes blessées ; des sergens se trouvant là par hazard arrêterent prisonniers tous ceux qui se trouvèrent en la mêlée, & entr'autres un certain Normand qui, passant par la rue, s'étoit arrêté à voir ceux qui se battoient. Au

bout de quelques jours, comme on faisoit la visite des prisonniers, on amène le Normand devant le Juge qui, en l'interrogeant, lui demanda d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit Normand; interrogé de quelle profession il étoit, il répondit qu'il étoit sergent. Comme on l'interrogeoit sur cette batterie, il répondit qu'il étoit innocent & qu'il n'avoit rien fait. Et mon ami, lui dit le Juge, si ce n'est pour ce crime ici que tu as pâti à la prison, ce sera pour d'autres que tu auras faits dont tu n'auras pas été puni. Ah! Monsieur, lui répondit-il, je suis homme de bien & n'ai jamais fait aucune action qui ait mérité d'être repris de justice. Le Juge le regardant au visage voyant qu'il étoit rousseau, lui dit : Vous êtes homme de bien & n'avez jamais fait aucun mal en votre vie étant sergent, rousseau & Normand de plus. Si cela est ainsi, mon bon ami, il vous faut faire couper un bout de l'oreille pour faire des reliques, car à moins que d'être Saint, cela ne se peut pas.

LXI

*D'un Normand qui, pensant attraper,
le fut lui-même.*

Un chacun sçait qu'en la basse Normandie ils ont accoutumé de fois à d'autres de faire de grandes chauderonnées de toutes sortes de laits, qu'ils mettent bouillir sur le feu & en font une sorte de bouillie

qu'ils apelent de la caudelée¹, & quand ils en ont fait quantité, ils la mettent dans de certaines écuelles & en font des présens à tous leurs voisins, comme on fait dans ce país ici de boudins & de fauciffes quand on a tué des pourceaux. Il arriva un jour qu'en une certaine maison, comme on faisoit boüillir sur le feu de cette caudelée dans une grande chaudière, celle qui en avoit le soin, aïant eu affaire ailleurs, étoit sortie de la chambre aïant laissé la chaudière sur le feu ; un jeune drôle de leurs voisins étant entré dans la même chambre & n'y trouvant personne, voyant cette chaudière sur le feu, malicieux qu'il étoit, il détacha son haut de chauffe & fit son ordure dedans &, avec un bâton qu'il prit au coin du feu, il se mit à mouvoir le tout, en sorte qu'il n'y paroïssoit point après cela ; de crainte qu'on ne le prit sur le fait, il sort du logis comme il y étoit entré. La maîtresse arrive, qui voïant la denrée cuite, elle la départit selon sa coutume, en plusieurs écuellées & entr'autres à la maison de celui qui l'avoit si bien assaisonnée, & en tems qu'il n'étoit point au logis. Sa femme, ignorante de l'affaire, remercia sa voisine & fit ferrer cette écuelle. Son mari, étant venu au logis le soir, avant que le soupé fut prêt, dit qu'il mouroit de faim, demanda à sa femme si elle n'avoit rien à lui donner ; elle, se ressouvenant du présent qu'on lui venoit de faire, je n'ai rien que cette écuellée de caudelée ; lui qui étoit affamé dit qu'on lui baillât ; il la mangea toute sans s'aperce-

1. Caudelée : lait caillé & aigri que l'on conserve pour l'hiver, du bas-latin *calidum*. Voy. la vision de Wetinus dans Mabillon, A. S. O. S. B. Siècle IV, part. 1., p. 293.

(*Diâ. du patois normand.*)

voir de la fauce qu'il y avoit mise. Après qu'il l'eût mangée, il demanda à sa femme qui lui avoit baillée, elle lui dit que sa voisine une telle lui avoit envoyée. Fi, morbleu, dit-il, j'ai ch.. dedans !!

LXII

De la délicatesse de quatre femmes.

C'est ordinairement la grâce aux femmes d'être délicates, comme aux hommes d'être forts & robustes : comme quatre femmes qui étoient voisines l'une de l'autre, foutenoient être délicates au dernier point, chacune d'elles prétendant emporter le prix sur sa compagne, enfin, elles firent gageure à qui l'étoit la plus des quatre, & elles convinrent d'un Juge pour terminer leur différent, chacune demeurant d'accord d'alléguer ses raisons par devant lui, les rapportans au jugement qu'il en donneroit, auquel il ne devoit point y avoir d'apel. La premiere, pour preuve de sa délicatesse, allegua que se promenant un matin d'été à la fraîche dans son jardin, nuë en chemise avec ses mules de chambre, en aiant tiré son pied pour prendre la rosée, une feuille de rosier lui étoit tombée sur le pied qui l'avoit renduë boiteuse plus de trois mois durant. La seconde allegua pour preuve de sa délicatesse que sa fille de chambre un jour en faisant son lit avoit par mégarde laissé un petit pli au milieu de son drap qui étoit de toile de Hollande & de la plus déliée; s'étant couchée un peu rudement sur

ce pli, il lui avoit rompu trois côtes, dont elle avoit été trois mois entre les mains des chirurgiens. La troisieme, pour preuve de la sienne, qu'elle avoit toujours particulièrement recommandé à la fille de chambre, en la coiffant, de si bien séparer les poils de sa tête en deux parties égales qu'il n'y en eut pas plus d'un côté que d'autre, sçachant bien l'accident qui en pourroit arriver, mais que par mégarde ayant laissé une fois trois ou quatre poils plus d'un côté que d'autre, cela avoit été suffisant de lui faire pencher la tête plus de six semaines de ce côté là. Et la quatrieme, pour preuve qu'elle étoit plus délicate que pas une d'elles, leur dit : or ça, mesdames, il n'y a pas une de vous qui tous les jours pour le moins n'aille à la selle, car c'est chose tellement nécessaire à la vie que sans cela vous ne feriez pas, & néanmoins, pour ce sujet-là, il n'est pas arrivé à pas une de vous autres ce qui m'arriva devant hier. C'est qu'en faisant mes affaires, quoique j'y aille le plus doucement qui m'est possible, pour montrer que je suis délicate jusqu'au dernier point, je me suis rompu une veine du derriere, & nul chirurgien n'est capable de me la raccommoder sans mettre le reste en pièces, de sorte que j'aime mieux demeurer avec ce deffaut que d'empirer encore la chose y voulant remédier. Le juge qu'elles avoient nommé fut tellement confus qu'il ne sçût quel jugement asseoir là-dessus, trouvant leurs raisons fort égales, & moi, de peur de faire tort à pas une d'elles, j'aime mieux laisser au lecteur à décider le différent, qui y fera, comme je pense, aussi empêché que moi¹.

1. Voy. Imbriani, *La Novellaja Milanese*, Bologna, 1872, in-80,

LXIII

D'un Devin feint.

P. 300.

On appelle grillet un petit animal noiraut, fait environ comme une petite cigale, qui crie la nuit dans les cheminées¹. Un certain villageois nommé de ce nom de Grillet avoit oüi faire tant d'état des bons morceaux qu'il mouroit d'envie d'en goûter son faoul, n'aïant jamais mangé de viande plus délicate que du lard, encore à leche-doigt. Il entendoit si fort louer les perdrix, levraux, beccaces, canards, aloüettes & autre sorte de gibier : les vins délicieux, bisques, entremets & autres choses délicates qu'on sert aux festins, qu'il ne vouloit point mourir sans en tâter & sans faire trois repas durant sa vie, où il n'y eut rien à désirer, après quoi il ne se foucioit point de mourir. Mais n'aïant pas de quoi contenter son envie faute de moyens, il eut recours à une invention qu'il crût qu'elle lui reussiroit, qui étoit de contrefaire le devin & de publier par tous les lieux

n° XVI : *Il Gessamin* (le Jasmin) : trois filles sont si délicates que l'une se plaint de la couture du drap de lit, l'autre d'un cheveu arraché avec le peigne, la troisième d'une feuille de jasmin qui est tombée sur son pied. Le galant, qui doit choisir entre elles, tire sa révérence à toutes trois. Cf. Schneller, *Märchen aus Wälschtirol*, n° 45.

1. M. Littré dit que grillet, grelet, sont des congénères de grillon à Genève & dans le Berry ; il faut ajouter la Normandie.

où il iroit (car il se résolut de s'en aller par tout le monde) qu'il sçavoit deviner toutes choses, & si quelqu'un qui fut puissant avoit besoin de son art pour deviner quelque chose de conséquence, il diroit qu'il lui étoit impossible de rien deviner qu'auparavant, par trois jours consécutifs, il n'eût fait trois repas, depuis le matin jusqu'au soir, des viandes les plus rares & les plus exquisés qui se pourroient rencontrer dans le païs & beu en grande quantité des plus excellens vins de toutes sortes de façons. Croïant par ce moïen que le mettant en besongne il assouviroit son envie à son aise, sur l'espérance que ceux qui le traiteroient auroient de recouvrer les choses qu'ils auroient perduës ou autres curiositez ; & qu'après qu'il seroit venu à bout de ce qu'il souhaittoit, il s'exposoit aux coups de bâtons, aux étrivieres & aux plus rigoureux châtimens dont on le voudroit punir jusqu'à la mort même, tant cette furieuse fantaisie de se faouler à son aise occupoit ses esprits. Il part donc avec cette résolution, & au bout de quelques journées, aïant publié le secret particulier qu'il avoit de deviner toutes choses, plusieurs le voulurent employer, mais n'aïant pas le moïen de satisfaire à ses apétits, & quand même la chose eut été, leur curiosité n'étoit pas si grande ni les choses de si grande conséquence qu'ils l'eussent voulu acheter à de si grands frais. Il continuë son voïage, arrive en un païs où il y avoit une dame de fort haute condition qui avoit perdu un diamant d'une très-grande valeur, que trois laquais avoient dérobé par ensemble. Cette dame, entendant parler qu'il y avoit un devin, l'envoie querir & lui demande s'il pouvoit deviner qu'étoit devenu son diamant. Grillet, le devin

simulé, lui dit qu'assurément il lui en donneroit des nouvelles, mais que cela ne se pouvoit faire qu'avec le tems & quelque dépense; elle demanda quel tems il falloit & à combien monteroit cette dépense; il dit qu'il demandoit trois jours de tems & que toute la dépense consistoit à lui faire durant ces trois jours trois excellens & magnifiques repas qui durassent chaque jour depuis le matin jusqu'au soir; qu'autrement il ne pouvoit avoir la faculté de deviner : cette dame qui étoit grandement riche & qui se soucioit fort peu de cette dépense qui pour elle étoit si peu considérable, commanda à son maître d'hôtel de lui donner toutes les viandes qu'il demanderoit. Il demanda celles dont il avoit oüi faire le plus d'état & dont il désiroit si fort en avoir par delà son saoul. Et là-dessus prit congé de Madame & fut conduit dans une chambre qui lui fut destinée; on lui donna à souper, mais ce souper-là ne fut pas mis au nombre de ces trois repas qui devoient durer toute la journée. Étant couché, les trois laquais qui avoient fait le larcin étoient en une merveilleuse appréhension de l'arrivée du devin, tenant pour tout certain que leur affaire seroit découverte & que ce devin les accuseroit. Après avoir consulté ensemble, ils résolurent d'attendre que ces trois jours fussent passez, & un d'eux eût commission du maître d'hôtel d'aller voir monsieur le devin durant son premier repas. Dès le matin il se mit à table & fut servi tout comme il avoit commandé, & ce laquais qui soigneusement épioit toutes ses actions étoit si fort en exercice à lui servir souventefois à boire, car comme il n'étoit pas accoutumé à cette savoureuse liqueur des vins les plus délicieux, il revisitoit souvent les brocs.

Comme il fut saoul, il demanda à se coucher & par hazard il jetta les yeux sur ce laquais en disant tout haut : Ah ! Dieu merci, en voilà déjà un. Les larrons croient que tout ce que l'on dit qu'on le dit pour eux principalement; cettui-ci ayant des fujets si grands d'appréhension, crut que celui-ci vouloit dire : voilà déjà un des trois larrons qui a dérobé le diamant. Mais son intention étoit autre, car il vouloit seulement dire : Dieu merci, voilà déjà un des trois repas que j'ai tant désirés. Ce qui fut cause que tout tremblant & effrayé il s'en alla trouver ses compagnons, leur contant ce qui lui étoit arrivé, en exagérant encore les circonstances que la peur lui avoit fait remarquer beaucoup plus grandes, leur donnant pour chose assurée que leur larcin étoit découvert. Ce qui les fit penser à leur conscience & résoudre ensemble pour en être encore plus éclaircis, qu'un des deux autres l'iroit servir le lendemain. Le jour étant venu, on recommence le festin au seigneur Grillet, où il fut servi encore avec plus d'apparat qu'au premier, & comme il se fut retiré en se voulant coucher, il dit encore tout haut en présence du second, & jettant les yeux sur lui comme il lui sembla : Ah ! Dieu merci, en voilà déjà deux. Ce laquais tout effrayé fut pour donner la peur encore plus grande à ces deux camarades, qui résolurent que le lendemain le troisième iroit le servir sa fois, & sur ce qu'il rapporteroit qu'ils résoudroient ce qu'ils auroient à faire. La nuit se passe, le jour vient & de nouveau on couvre la table & on le sert à l'accoutumé. La dame ayant tant de soin de son devin que souvent elle envoyoit sçavoir de ses nouvelles & s'il faisoit bonne chère; le troisième laquais qui mouroit

d'appréhension en le servant, ne sçavoit ce qu'il devoit faire, & à chaque fois qu'il demandoit à boire, il s'imaginoit qu'il le montrait du doigt en le menaçant, car la peur qui a déjà de grands fondemens nous fait voir bien souvent des choses qui ne furent jamais. Ayant achevé de souper, il se met à rendre grâce à Dieu, & à la fin de sa prière il dit tout haut : Ah ! Dieu merci les voilà tous trois, je ne désirois au monde autre chose, je suis maintenant content & n'ai plus rien à désirer. Toi, mon ami, dit-il au laquais, dis à madame que j'aurai l'honneur de la voir. Ce laquais ayant le tout raconté à ses compagnons, ils ne douterent point du tout que leur vol étoit découvert & que dès le matin il en avertiroit madame, ce qui les fit résoudre à s'aller tous trois de grand matin se jeter à ses pieds & lui avouer toute l'affaire, lui mettre le diamant entre les mains, le supplier d'avoir pitié d'eux & ne les vouloir point accuser, parce qu'indubitablement ils seroient pendus. Ce qu'ils firent dès le matin que le seigneur Grillet fut éveillé, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une si bonne nouvelle ; car comme son vin fut cuvé & que le matin il ne se sentoît plus de sa bonne chère, il n'espéroit rien que le châtiment dû à une entreprise si téméraire, dont la vérité alloit paroître à son préjudice, & de bon cœur eût voulu être quitte pour deux cens coups d'étrivières : mais il fut bien étonné qu'au lieu d'un supplice, il se vit une haute récompense préparée, avec l'éclat d'une réputation qui iroit bien loin. Il fait le sérieux à ce discours, leur dit qu'ils avoient très-bien fait de lui avoir franchement déclaré cette affaire, quoiqu'il ne l'ignorât pas par les moyens de son art, mais que s'ils vouloient avoir

leur pardon, ils devoient lui déclarer toutes les particularitez de cette affaire, sçavoir quand, où & comment ils avoient attrapé ce diamant, ce qu'ils firent sans mentir d'un seul point, ce qui réjoûit fort le seigneur Grillet qui prenant le diamant, le fit en leur présence avaler à un coq d'Inde du logis, qu'il remarqua, puis prit congé des trois laquais après les avoir assurez du secret, & s'étant fait conduire devant madame, il lui dit qu'elle avoit perdu ce diamant un tel jour, à telle heure, en tel lieu & en telle compagnie, comme il avoit appris de ces trois laquais, qu'en défaisant son gand il lui étoit tombé de la main & qu'un de ses coqs d'Inde passant par là l'avoit avalé, qu'on les fît tous venir devant lui & qu'il le reconnoîtroit. La dame fut ravie d'entendre ce discours, voyant que toutes les particularitez qu'il lui contoît étoient véritables, elle commanda qu'on amenât tous les coqs d'Inde devant elle, ce que l'on fit; alors le seigneur Grillet reconnoissant celui à qui il l'avoit fait avaler, lui dit : Madame, le voilà, faites-lui ouvrir le ventre & vous le trouverez, sur le péril de ma vie. La femme ne fut point paresseuse, elle lui fit ouvrir le ventre &, trouvant son diamant, elle s'écria : O l'excellent devin ! ô le grand devin ! même ne se put tenir de se jeter à son col & l'emmena chez elle : elle le fit dîner à sa table, scis au côté d'elle, & lui fit autant d'honneur comme si c'eût été un bien plus honnête homme & le retint à souper & à coucher au logis, en attendant qu'elle lui préparât une fort honorable récompense : peu d'heures après le mari de cette dame arrive, qui depuis huit ou dix jours étoit absent du logis. Elle lui conta sur l'heure comme heureusement elle avoit

retrouvé son diamant par le moyen d'un excellent devin à qui elle avoit de particulieres obligations. Ce mari, qui étoit un peu plus rusé que sa femme, ne pût si facilement croire qu'un homme eût le pouvoir de deviner, se moquant de ces suppositions-là, mais elle lui assûra la chose avec tant de sermens qu'il eut envie de le voir. On le mande, il comparoit devant lui, il le trouve de si mauvaise mine & d'un raisonnement si ridicule, que cela le confirma davantage en l'opinion qu'il avoit que sa femme s'étoit laissé duper ; on le renvoya dans sa chambre, & le mari se moqua de sa femme d'être de si légère croyance. Sa femme persista avec d'étranges sermens, lui disant qu'il lui étoit facile d'en faire la preuve sur quelque autre chose. A l'instant un grillet qui étoit dans la cheminée de la chambre de cette dame avec son cri les étourdissoit. Un page en visitant la cheminée avec un bout de chandelle trouva ce grillet dans un trou & le présenta à ce seigneur : l'ayant entre ses mains, sa femme l'importunant de faire l'épreuve de ce devin & qu'il en verroit encore plus qu'elle ne lui en disoit, il commanda qu'on apelât ce devin, & pendant qu'on l'alla querir, il demanda deux plats & mit ce grillet dedans sans que personne le vît faire. Le devin arrivant, ce seigneur dit : Hé bien, mon ami, vous faites ici le devin & voulez passer ici pour tel, & je sçai bien que tu n'es rien qu'un mairaut & que tu ne le fais que pour attraper le monde, mais je veux voir à présent ce qui en est, car si tout presentement tu ne me devines ce qui est entre ces deux plats, je te ferai donner cinq cens coups d'étrivieres & te couperai les deux oreilles. Le pauvre devin fut bien attrapé, car il voyoit assurément sa

fourbe découverte, ce qui fit qu'en levant les yeux au ciel, il dit tout haut : Hélas ! pauvre Grillet, te voilà pris. Il entendoit parler de lui-même, qui se nommoit Grillet. Mais ce feigneur, qui ne sçavoit point son nom & qui n'entendoit point cette équivoque, crût que véritablement il l'avoit deviné ; à l'heure ouvrant les deux plats & admirant la vertu de cet homme, il fut à lui les bras ouverts & en l'embrassant : Je te demande pardon, mon ami, va, tu es le plus habile homme qu'il y ait en Europe. Il lui fit mille caresses & grand honneur ; on le mena coucher avec pompe, & le lendemain on le fit magnifiquement déjeuner & on lui donna quantité d'or & d'argent, avec cent mille remerciemens. Confiderez s'il n'étoit pas plus heureux que fage¹.

LXIV

Nouvelle plaisante & récréative.

Il y a dans Madrid quatre fêtes folennelles (outre celle de Sainte-Anne, patronne de la ville) qui se fêtent avec plus de folennité que celle de Pâques : à sçavoir saint Blaise, qui est le troisieme de février, le lendemain de la Chandeleur ; saint Jacques le Verd, c'est ainsi qu'ils le nomment, qui est le premier jour de mai ; la veille de saint Jean, qu'ils nomment de

1. Voy. frères Grimm, *le Docteur universel* ; — Laifnel de la Salle, *Croyances & Légendes du centre de la France*, t. II, p. 264.

Sotillo, qui veut dire le petit bois, qui est un bosquet hors de la ville de Madrid, sur la rivière de Mançanares, où la plupart du peuple de Madrid, tant hommes que femmes, passent en ris & en jeux toute la nuit & tout le lendemain ; & la quatrième fête est *Nuestra Senora de los Angelos*, où tout le peuple s'assemble hors le pont de Madrid, près une petite chapelle dédiée à saint Isidore, qu'ils nomment San Isidro, d'où il étoit naturel.

De ces quatre fêtes, après celle de la veille de la saint Jean, celle qui se célèbre avec plus de solennité est la fête de saint Blaise, qui est une église scituée proche de Madrid, en une plaine qui regarde le nord, par où l'on vient de France en cette cour-là, proche du Prado, lieu le plus délicieux de la ville, au pied de ce fameux monastere de Saint-Jérôme, par où l'on passe pour aller de Madrid à ce temple de singuliere dévotion, appelé *Nuestra Senora de Atocha*, qui est un des plus renommez, sans excepter même celui de Saint-Jacques en Galice, celui de Notre-Dame-de-Monferrat, celui de Notre-Dame-de-Guadaloupe, de Notre-Dame-d'Illescas, de la Pena de Francio, de San Diego de Alcala, du Sagratio de Toledé, de N. Senora del Pilar de Saragoce, du Crucifix de Burgos & plusieurs autres lieux saints & renommez, où Dieu, en ce país-là, fait véritablement paroître une infinité de miracles. En ce jour de saint Blaise, quoique dans le cœur de l'hiver, les dames ont accoutumé d'aller commencer en cette plaine-là à *tomar sol*, qui est prendre le soleil : c'est de ce terme dont elles usent, comme qui diroit s'aller réjouir de son heureux retour sur nôtre horison, après trois ou quatre mois d'absence, c'est-à-dire que durant ce

tems-là il ne les a vus que de loin, & en Espagne, le jour de saint Blaise, qui n'est que le troisieme jour de février, le soleil se montre aussi fort qu'il fait en ce païs-ci au commencement du mois de mai. C'est ce que j'ai jugé à propos de vous dire, afin que vous sçachiez la cause qui oblige le peuple de Madrid, tant hommes que femmes, de célébrer cette feste (quoiqu'il n'en soit aucune mention dans le calendrier), autant que pas une de l'année, où se trouve plus de monde qu'à saint Denis, à la foire du Landi.

Il y avoit donc en la ville de Madrid trois femmes mariées, belles, sages & de fort bon esprit. La premiere étoit mariée avec le facteur d'un Gènois, aux affaires duquel il étoit occupé & n'avoit aucun loisir de songer aux siennes, dont sa femme se plaignoit : car encore qu'il fût bien accommodé & que facilement il eût pu quitter cet exercice, le profit qu'il y trouvoit le tenoit tellement sujet qu'il y passoit les jours & les nuits : il dinoit tous les jours chez son maître & il ne se retiroit chez lui que pour souper, encore venoit-il le plus souvent bien tard & sortoit de très-grand matin, & les fêtes qu'il eût pu donner à son divertissement, il les employoit à examiner des comptes & à recouvrer de mauvaises dettes de son maître, de sorte que sa pauvre femme étoit celle qui le possédoit le moins.

La seconde avoit pour mari un peintre qui n'en avoit gueres que le nom, qui étoit occupé, il y avoit plus d'un mois, à la peinture d'un fort grand & beau contre-autel d'un des fameux monasteres de la ville, & étoit tellement assidu à son travail qu'il n'avoit pas plus de tems qu'il lui en falloit de reste non plus

que le premier; il étoit si mauvais ménager & si adonné à la débauche qu'il passoit au cabaret presque toutes les fêtes & dimanches où il dépensoit tout ce qu'il avoit gagné le long de la semaine, de sorte que sa femme étoit encore plus à plaindre que la première.

Mais la condition de la troisième étoit encore bien pire, sans comparaison, que celle des deux autres, parce qu'étant la plus belle & la plus jeune, elle souffroit les continuelles persécutions d'un vieux goutteux de jaloux qui étoit bien près de sa soixantième année & qui n'avoit autre occupation que de martiriser jour & nuit cette pauvre innocente : ils vivoient tous deux du louage de deux maisons assez raisonnables qui, pour être placées en deux quartiers assez avantageux, avec ce que la pauvre affligée pouvoit tirer du travail de son aiguille, leur donnoient de quoi passer assez doucement leur vie.

Elles étoient toutes trois grandes amies, parce qu'auparavant elles avoient demeuré toutes trois en un même logis, encore que pour lors elles demeuraient en différens quartiers de la ville, peu éloignés néanmoins l'un de l'autre, & par conséquent les maris avoient contracté ensemble la même amitié & les femmes se communiquoient quelquefois, quand les deux autres alloient ensemble voir celle du jaloux, parce que la pauvre misérable, si son mari ne la menoit avec lui, il lui étoit impossible qu'elle leur pût rendre leurs visites en aucune façon, & les maris le plus souvent les jours de fêtes passaient ensemble le tems, ou à la comédie ou à la paulme, ou au jeu d'argolle, qui est une espèce de mail qu'ils ont en Espagne.

Comme un jour les trois amies étoient ensemble à la maison du jaloux, la femme duquel s'entretenoit avec elles des persecutions avec quoi son mari la tourmentoit, leur contant l'impertinent soin qu'il mettoit à la garder & ses ridicules soupçons, ne voyant pas une mouche sur elle dont il ne prit ombrage, étant même jaloux de la dentelle de sa mante, parce qu'elle touchoit à son visage, la peine qu'elle avoit toutes les fois qu'il falloit qu'elle allât à la messe : car quoique ce fût dès le point du jour & qu'autre que lui ne l'accompagnât, le vent seulement qui venoit du côté où il y avoit un homme à marier le mettoit en cervelle, s'imaginant que c'étoit quelque valet invisible qui lui apportât un poulet. Ses deux amies ne pouvoient ouïr ce discours sans étonnement & sans compatir à son affliction, mais tout ce qu'elles pouvoient faire étoit de la consoler & de la faire résoudre à prendre patience.

Leurs maris étant venus, après qu'ils eurent collationné tous fix, ils résolurent d'aller ensemble le réjouir le jour de saint Blaise, qui devoit arriver bien-tôt, au lieu comme il est dit ci-dessus ; la plupart de la ville se trouve là pour y voir passer le roi qui ce jour devoit aller à Notre-Dame de Atocha, & en un jardin proche de là elles devoient y porter la collation & y passer le reste de la journée. Les hommes & les femmes eurent bien de la peine d'obtenir le congé que la femme du jaloux fût de la partie, quoiqu'il y dût être lui-même. Le jour arrivé, après qu'elles eurent fait la collation & qu'elles se furent assises dans la plaine avec les autres pour jouir de l'agréable vûe au retour du soleil, cependant que les maris s'entretenoient dans le jardin à

jouer à la boule, il arriva que la femme du jaloux, prenant garde à quelque chose qui brilloit extrêmement dans un monceau d'ordure qui étoit auprès d'elle, dit toute étonnée : qu'est-ce que je vois là qui brille si fort qu'il m'éblouit la vûe ? Les deux autres ayant jetté les yeux dessus, la femme du caissier dit : ce pourroit bien être quelque pierre précieuse que quelques dames qui sont ici pourroient avoir perdue, ou de celles qui viennent tous les jours en ces jardinages passer le tems, & je me trompe fort si ce n'est un diamant de grande valeur, vu le brillant éclat qui en fort. La femme du peintre se leva & alla voir ce que c'étoit, & du milieu de cette ordure tira un diamant si beau & d'une telle valeur qu'il faisoit quasi honte aux rayons du soleil quand ils donnoient dessus ; toutes trois souhaiterent avec passion la possession d'une chose si précieuse, & chacune d'elles alléguoit ses raisons par lesquelles elle prétendoit que la bague lui devoit appartenir. La première, qui étoit la femme du jaloux, disoit qu'elle y avoit plus de droit que pas une, parce que ç'avoit été elle qui l'avoit remarquée la première. La seconde qui étoit la femme du caissier, maintenoit qu'ayant été celle qui avoit deviné ce que c'étoit, pas une ne lui pouvoit usurper le droit de la posséder ; & la troisième, qui étoit la femme du peintre, soutenoit contre les deux autres qu'étant celle qui l'ayant tirée d'un lieu si sale, elle avoit trouvé par expérience ce que les autres n'avoient fait que par conjecture & que par conséquent elle seule la devoit posséder, puisqu'elle lui avoit coûté beaucoup plus de peine qu'aux deux autres.

Cette dispute se fut poussée si avant qu'elle fut

encore fans doute venue à la connoissance de leurs maris & eût pu causer entr'eux quelque querelle, car chacun d'eux eût voulu être possesseur de ce joyau, si la femme du peintre, qui avoit plus d'esprit que pas une d'elles, ne leur eût dit : mesdames, cette pierre est fort petite, & toute sa valeur ne consistant qu'à se la conserver entiere, il n'y auroit pas d'apparence de la diviser entre nous trois, quand même nous y aurions autant de droit l'une que l'autre : mon avis est qu'il est à propos de la vendre, & pour éviter toute dispute, puisque nous y avons toutes trois droit, que nous partagions également entre nous le prix qu'elle sera vendue devant que nos maris viennent, qui fans doute nous priveront toutes trois ; peut-être y auroit-il une dispute entre eux plus forte que la nôtre à qui demeurerait le seul maître, & cette bague pourroit bien faire entre nous ce que jadis, entre les trois déesses fit cette pomme de discorde si fort chantée par les poètes. Mais vous me demanderez, en attendant que le prix s'en trouve, laquelle de nous trois en fera la dépositaire fans que les deux autres s'en scandalisent, puisqu'il n'y en a pas une de nous qui ne prétende qu'elle lui doit appartenir toute entiere. C'est pourquoi je confesse que j'y trouve une grande difficulté, mais si vous me permettez de dire mon avis là-dessus, je vous conseillerai bien une chose que peut-être vous ne trouverez pas hors de propos. Le comte d'Oropesa se promene en cette place avec d'autres cavaliers ; il est notre voisin & personne ne le peut tenir pour suspect, faisons-le juge de notre différent, apellons-le à quartier, il est si genereux qu'il ne nous refusera pas, & passons toutes trois par ce qu'il ordonnera.

J'en suis contente, dit la femme du caissier, je le connois fort bien & sçai qu'il a l'esprit si bon, & que la justice est si fort de mon côté, qu'indubitablement je gagnerai ma cause. Je ne le recuse point, dit la femme du jaloux, mais comment le pourrai-je instruire de mon bon droit, étant à la vue de mon scrupuleux vieillard? Car le comte étant fort jeune & la jalousie de mon mari trop vérifiée, je ne vois pas qu'il y ait lieu de le faire.

Ces trois amies étoient encore en dispute quand le bruit vint que le roi étoit à la porte d'Alcala pour venir à Notre-Dame d'Atocha. Tout le monde y courant, les maris furent des premiers pour l'aller voir; ces trois amies se servant de cette occasion apellerent le comte & s'excusant de leur hardiesse, lui proposerent leur dispute en peu de mots, le suppliant de les vouloir juger promptement, devant que leurs maris revinssent & que le plus jaloux d'eux n'eût pas de sujet pour sa jalousie de les quereller étant arrivé au logis. Elles lui mirent la bague entre les mains, le suppliant de la donner à celle qu'il jugeroit la mériter le mieux.

Le comte avoit l'esprit fort excellent & avec le peu de tems qu'elles lui donnoient, ayant ouï succinctement leurs raisons, il leur dit : Mesdames, les raisons de chacune de vous sont si fortes que je ne présume pas avoir l'esprit si subtil que dans le peu de tems que vous me prescrivez je puisse sur votre différent donner un jugement équitable : car pesant vos raisons, je les trouve toutes trois très-justes, mais comme il faut qu'il n'y en ait qu'une qui l'emporte par dessus les deux autres & que je trouve vos raisons égales, je suis encore bien empêché de que

côté je dois tourner, puisque du côté même qui seroit capable de fuborner le plus juste juge, j'aurois peine à savoir de quel côté je devrois incliner ; mais puisque vos mérites sont égaux & vos raisons aussi fortes les unes que les autres, remettons à l'esprit de vous trois ce que je ne puis pas, & ni au raisonnement, ni à la vûe ; je vous connois bien toutes trois & je sçai que vous pâtissez pour l'impertinente humeur de ceux que le ciel vous a donnez pour époux & puisque vous me faites juge de votre différent, j'ordonne que celle de vous trois qui dans le tems d'un mois trouvera le moyen de faire la plus excellente fourbe à son mari pour les guerir chacun d'eux de leur mauvaise humeur, sans que cela leur touche en rien l'honneur (car je vous tiens trop honnêtes pour faire autrement) elle fera maîtresse de la bague & de plus je m'offre de donner encore à celle-là même cent écus de mon argent & cependant je serai dépositaire de ce diamant, si vous vous en voulez fier à moi & pour que je vois que vos maris reviennent, voyez si vous en voulez passer par mon jugement & me dites promptement adieu.

Toutes trois trouverent ce jugement fort excellent & il n'y en eut pas une d'elles qui se confiant à la subtilité de son esprit, ne crût être seule maîtresse de la bague. Elles la donnerent librement au comte qui les quitta là-dessus : leurs maris vinrent & d'autant qu'à cause des jours courts il faisoit déjà tard, chacune d'elles s'en alla, résolue d'employer tout son esprit pour emporter cette victoire. Le desir de l'intérêt put tant sur l'esprit de l'avaricieuse femme du caissier qu'elle mit toutes les fourbes de son esprit dans son alambic pour en tirer la quintessence

& fit à son mari la fourbe que vous allez entendre.

Il y avoit un astrologue qui demouroit assez près d'elle, grand suputateur & spéculateur d'éphémérides, qui lui avoit autrefois fait les doux yeux, mais ayant reconnu qu'il y perdrait sa peine, & que cette femme étoit trop sage pour rien faire au préjudice de son honneur, il s'étoit déporté de cette entreprise, quoiqu'il aimât cette femme plus que lui-même. Elle s'en étoit bien aperçue & voulut se prévaloir de l'occasion pour parvenir à ce qu'elle desiroit; elle se montra plus sociable envers lui & l'ayant obligé par quelques agréables discours, elle lui demanda si elle se pouvoit promettre de lui donner quelque petit service pour se divertir l'esprit durant les jours gras, car ils étoient en cette saison. Cet astrologue le lui promit, ravi qu'il se présentât occasion où il lui pût faire tout à fait paroître le desir qu'il avoit de la servir. Ce dont je vous prie est qu'il m'importe que vous fassiez croire à mon mari que vous avez connu par votre science qu'indubitablement il mourra dans vingt-quatre heures, mais que ce soit en sorte que vous le lui persuadiez, s'il se peut. Cela ne sera pas bien difficile à faire, dit-il, si vous ne desirez autre chose de moi pour cette heure, assurez-vous que je vous obéirai devant que le jour se passe. Là-dessus il prit congé d'elle, sans s'informer de son dessein. Elle fit aussi-tôt appeler le peintre son ami intime & le vieillard jaloux & ils résolurent ensemble ce qu'ils devoient faire pour donner couleur à toute cette fourbe, leur persuadant que ce qui l'obligeoit à cela n'étoit que pour se divertir en ces tems comme celui auquel ils étoient. Le soir, comme le caissier revenoit de chez le Genoïs son maître,

pour venir souper & se coucher, cet astrologue faisant semblant de le rencontrer par hasard, lui dit : Vous avez mauvaise couleur, mon voisin, vous trouvez-vous mal ? Non grâces à Dieu, répondit-il, si ce n'est que je me sens l'esprit un peu lassé d'avoir été employé une bonne partie de l'après-dînée à compter vingt millions en menue monnoye, je ne sçache pas de m'être de ma vie si bien porté. La couleur de votre visage au moins, dit l'astrologue, n'est pas d'accord avec ce que vous dites. Donnez-moi votre pouls ; l'ignorant voisin troublé lui donna, il se mit à froncer le sourcil & avec des témoignages d'un ressentiment d'ami, il lui dit : Mon voisin, quand je n'aurois d'autre fruit de mes études que celui qui me vient de vous avertir du péril qui vous menace presentement, je tiendrois bien employé le tems que j'ai mis à la connoissance de l'astrologie. Pour de pareilles occasions les amis font au monde ; je ne serois pas le vôtre si je ne vous avertissois de ce qui vous importe le plus & à quoi sans doute vous songez le moins. Disposez promptement de vos affaires & de ce qui est de plus important, de votre âme, car je vous avertis pour chose infaillible que demain sans autre délai il faut que vous rendiez compte à Dieu de toute votre vie, car vous n'avez pas davantage à vivre que le tems que le soleil mettra à paroître sur notre horizon & que vous aurez expérimenté devant qu'il soit jour, combien il vous eût importé davantage d'ajuster vos comptes avec votre conscience qu'avec les livres de votre maître. Le pauvre caissier à demi confus lui répondit en riant : Pourtant si ce jugement que vous faites est aussi certain que la pronostication que vous fîtes

l'année passée, je suis assuré que je vivrai bien plus que vous ne dites, car tout arriva au rebours de ce que vous aviez prédit. Or bien, répliqua l'astrologue, mocquez-vous en si vous voulez, j'ay fait comme chrétien ce que j'étois obligé de faire, pour le moins ne vous plaindrez-vous point en l'autre monde, que je vous en aye averti; il le quitta & poursuivit son chemin en lui donnant le bon soir.

Le pauvre caissier s'en alla tout troublé & tout confus en sa maison, se tâtant le pouls en chemin & toutes les autres parties du corps d'où il pouvoit appréhender quelque mort ou maladie subite : mais trouvant le tout en son assiette ordinaire, parce qu'encore il n'ajoutoit pas beaucoup de foi aux prédictions de l'astrologue, avec quelque crainte pourtant & à demi aussi se moquant de lui, il entra en sa maison & sans en rien dire à sa femme, pour ne la mettre pas en peine, il demanda à souper, qu'elle lui fit aprêter en diligence, conjecturant par ses actions que l'on avoit déjà donné commencement à son stratagème.

Il soupa fort peu & tout en rêvant il dit qu'il se vouloit coucher : il commença à se dépouiller & soupirant de fois à d'autre, sa femme lui en demanda la cause, témoignant que son inquiétude la mettoit en peine, à quoi il répondit en feignant qu'il avoit eu quelques paroles avec son maître qui l'avoient mis en mauvaise humeur. Elle le consola le mieux qu'elle pût, ils se couchèrent & le repos qu'il eut la nuit fut encore moindre que son souper. Sa femme rusée remarqua bien, quoiqu'elle fit semblant de dormir, que son affaire commençoit à bien aller, dont elle étoit ravie de joie. Il se leva plus matin qu'à l'ordi-

naire & s'en alla chez son maître, à son exercice ordinaire, ravi en lui-même que la pronostication de l'astrologue son voisin s'étoit trouvée fausse. Sur le soir, comme il s'en revenoit au logis, il rencontra au coin d'une rue par où de nécessité il falloit qu'il passât, le vicaire de sa paroisse & un autre prêtre avec deux ou trois hommes, qui à l'instance de sa femme, avoient été prévenus par le peintre; qui feignant de ne le pas voir, dirent en sorte qu'il les pût entendre, comme ils commençoient à s'approcher de lui : c'est véritablement grand pitié de la mort du pauvre Anselme (c'est ainsi qu'il se nommoit) : Oui certainement, répondit l'autre, puisque sans aucun sacrement ni repentance de ses péchez, on l'a trouvé ce matin mort dans son lit & sans même qu'auparavant il eût été malade; sa femme même qui en a pensé mourir de douleur & qui étoit couchée auprès de lui, ne s'en étant aperçue que quand elle s'est voulu lever. Le pis est, dit un autre de la compagnie, que l'astrologue son voisin soutient à tout le monde qu'il l'en avertit hier au soir & qu'il s'étoit moqué de sa pronostication, & que néanmoins, sans décharger sa conscience, il s'étoit laissé mourir comme une bête. Dieu ait pitié de son âme, dit un autre, car c'est de quoi nous devons avoir pitié; car pour sa veuve il lui a laissé force bien mal acquis, avec quoi elle se pourra remarier à son aise; mais allons-nous en souper, je vous prie, il est tard & le froid est trop grand pour demeurer en la rue.

Le pauvre Anselme étoit sur le point de les aller arrêter pour s'éclaircir d'eux d'une chose qui le mettoit en peine & pour savoir s'il y avoit quelqu'un qui portât son même nom, qui fût mort cette jour-

née-là. Mais eux à dessein, prenant congé l'un de l'autre, disparurent, laissant le pauvre caissier avec tout le trouble d'esprit que vous vous pouvez imaginer. Confus & hors de lui-même, il continua son chemin & dans une petite rue devant que d'entrer dans la fienne, il rencontre l'astrologue qui parloit au peintre qui fitôt qu'il le vit venir de loin (comme s'il eût poursuivi le discours de la mort) dit : Il ne me voulut pas croire quand je lui dis hier qu'il mourroit le lendemain au matin : voilà comme les ignorans sont traitez qui se moquent de la science de l'astrologie, il voit à present ce qui lui en est arrivé, mais je suis bien assuré qu'il n'est pas à se repentir à cette heure de ne m'avoir pas cru. Le peintre, fait au badinage, répondit : Voyez-vous, il avoit la tête fort grosse, le pauvre Anselme, il étoit replet partout, avoit le col fort court, & aimoit quelquefois à faire débauche : il a été sans doute saisi de quelque apoplexie, Dieu lui fasse paix & lui donne son saint paradis, s'il lui plaît, & console la pauvre femme qui veritablement est extrêmement affligée & nous aussi, car certainement nous y perdons un bon ami.

Le caissier confus n'en pût pas souffrir davantage & s'approchant d'eux, leur dit : Que veut dire cela, messieurs ? qui est-ce qui fait mes funérailles durant que je suis en vie ou qui prenant mon visage s'est laissé mourir pour moi ? Car bien loin d'être mort, je ne me portai jamais si bien comme je fais à cette heure. Ils se mirent à l'heure à fuir, faisant les étonnés, disant tout haut en faisant des signes de croix : Dieu nous soit en aide, l'âme sans doute du pauvre Anselme est en peine, elle demande qu'on

faſſe reſtitution de ſon bien qu'il a mal acquis. Je te conjure de la part de Dieu, dit le peintre, de ne me pas fuivre, mais du lieu où tu es, me dire ce que tu deſires de moi ; avec cela ils le laiſſerent ſi fort troublé qu'il fut ſur le point, vu la peur qu'ils lui firent, de tenir cette fourbe pour véritable. Ils le quitterent là tous deux & lui pourſuivit ſon chemin à demi évanoui juſqu'à ce qu'il fut près de ſon logis où il trouva le vieux jaloux ſon ami qui feignant de ſortir de chez lui, l'attendoit à la rue pour achever de lui ôter de tout point ſi peu d'eſprit qui lui reſtoit dans ce plaiſant paſſe-tems.

Il alla au devant de lui & étant tout contre & levant les yeux en haut, il rebrouſſa incontinent chemin en arrière & avec quantité de ſignes de croix qu'il fit, il s'écria : Bienheureuſes ames du Purgatoire, eſt-ce une illuſion ce que je vois ou ſi c'eſt mon défunt ami Anſelme ? Oui je ſuis Anſelme, mon cher ami Cyprian, c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, mais je ne ſuis pas deſſunt comme vous dites, répondit le pauvre ſot tout tremblant de peur, de quoi vous étonnez-vous & qui vous oblige à faire tant de ſignes de croix & à vous épouventer de la forte ? Il le prit alors par ſon manteau de peur qu'il ne s'eſchappât encore comme les autres, mais lui le lui voulant laiſſer entre les mains, ſe mit à crier & à s'enfuir de toute ſa force, diſant : Va arrière de moi, eſprit malin, je te renonce, je ne dois rien à Anſelme qu'environ trente ſols qu'il me gagna dernièrement à la boule. Je ne te les dénie pas, ſi tu viens ici pour cela, je te laiſſe mon manteau, vends-le, car je ne veux rien avoir à diſputer contre les gens de l'autre monde. En diſant cela, il quitta notre pauvre An-

selme, demeurant si étourdi que peu s'en fallut qu'il ne devint fol à bon escient.

Qu'est-il besoin de consulter davantage là-dessus ? dit-il plusieurs fois en lui-même, il faut bien que je sois mort. Je n'en saurois plus douter, il faut croire que cela est & que Dieu me renvoye au monde en esprit afin de disposer de mon bien & pour faire mon testament. Mais Dieu me soit en aide, si je suis mort subitement, comme il y a bien de l'apparence, comment est-ce qu'à ma dernière heure je n'ai pas vu le diable comme mon confesseur m'a dit plusieurs fois qu'il nous apparoiſſoit en cette extrémité-là ? Et pourquoi est-ce qu'on ne m'a point appelé en jugement & que je ne puis donner aucune nouvelle de l'autre monde ? Et si je ne suis qu'une âme & qu'un esprit & que mon corps soit demeuré à la sépulture, d'où vient que je suis vêtu, que je vois, que je touche & que je me fers de tous mes sentimens, serois-je bien ressuscité ? non, car si cela étoit, j'aurois sans doute vu quelque ange qui me l'auroit annoncé de la part de Dieu.

Mais comment puis-je ſçavoir de quelle façon on vit en l'autre monde ? Ce que je vois bien c'est que tout le monde s'enfuit de moi & que chacun me tient pour mort, jusqu'à ceux qui sont mes plus grands amis & cela étant indubitablement, il doit être vrai. Mais si on dit que le plus affreux passage est celui de la mort, pourquoi est-ce que je n'ai senti ni mal ni douleur & que je n'ai eu même appréhension d'aucune chose ? Il faut sans doute que les morts subites entrent par une porte & sortent incontinent par l'autre sans donner lieu à la douleur d'agir en cette occasion. Mais seroit-ce point quelque fourbe

qu'on me voudroit faire en ce tems de carême-prenant, qui est une saison toute propre à toutes fortes de railleries : ce qui me le pourroit faire croire, est que personne ne s'étonne de me voir que mes amis. Mais comment les autres pourroient-ils s'en étonner, s'ils ne me connoissent pas & s'ils ne sçavent pas que je suis mort ? Grand Dieu ! comment est-il possible que la mort m'ait si peu coûté !

En faisant en lui-même ces impertinens discours, il arriva à sa maison, & la trouvant fermée, il frapa rudement : la nuit étoit froide & obscure & la femme rusée ayant sçu ce qui s'étoit passé, étoit résolue de ce qu'elle avoit à faire : elle n'avoit qu'une servante avec elle parce qu'exprès elle avoit envoyé son valet à une métairie qu'elle avoit à trois lieues de là. La servante étoit pour le moins aussi rusée que sa maîtresse, qui entendant fraper à la porte, répondit avec une voix triste : Qui est là ? Ouvre-moi, Casilde, répondit ce mort vivant. Qui appelle à ces heures ici, repliqua-t-elle, en une maison où seulement la tristesse & le veuvage habite ? Dépêche-toi, sotte, dit-il, je suis ton maître, ne me connois-tu point ? Ouvre, il pleut & je me mouille ici. Mon maître, répondit-elle, plutôt à Dieu que cela fut vrai ! Hélas il est presque pourri dans la terre & est à présent en lieu où, pour avoir été toute sa vie nourri dans les comptes, il exerce sans doute la charge de caissier d'enfer, si le bon Dieu n'a eu miséricorde de son âme. Impatient qu'il étoit, il ne pût souffrir tant de vérifications de sa mort, & ainsi donnant un grand coup de pied à la porte, il ne fut pas nécessaire de redoubler pour rompre le verrouil & l'ouvrir. La servante se mit à fuir & à crier de toutes sa force ; à ce bruit sa femme

fort, toute couverte de deuil, feignant être épouvantée de ces cris. Sitôt qu'elle l'eût envisagé, elle tomba évanouie en criant : Jésus, qu'est-ce que je vois ? Il s'en fallut fort peu que le pauvre homme tout hors de lui-même n'en fît autant, & tint pour chose assurée que véritablement il étoit mort. Néanmoins pour payer à sa femme les ressentimens d'affection qu'il avoit vus en elle, il la prit entre ses bras & la jetta sur le lit, la deshabilla & la mit entre deux draps, sentant lors bien tout ce qu'il faisoit, quoiqu'elle feignit d'être à demi morte. La servante s'enferma dans une autre chambre, s'empêchant le plus qu'elle pouvoit de rire & feignant des appréhensions qu'elle n'avoit point.

Enfin la pauvre âme en peine, sans s'informer si ceux de l'autre monde mangeoient ou non, ne voyant rien préparé pour le soupé ; comme celui qui voyoit bien qu'on ne l'attendoit pas, ouvrant une armoire & trouvant le reste d'une demie longe de veau qui avoit servi à souper le soir d'auparavant, & ayant pris la clef de la cave que sa femme avoit en son pendant, alla tirer une grande bouteille pleine de vin & se mit à souper comme un galand & à revisiter si souvent la bouteille qu'à la fin il en vint à bout, lui semblant que l'autre vie n'étoit point si fâcheuse comme on lui faisoit, puisqu'on y pouvoit faire aussi bonne chère qu'en celle-ci. Il se donna telle adresse à se fortifier le cœur que la liqueur de Noé lui étant montée à la tête, il se trouva dans la gloire de Baccus, il se dépouilla en chancelant & s'étant mis à côté de celle qui feignoit toujours être évanouie & qui avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, il ne le fallut point bercer pour l'endormir ;

il se mit à ronfler de sorte qu'il dormit tout d'une pièce jusqu'au lendemain haute heure, ne songeant rien que des purgatoires, des enfers & des gloires.

Cependant les amis de la dame arriverent au logis pour sçavoir comme la chose se passoit, qui aprirent de la maîtresse & de la servante en quelle sorte de posture étoit le pauvre défunt Anselme qui tout de bon se venoit d'ensevelir dans le vin nouveau. Le jour venu, la caissière fort rusée voyant qu'il étoit déjà tard, & que son mari ne s'éveilloit point, elle se leva du lit & s'habilla le plus promptement qu'elle pût, en remettant son deuil où elle l'avoit pris & para la chambre le mieux qu'il lui fut possible, & s'étant approchée du lit, elle réveilla celui qui croyoit être défunt, lui disant : jusqu'à quelle heure avez-vous envie de dormir, mon ami ? Les fumées du vin que vous bûtes en quantité hier au soir avant que de vous coucher, ne sont-elles point encore dissipées ? Elle lui tira le bras du lit en lui tirant le nez, avec quoi elle le fit bailler deux ou trois fois de suite, elle l'éveilla & le fit revenir en lui-même & voyant sa femme si propre & sa maison si bien ajustée, sans voir les habits de deuil & les pleurs de la nuit passée, il s'admira de nouveau & dit : Que veut dire cela, ma mie ? Serois-tu bien morte aussi bien comme moi ? Ou viens-tu en cet autre monde ici pour célébrer nos secondes noces ? De quelle maladie suis-je mort, ou qui est-ce qui m'a pu depuis hier priver de la vie ? Car je jure Dieu si on peut jurer ici, que je ne puis dire de quelle façon je suis mort, ni en quel endroit on m'a mis. Y a-t-il des chambres & des lits en ce pays-ci ? Y vend-on du vin & de la viande ? Quel cheval de bagage a emporté en ce lieu cette armoire ?

Car je sçais bien que hier au soir j'en tirai une provision suffisante pour me consoler en ton absence, en ce païs où je ne connois personne.

Je vous assure, mon ami, lui dit cette femme subtile & rusée, le Carême-prenant vous met en fort jolie humeur cette année. Quelles folies & quelles extravagances nous contez-vous ? Dépêchez-vous & vous levez promptement, car votre maître vous a déjà envoyé appeler par deux fois. Comment donc ! répliqua-t-il, je ne suis pas mort & on ne me mit pas hier en terre ! Je n'ai point vû faire d'autre enterrement ceans, lui dit sa femme que celui de l'âme de cette bouteille que vous ensevelîtes hier dans votre corps, & je ne sçai pas qui vous oblige à parler de la sorte : si on enterre les âmes, ma chere amie, répondit-il, il est vrai qu'hier au soir je fis ses funérailles. Mais j'étois déjà enterré en notre paroisse & vis notre vicaire qui avoit de grands ressentis de ma mort, tous nos amis attristés, Casilde fondant en larmes & vous toute chargée de deuil, c'est ce que vous ne sçauriez nier, étant chose que j'ai vue de mes yeux. Vous rêvez encore, que je crois, & n'êtes pas encore bien éveillé, car vous ne diriez pas les impertinences que vous dites, lui dit sa femme & dépêchez-vous promptement, car le Génois vous a déjà envoyé appeler deux fois. Comment, dit-il, il y a aussi des Génois en ce païs-ci ? Sans doute je ne dois pas être en voie de salut, puisqu'on se mêle ici de change & de trafics. Ne vous raillez plus, lui dit sa femme, & vous levez promptement, car il semble que vous ayez perdu l'esprit aux extravagances que vous dites : ma femme, par le Dieu vivant, dit l'impertinent Anselme, il y a vingt quatre heures que je suis mort

& je ne ſçai combien que je ſuis enterré & maintenant, comme je vous croyois morte auffi bien que moi, ſi j'ai bonne mémoire, je vous pris en terre toute évanouie & vous jettai ſur le lit & pour moi je crois que la peur que vous eûtes de me voir revenir, vous a coûté la vie, & ſans ſçavoir comment, je vous trouve ici en l'autre monde & vous ne le croyez pas encore ! Quelles fables ſont-ce là que vous me contez, mon ami, lui dit cette ſine commere avec un feint étonnement ſur le viſage. Comment ne ſoupâmes-nous pas hier enſemble en bonne ſanté l'un & l'autre ? Ne nous couchâmes-nous pas enſemble ? De quels morts, de quels enterremens & de quels mondes me parlez-vous ? Caſilde, appelez-moi l'aſtologue notre voiſin qui eſt médecin auffi, il nous dira d'où procede la frenaiſie dont depuis hier mon pauvre mari eſt atteint ; ſans doute que ces méchantes femmes qu'il hante lui auront fait troubler l'eſprit. Le pauvre caiffier Anſelme ne ſçavoit que dire ni juger s'il étoit fol, mort ou viſ & tous les diſcours que ſa femme lui diſoit, ne lui pouvoient faire perſuader qu'il ne fut pas mort & que c'étoit ſon eſprit qui par permiſſion divine, revenoit au monde pour faire ſon teſtament & pour diſpoſer de ſon bien & de ſes affaires.

Sur ce point arriverent deux des principaux auteurs de la fourbe & ſa femme leur racontant la folie & extravagance de ſon mari qui s'imaginoit être mort, ils lui attèſterent non ſans grande peine pour s'empêcher de rire, que non-ſeulement il étoit vivant, mais dans Madrid même & dans ſa propre maiſon, qu'il ne conteſtât pas davantage là-deſſus, & que s'il le faiſoit, & que cela vint à la connoiſſance de la juſtice, ſans doute on le mettroit aux Petites-Maiſons.

L'astrologue arriva, que la servante étoit allée querir, qui attesta que l'ardeur & le continuel exercice de ses livres de compte lui avoient troublé l'esprit ; avec quoi ce pauvre fol, quelque peu consolé de voir qu'il n'étoit pas mort, en colere de ce qu'on le tenoit pour fol, leur dit : mais s'il est vrai que je ne sois pas mort, comme vous me dites à cette heure, à quoi étoit-il bon de faire les étonnez comme vous fîtes hier au soir en me voyant, de fuir de moi avec tant de signes de croix ? Comment, vous me vîtes hier, répondit l'astrologue. Il y a plus de huit jours que je suis enfermé dans mon étude sans en sortir pour, par le moyen de ma science, tâcher à découvrir le larron d'une pièce de diamant qu'on a dérobée à certaines personnes qui m'en ont prié. Pour le moins, dit le peintre, j'ai beaucoup de témoins qui attesteront bien que je ne suis point sorti il y a plus de huit jours du monastere où je travaille, si ce n'a été ce matin dès le point du jour. Aussi peu fortis-je hier de la maison, répondit le vieillard jaloux, ayant tout le jour & la plus grande partie de la nuit été empêché à écrire plusieurs lettres à Séville que je viens de donner au messager qui est parti d'ici depuis une heure.

Cette affaire ici va encore de pis en pis, dit celui qui quasi étoit devenu fol tout de bon : comment, mon voisin, dit-il à l'astrologue, ne me dites-vous pas avant-hier au soir que, vu la mauvaise couleur que j'avois & le dérèglement que vous vîtes en mon poulx & que votre science vous reveloit, je devois mourir le lendemain au matin ? Moi, répliqua-t-il, je puis jurer avec vérité qu'il y a plus de huit jours que je ne vous ai vû. Vous avez songé ce que vous dites. Pourvu que ce soit un songe, répliqua-t-il, & non pas

une vérité, comme je la crois, je vous deffraye tous magnifiquement le mardi-gras qui est bientôt, pour le contentement de la vie que je ne sçais encore tout de bon si je la possède.

Nous acceptons de bon cœur cette offre, répondirent-ils tous, & afin que vous foyez tout à fait défabusé, habillez-vous & nous allons promener, & vous verrez ce que peut une imagination qui est si vivement imprimée en vous. Le vivant incrédule fit ce qu'ils désirerent & en allant, il rencontra le vicaire de sa paroisse & les deux prêtres qui l'accompagnoient, qui en dirent autant que l'astrologue & le peintre, dont il demeura extrêmement étonné & crut qu'absolument il avoit rêvé tout ce qui lui étoit arrivé¹.

Pendant que notre caissier expérimentoit absent qu'il étoit vivant & que la mémoire de son feint enterrement se perdoit, la femme du peintre ruminait en elle-même les moyens pour exécuter la fourbe qu'elle avoit imaginée, envieuse extrêmement de la bonne issue qu'avoit eue celle de sa voisine. Pour quoi faire, elle demeura d'accord avec un sien frere qu'elle avoit, qui se plaisoit extrêmement de s'entretenir aux dépens d'autrui, de faire faire par un menuisier une

1. Voy. pour ce premier conte : Legrand, *Fabliaux*, III, 324 : *le Vilain de Bailleul*, par Jean de Boves; — Jubinal, *Nouveau rec. de contes*, Paris, 1839-42, 2 v. in-8°, I, 312; — Boccace, III, 8; — Pogge, *Mortuus loquens*; — Sabadin, *nov.* 41; — Grazzini, *Novelle*, Londra, 1756, in-8°; tr. française, Berlin, 1776, 2 vol. in-8°, *Soirée II*, nouv. 2 : Mariotto ayant une extrême envie de mourir, est secondé par sa femme & par Berna son amant; — Des Périers, *nouv.* LXVIII; — Malespini, II, 95; — *Illustres proverbes*, Paris, 1665, 2 part. in-12, p. 10; — La Fontaine, *Contes*, IV, 6, *Féronde ou le purgatoire*; — Harduin, *Almanach des Muses*, 1778 : *le Mort parlant*; — Imbert, *Nouvelles historiottes en vers*, 1781, l. III, c. 1 : *le Mort vivant*.

porte de la longueur & largeur de celle de sa maison, qui sortoit à la rue, qui, pour être vieille, en demandoit une nouvelle. On l'aporta de nuit avec tout le secret possible, avec la serrure & ses gonds, & la femme du peintre la cacha en sorte que son mari ne la put voir. Elle donna avis à son frère qui aimoit raillerie, de ce qu'il avoit à faire & l'enferma avec deux ou trois de ses amis dans le grenier. Son mari vint deux heures après, ayant laissé ses apprentifs dans le monastère pour broier les couleurs, parce qu'il falloit que le tableau qu'il faisoit, fût achevé pour Pâques, & il falloit se hâter, parce qu'il y avoit encore bien à faire. Tomasse (ainfi s'apelloit la femme du peintre) le reçut avec toute sorte de caresses; ils se couchèrent d'assez bonne heure parce qu'il lui étoit important de se lever de grand matin & dormirent jusqu'à minuit (J'entends le mari qui n'avoit d'autre souci, mais non pas sa femme qui avoit autre chose à faire, car il lui étoit impossible de fermer l'oreille, ayant l'esprit gros & prête d'accoucher d'une fourbe signalée) & douze heures étant sonnées, elle commença à crier, disant : Grand Dieu ! je me meurs, mon cher mari, mon heure est venue, qu'on appelle mon confesseur, car je suis morte, autant vaut, avec quantité de semblables grimaces que les femmes ont accoutûmé de faire quand il leur plaît; son mari extrêmement attristé, lui demandoit ce qu'elle avoit : mais elle répondoit seulement : Jésus, mere de Dieu, je demande confession, qu'on m'apporte mes sacremens, car assurément je vois fort bien que je suis au bout de mes jours.

Aux cris que cette femme fit, une sienne nièce qu'elle avoit au logis arriva, pour suplérer au manque d'une servante, qui étoit participante de la fourbe,

qui pleure de la voir de la forte, lui mettant du linge chaud sur la poitrine, lui donnant de bonnes rôties au vin avec du sucre & de la cannelle & lui faisant tous les remèdes qu'elle croyoit lui être profitables, afin que cette grande douleur cessât. Parce que la malade ne le vouloit pas, cela obligea Fabrice (tel étoit le nom du peintre) à se lever, quoique contre sa volonté, conjecturant par la complexion dont il connoissoit qu'étoit sa femme, outre qu'elle-même & sa nièce l'affirmoient, que cet accident si subit procédoit d'un mal de mere que lui avoit causé une salade qu'elle avoit mangée à son souper, le vinaigre de laquelle étant extrêmement fort, l'avoit réduite, comme il avoit fait autrefois, à l'extrémité de la vie.

Son mari la querella de ce qu'elle ne se corrigeoit point de ce défaut, par le moyen de quantité d'exemples qu'elle avoit déjà expérimentés en elle-même, mais elle faisoit semblant d'être à demi étouffée : il n'est pas tems à cette heure, Fabrice mon ami, de me faire des réprimandes en l'état où je suis, puisque c'est chose qui ne se peut pas remédier ; qu'on aille promptement appeler ma commere Perrette, c'est elle qui a connoissance de mon mal, qui sçait de quelle humeur je suis, & qui est la seule qui peut remédier à la rage du mal que je souffre, ou sinon que l'on creuse une fosse, car il n'y a rien de plus vrai que je m'en vais mourir. Ma femme, répondit le mari extrêmement affligé, votre commere Perrette a changé de maison, elle demouroit proche de nous au quartier des Lavapies, mais elle est allée demeurer à la rue Foncareal, qui est fort éloignée comme vous sçavez : nous sommes au mois de janvier où les nuits

sont extrêmement longues & si les gouttieres ne mentent pas, ou il pleut ou il gresle; quand bien je me résoudrois d'y aller avec toutes les incommoditez que je vous propose & que je fusse certain de trouver le logis, sommes-nous assurez qu'elle voudra venir à l'heure qu'il est? Les autres fois que ce même mal vous a pris, je me souviens bien du remede qu'on y apporta par l'ordre même de votre commere, ce fut avec une once de tériaque, avec l'écorce d'une demie orange mise au creux de l'estomach; je m'en vais de ce pas querir les drogues chez l'apotiquaire : au nom de Dieu apaisez-vous & ne m'obligez point à faire une si grande diligence, puisque je suis bien certain qu'elle feroit inutile & que je reviendrois avec un mal de mere pire encore que n'est le vôtre. Elle commença à se plaindre plus fort encore qu'auparavant, disant : béni soit Dieu de m'avoir donné un homme si charitable, pour passer le reste de mes jours avec lui : voyez, je vous prie, les choses impossibles que je lui demande, regardez ce qu'il feroit si je le priois de s'enterrer avec moi; quel sang je lui demande de ses veines & quelle perte de son bien je lui procure. Je le prie seulement de faire trois pas pour moi, pour m'aller querir celle qui me peut redonner la vie, dont il me refuse pour ne se mouiller pas une paire de souliers. Je sçai bien ce qui te tient, traître que tu es, tu meurs d'envie de te remarier & je sçai qu'aux cris que je fais ton cœur faute de joye, & pour ce sujet-là tu refuses de faire diligence de ce que je te demande, car c'est troubler tes desirs que d'empêcher mes douleurs : reviens te coucher, reviens, repose-toi & dors tout ton saoul, car si je meurs, je dirai tout haut que tu m'as donné du poison

dans la salade dont tu me fis hier manger. Ma femme, ma femme, répondit le mari, avec moins de liberté, je vous prie, car celles qui ont le mal de mere, n'ont pas licence de parler avec tant de hardiesse & il pourroit bien arriver que prenant un bâton, je pourrais faire monter votre mal de ventre aux épaules. Des coups de bâton à ma tante ! dit la rusée de servante, vos fortes fièvres quartaines ! si vous l'aviez entrepris, avec ces ongles-là je vous arracherois les yeux.

Le peintre se mit en effet à en chercher un pour bien étriller la servante qui se mit à fuir en criant encore plus fort que la maîtresse : la feinte malade se mit à redoubler ses cris, demandant à haute voix confession, ma commere, les sacremens, car je me meurs : ah ! Dieu, on m'a empoisonnée ! Ce n'est point mal de mere que j'ai, c'est un mal de mari : le pauvre Fabrice eut peur de quelque accident encore pire que celui qu'on lui vouloit jouer & que si sa femme mouroit, on le pourroit accuser de l'avoir empoisonnée comme elle disoit : car quand bien on ne l'en eût pu convaincre, cela n'eût pas laissé de le mettre en peine, de sorte qu'il fut contraint de l'apaiser par caresses & de lui promettre d'aller chercher sa commere. Il prit une lanterne avec une chandelle allumée dont il avoit grand besoin pour l'obscurité qu'il faisoit & pour éviter les boues, prenant un gros manteau à cause de la pluie qu'il faisoit qui le perçoit jusqu'aux os.

Le pauvre Fabrice sçavoit bien que cette commere Perrette demouroit depuis fort peu de tems à la rue Foncareal, mais il ne sçavoit pas le quartier, car la rue a bien demie lieue de long, pleuvant comme je viens de dire, ne trouvant personne dans les rues,

dans la longue distance qu'il y avoit de là à son logis, il pensa defesperer, maudissant de bon cœur ceux qui avoient été cause de son mariage. Jugez s'il fut longtemps à trouver ce qu'il cherchoit & dont il n'avoit aucun besoin. Durant qu'il étoit à se mouiller depuis la tête jusqu'aux pieds, parmi un pied de crotte, retournons à celle qui étoit malade de malice bien plus que du mal d'estomach. Voyant que son mari étoit hors du logis, elle apella son frere qui étoit caché dans le grenier avec deux ou trois de ses amis, qui en un moment ôterent la vieille porte de la rue & mirent la neuve en sa place qui avoit la ferrure & ses pentures que l'on avoit ajoûtées avec ses gonds, de sorte qu'en un moment elle fut placée. En haut ils mirent un bouchon de cabaret avec une enseigne qu'ils avoient fait faire exprès, où il y avoit un dauphin peint : au deffous étoit écrit : au Dauphin ceans bon logis, à pied & à cheval. Cela fait, elle fit monter quantité de personnes de ses amis & amies qui demeuroient près d'elle, qui avoient été exprès avertis auparavant avec un excellent soupé qui étoit préparé, un violon & des castagnettes & avec ce festin & dance ils se mirent tous à célébrer le naufrage du pauvre chercheur de commeres, qui ne fit autre chose en tout son voyage que de fraper à toutes les portes qu'il trouvoit, en éveillant en vain les voisins pour s'informer de celle dont il ne put jamais avoir nouvelle quelconque.

Le pauvre peintre, après s'être promené plus de deux heures, l'eau jusqu'à moitié jambes & la patience jusqu'au gosier, revint à son logis & oyant de la rue la dance & les violons avec le bruit que ceux de dedans faisoient, il pensa s'être trompé & avoir pris

une maison pour une autre, & levant la lanterne en haut pour reconnoître la maison, il jetta les yeux sur cette porte neuve & vit le bouchon & l'enseigne d'hôtellerie, ce qui le pensa faire devenir fol. Il voulut reconnoître la rue, il vit que c'étoit celle des Lavapies où il demuroit, il considéra les maisons qui étoient aux environs de la sienne & vit que c'étoient les mêmes qu'il y avoit toujours vues, il retourna à la sienne & méconnut la nouveauté de sa porte & l'office qui de nouveau lui étoit annexé. Dieu me soit en aide, dit-il, en faisant plusieurs signes de croix, il n'y a qu'une heure & demie ou environ que je suis sorti de chez moi, où j'ai laissé ma femme plus prête d'être en terre que d'être au bal & de pleurer que de rire, il n'y a que nous deux & sa nièce qui demeurons dans la maison; les portes, encore que véritablement elles eussent besoin d'être renouvelées, étoient quand je suis sorti, les mêmes qu'autrefois. Je n'ai vu en ma vie aucune hôtellerie en cette rue & quand même il y en auroit, qui a pu de nuit & en si peu de tems avoir donné à la mienne ce nouveau privilège? De m'imaginer que je songe, cela ne se peut, parce que j'ai les yeux ouverts & que mes oreilles ne me trompent point. Donner la faute au vin en un tems où il tombe tant d'eau, je serois obligé à la restitution de son honneur. Mais encore que veut dire cela? Il examina de nouveau & très-exactement la maison, la porte neuve, le bouchon, l'enseigne, les bals, sans savoir à quoi attribuer un si subit changement & prenant le marteau, il donna des coups avec tant de force qu'ils eussent été suffisans pour éveiller tout le voisinage, mais les danseurs qui étoient dans la maison ne l'ouïrent point ou ne le voulurent pas entendre.

Il redoubla ses coups encore plus fort qu'il n'avoit fait & après l'avoir laissé quelque tems au curage des goutières comme une pièce de toile sur un pré, un valet ouvrit la fenêtre de la chambre d'en haut avec un graisset allumé en la main & une serviette sale & rompue à la tête, lui disant : Il n'y a point de chambre, mon ami, allez vous promener & moins de bruit, je vous prie, si vous ne voulez être coiffé d'un pot de chambre qu'il y a plus de six jours qui n'a été vuide ! Je ne cherche point de maison qui ne soit à moi, répondit le peintre, mais je demande seulement qu'on me laisse entrer dans ma maison & que vous me disiez, vous qui tranchez du maître là-dedans, qui est-ce qui en une heure & demie de tems, lui donna ce nouvel office d'hôtellerie, puisque personne ne me peut disputer cette maison qui a appartenu à defunt Nicolas Fabrice mon pere.

Mon ami, répondit ce valet, il faut que vous foyez fol ou ivre ; mais pour un homme si plein de vin comme vous, vous êtes bien à la rue, car l'eau ne vous sçauroit faire guères de mal, allez-vous en à la mal'heure & ne frappez pas encore une fois à cette porte, si vous ne vous en voulez repentir ; en disant cela, il ferma rudement la fenêtre & on commença à renouveler le bruit & la dance & le peintre se donnant à tous les diables, s'imaginait que quelque forcier par illusion lui faisoit voir ces enchantemens. Il tomboit de l'eau du ciel en si grande abondance qu'il étoit presque noyé, avec un vent de bise si furieux qu'il lui cuisoit tout le visage, la chandelle de sa lanterne étoit achevée & avec elle la patience de celui qui la portoit. Ce qui l'obligea à donner encore des coups de marteau plus rudement qu'il

n'avoit fait. Alors il ouit que l'on dit dans le logis : Garçon, apporte-moi un bâton, fors là dehors & roue de coups ce maraut qui nous importune si fort. Sur ce point on ouvrit la porte & un valet avec un bâton, sans le fraper pourtant, lui dit : au diable soit le coquin ! que nous veux-tu, mon ami, avec tant de coups que tu donnes à cette porte ? Ne t'a-t-on pas dit que tu ne peux loger ceans ? Cette maison est à moi, monsieur, répondit le mari, qui diable l'a si tôt convertie en hôtellerie, étant depuis cent ou fix vingt ans possédée de père en fils par ceux de notre maison & achetée par un Jérôme Fabrice, mon bifaïeul, que j'ai héritée de Nicolas Fabrice mon pere. Que dis-tu, pauvre sot, repliqua ce valet, de quel Jérôme & de quel Nicolas Fabrice nous parles-tu ? Quelles folies sont-ce là que tu contes ? Je suis de cette maison-là par la grâce de Dieu, répondit le peintre, homme de bien connu dans cette cour & peintre de profession estimé dans tout le voisinage & qui demeure dans cette maison ici il y a plus de vingt ans : ma femme s'appelle Tomasse, si ce n'est qu'elle soit aussi transformée en hôtellerie & qu'elle ait changé de nom. Comment cela peut-il être, répondit ce valet ? Il y a plus de fix ans que cette maison ici est une hôtellerie des plus fameuses qu'il y ait en cette cour & la plus connue de tous les étrangers qui viennent en cette ville. Son maître s'appelle Pierre Mondragon & sa femme Catherine Mugnos & moi je suis leur valet : allez vous promener je vous prie, car si je n'avois pitié de vous & si je n'excusois votre folie, avec ce bâton je vous guérirais de la maladie vicieuse qui vous a fait perdre l'esprit : en disant cela, il lui ferma la porte au nez

& entra dans le logis & le pauvre peintre se voyant chassé de sa maison durant la grande pluie & en obscurité, marchant jusqu'à mi-jambes dans les boues, s'en alla à la maison du vieux jaloux.

Il frapa à la porte environ trois heures après minuit & à force de coups il le fit lever & mettre la tête à la fenêtre pour demander ce que c'étoit. L'ayant connu, il crut qu'il lui étoit arrivé quelque malheur ou qu'il avoit tué quelqu'un. S'étant informé de ce que c'étoit, il fit lever sa femme & quoiqu'elle sçût bien la fin où aboutissoit cette fourbe, elle fit l'étonnée aussi bien que son mari, se moquant du pauvre peintre en détrempe, ce vieillard en attribuant la cause à la fumée du vin Jeyes ou de saint Martin, auxquels il avoit une particulière dévotion. Ils firent du feu dont il avoit bon besoin, tant pout le chauffer que pour le sécher, on lui décrota ses chausses & ses fouliers, on lui mit sécher son chapeau & ses habits & on le coucha dans un lit, disputant contre eux & soutenant que tout ce qu'il avoit dit étoit vrai & eux au contraire se moquant de lui, le prenoient pour bien saoul qu'il n'étoit.

Si tôt que la bonne rusée de Tomasse sçut que son crotté de mari avoit quitté la place & s'en étoit allé; avec l'aide de ceux qu'elle avoit conviez, elle remit la vieille porte au lieu de la neuve, comme elle étoit auparavant, elle fit ôter le bouchon & l'enfeigne, leur donna congé, les conjurant de garder le secret & demeurant seule avec sa nièce, elles se couchèrent toutes deux, les pieds las de dancer, les mains d'exercer les castagnettes, leur estomach de manger, & leurs bouches de rire & dormirent sans

se réveiller jusqu'au lendemain à haute heure que le peintre revint à demi effuyé en compagnie du vieillard jaloux qui à demi persuadé par l'obstination du peintre, lui ayant affirmé le matin la même chose qu'il avoit fait la nuit, étoit venu avec lui pour être témoin oculaire de cette merveille. Ils fraperent tous deux en cette maison enchantée & la trouvant avec son ancienne porte sans enseigne ni sans bouchon, close & fermée, le vieillard recommença de nouveau à se moquer du pauvre peintre & de nouveau le peintre recommença à jurer & renier, disant qu'il vouloit être débaptisé si ce qu'il avoit dit n'étoit vrai & qu'il falloit que quelque diable lui eût fait paroître ces illusions exprès pour le faire désespérer & mettre hors de lui-même.

Ils apellerent, la nièce ouvrit aussitôt la porte, à demi vêtue, qui voyant son oncle, lui dit : Avec quelle effronterie, mon oncle, osez-vous maintenant paroître devant votre femme ? quelle cause avez-vous à donner, l'ayant laissée sur les douze heures à demi morte & vous ayant envoyé chercher sa comere pour remédier à son mal ; vous n'avez point de honte de revenir à dix heures du matin sans elle & avec cette assurance comme si de rien n'avoit été. Brigide, ma mie, répondit-il, si tu sçavois ce qui pour l'amour de ta tante m'est arrivé cette nuit, tu aurois plus de sujet d'avoir pitié de moi que de te plaindre, il faut que nous changions demain de maison, car sans doute il y a des effets de diables qui fréquentent en celle-ci. La feinte malade l'ouït qui se levant du lit furieuse comme un tigre, avec seulement un petit cotillon de frise, se mit à crier après lui en lui disant :

O le bon mari, voyez comme il est soigneux de la santé de sa femme, il vaudroit son pefant d'or pour être le frisson d'une fièvre quarte, car il ne viendrait jamais, le ferain vous a-t-il fait mal, mon ami? N'avez-vous point pris cette nuit quelque catarre, que vous êtes bien sec pour avoir eu tant de pluye sur le dos? Vous avez trouvé quelque bonne commere qui vous a gité cette nuit. Ah traître! que tu croyois bien me trouver morte quand tu reviendrais & entrer dans mon bien comme dans une vigne vendangée. Tes fortes fièvres quartaines & pour qui que ce soit qui souhaite de me voir en cet état! Qui vous oblige à venir ici en compagnie du méchant homme, mon compere Abraham (c'étoit le nom du vieillard jaloux) si ce n'est pour pretendre l'excuser & pour faire la paix avec moi? Il n'étoit point nécessaire, car par le Dieu vivant, je m'en vai de ce pas présenter requête pour me faire séparer, je ne veux pas encore attendre qu'on me donne une salade semblable à celle de devant hier au soir, qui me mette en danger de perdre la vie. Donnez-moi mes habits, Brigide & sortons d'ici, fuyons ce chercheur de commeres.

Apaisez-vous, ma chere commere Tomasse, dit le viel Abraham, car je vous jure que Fabrice n'a point de tort là dedans & il faut que quelque méchant forcier joue de ses artifices pour vous mettre mal ensemble. Ma chere femme, dit le pauvre affigé de peintre, encore qu'il semble que vous ayez raison de vous plaindre de moi, écoutez les miennes & parlez, je vous prie, avec un peu moins d'arrogance, car j'avoue que je n'ai pas la patience de vous souffrir en cette humeur-là, car je l'ai tout à

fait perdue dans les algarades que l'on m'a faites cette nuit. Là dessus il lui conta tout ce qu'elle sçavoit bien mieux que lui, sur quoi faisant semblant de s'estomaquer de nouveau, elle lui dit, seignant plus de colere qu'auparavant : quoi, tu penfes m'attraper par des apparences menfongeres ! Me crois tu si fotte que tu m'en puiffes faire accroire jufqu'à ce point-là, en me voulant prendre pour une niaife, ma maifon une hôtellerie, des violons, des bals, des feftins cette nuit ceans ! Encore fi tu difois des pleurs, des foupirs & des malédictions contre toi, tu pourrois avoir raifon ; fi je n'euffe trouvé autre remede à mon mal que celui que j'efperois de ton affiftance, je ferois à cette heure en un étrange état : grace à Dieu & à une rôtie au vin & au fucre & une couple de biscuits que j'ai pris, ma douleur eft appaifée, fans cela je ferois prête d'être mife en terre. J'en fuis ravi de joie, ma mie, dit l'impertinent mari, mais je te prie de ne me vouloir point de mal & de ne me donner point un fi fâcheux jour après une fi mauvaife nuit. Je jure par tout ce que je puis jurer (fans me mettre en colere) que tout ce que je viens de dire m'est arrivé. Sans doute il faut qu'il y ait en cette maifon quelques diables, quelques efprits familiers ou quelques lutins, il nous en faut deffaire, ma mie, la vendre ou la louer, & par ce moyen nous ferons délivrez de tous ces tourmens diaboliques qui nous font arrivez & nous arriveroient journellement.

Comment, s'il y a des efprits ceans, mon oncle, dit la rufée fervante, en doutez-vous encore ? Il n'y a nuit qu'ils ne me faffent quelque niche, ils me pincent, ils me fouettent & donnent des foufflets à chaque moment. Pourquoi ne m'as-tu jamais dit

cela, dit la tante dissimulée. Parce que j'avois peur, répondit-elle, que vous ne me disiez que ce fussent imaginations & que par ce moyen je voulusse décrier votre maison. Sans doute il faut que cela soit, dit le vieillard Abraham, il se faut pardonner les uns aux autres, & commencer ensemble ce carême en bonne intelligence.

Cela se fit comme il le demandoit. Le peintre ne pouvant faire autrement que de croire que les esprits étoient cause de ce desordre, sa femme lui dit de plus que ses débauches pouvoient aussi donner lieu à cela, voyant le peu de soin qu'il avoit de sa maison, ce qui peut-être obligeoit les esprits d'en prendre pour lui & de causer tous ces desordres. Goûtant cette raison, il promit de s'amender pour l'avenir, dont sa femme fut extrêmement contente; en outre que par ce moyen elle réduisoit son mari à vivre comme elle desiroit, elle crut que cette fourbe en subtilité passoit la première, que la dernière n'y arriveroit peut-être pas & que par conséquent elle seule se verroit maîtresse de ce riche diamant & des cent écus que le comte y avoit ajoutez du sien.

La belle mal mariée ne perdit pas cœur, pour voir que la subtilité de ses deux concurrentes avoit si bien réussi; au contraire cela lui aiguïsa davantage l'esprit, tant pour le désir qu'elle avoit de se rendre maîtresse de la bague que de pouvoir guerir son fâcheux mari de son impertinente jalousie. Elle disposa donc de cette façon la fourbe qu'elle lui voulut jouer. Un sien frere religieux venoit d'arriver à Madrid pour être gardien du couvent des Cordeliers de la ville: le jaloux Abraham ne sçavoit pas son arrivée & sa femme durant qu'il étoit absent, lui avoit par quan-

tité de lettres, comme elle faisoit pour l'heure qu'il étoit présent, par paroles, fait sçavoir les jalousies de son vieux fou de mari, lui représentant combien elle étoit malheureuse de se voir obligée à passer le reste de ses jours avec un homme de cette humeur-là avec qui elle vivoit en continuel martyre & que pour ce sujet elle vouloit faire plainte en justice pour être divorcée d'avec lui.

Le sage religieux étoit informé de tout le voisinage de la mauvaise complexion de son impertinent beau-frere & par ses amis mêmes & de la raison que sa sœur avoit de le haïr & de vivre en continuelle inquiétude ; il avoit recherché tous les moyens pour lui ôter cette opinion de la fantaisie & tâcher de le remettre en son bon sens, sans rompre le sacré lien du mariage & lui montrant qu'il étoit raisonnable de donner de la satisfaction à sa femme, & que des jalousies prises sans occasion ne servent qu'à réveiller le chat qui dort, mais quelque adresse & éloquence qu'il eût par ces lettres, il n'avoit jamais sçu trouver moyen de vaincre l'obstinée malice de ce jaloux, qui s'étant tournée en coutume, il étoit impossible de lui arracher ces soupçons de l'esprit. Ce que voyant, il avoit écrit à sa sœur qu'elle cherchât de son côté la voye qui lui sembloit la plus propre pour tâcher de vivre en repos avec lui sans y aller par la voye de la justice & que quelque difficulté qu'il y eût à y parvenir, il useroit de toutes les diligences possibles pour en venir à l'exécution.

Cette femme trouvant l'occasion favorable de guerir son mari de sa folie & par même moyen gagner un si beau diamant : un matin que son mari étoit parti pour aller ouïr la messe & le sermon pour être

au commencement du carême, elle envoya appeler son frère le religieux. Après avoir pleuré devant lui pour le mauvais traitement qu'elle recevoit de son jaloux, lui exagérant les peines qu'elle souffroit avec lui, elle lui dit qu'elle ne trouvoit aucun expédient pour lui ôter ces fantaisies-là de l'esprit, qu'un qu'elle lui proposa & que vous allez entendre, qu'elle exagéra avec toute l'éloquence que l'artifice persuasif donne aux femmes, avec force pleurs, gémissemens & soupirs, concluant que si elle n'en venoit à bout par ce moyen-là, il lui étoit impossible de plus vivre avec lui & qu'il falloit qu'elle se fît démarier ou que par désespoir elle feroit contrainte d'attenter à sa vie.

Ce bon père trouva de grandes difficultés au remède qu'elle lui proposa, mais enfin l'amour de frère, la pitié de religieux & le desir d'empêcher ce désespoir de la pauvre Hypolite, car c'étoit ainsi que se nommoit la sœur, le firent passer par-dessus tous ces inconvéniens. Ils convinrent ensemble du jour, il prit congé d'elle & étant arrivé en son couvent, il proposa l'affaire à ses religieux : il étoit en grande réputation parmi eux qui connoissant le bien qui en arriveroit, en mettant la paix & le repos entre deux personnes mariées, s'offrirent à faire en cette occasion tout ce qu'il leur commanderoit & l'encouragerent même à l'exécution de cette charitable entreprise. Pour en venir donc à bout, il envoya à sa sœur pour le jour concerté deux onces de poudre préparée pour exciter le sommeil de celui qui l'avalerait & qu'il feroit dormir au moins quatre ou cinq heures avec une si grande aliénation de tous les sens qu'un homme en cet état ne différerait d'un mort que de tems.

La rusée Hypolite reçut ce présent avec grande joie, mêla cette poudre avec le vin qu'elle avoit préparé pour son jaloux de mari & quand il fut heure de souper, elle s'assit auprès de lui & le reforçant de boire, lui faisoit de fois à autres quelques reproches pendant qu'il buvoit, de son sommeil. Enfin avant même qu'on eût desservi, il tomba comme une pierre dans un puits, l'effet de cette poudre étant si violent que si elle & sa servante n'eussent point été instruites de sa vertu, elles eussent cru (& n'en eussent pas été marries) qu'il étoit pour jamais guéri de sa folie & elle délivrée de ce fâcheux mariage; elles le dépouillèrent & le mirent au lit, en attendant que son frère le religieux vînt, qui ne tarda gueres : il arriva à neuf heures du soir en compagnie de deux hommes laïques & deux religieux en carrosse : ils monterent à la chambre & il donna charge à un de ceux qu'il avoit amenez, qui étoit fourni de ciseaux & de rasoir, de lui couper les cheveux, lui raser la barbe & de lui faire une couronne de religieux.

L'obéissant barbier ne se montra point du tout paresseux à l'exécution de ce commandement &, sans lui laver la barbe ni la tête de peur d'amoindrir par l'eau la vertu de la poudre, il le convertit en un instant en un révérend religieux : ce que voyant sa femme, elle ne se put tenir de rire. On lui vêtit un habit de cordelier sans qu'il le sentît non plus que si cela fût arrivé au Grand Turc & l'emportant avec eux dans le carosse, le religieux enchargea à sa sœur de recommander à Dieu l'heureux succès d'un si bon commencement.

Ils arriverent au couvent, le coucherent dans un lit de pénitent & mettant ses habits de religieux sur

une chaise, fermerent la porte sur lui & le laisserent dormir. Il y avoit bien deux heures que cet ignorant novice étoit dans cette extase & continua encore en cet état deux autres heures qui étoit le terme prescrit à la vertu de la poudre, qui ne duroit que quatre heures : ayant commencé à la prendre à huit heures, son opération devoit finir à minuit. On sonna matines, comme c'est la coutume de tous les monasteres & ayant fini, on fit sonner les matraques, pour réveiller ceux qui se doivent lever, qui est un instrument quarré de tables creuses, pleines de fusils de fer, qui tombant sur de gros clous, font un son qui n'est point desagréable à ceux qui le connoissent & qui y sont accoutumés, mais qui étonne & épouvante ceux qui n'y pensent point & qui sont novices en cette étrange musique & de cet instrument on use d'ordinaire en la plûpart des monasteres d'Espagne.

Le pauvre vieillard jaloux s'éveillant en sursaut à ce grand tintamarre, fut extrêmement surpris, qui croyant être couché avec sa femme, jetta un grand cri en disant : Grand Dieu que veut dire ceci, Hypolite, la maison tombe-t-elle ? le tonnerre est-il tombé ici ou les diables sont-ils déchaînés ? Mais comme il vit qu'elle ne lui répondoit point, tâtant avec ses mains & ne la trouvant pas dans le lit, plein de malicieux soupçons, il s'imagina qu'elle le trahissoit & que par le bruit qu'il venoit d'entendre, elle avoit envie de faire tomber la maison sur lui : il se leva en furie criant à haute voix : Où es-tu, vilaine infâme, adultere, méchante & pernicieuse femme, diras-tu maintenant que c'est une illusion ? soutiendras-tu que ce sont de faux soupçons conçus par ma

jalousie ; à minuit hors de ma chambre & de mon lit, recevant ton adultère par le toit de la maison qui m'est plus fidelle que toi, puisqu'en tombant il m'a éveillé pour m'avertir de ton infamie. Catherine, baille-moi mes habits, qu'on m'apporte mon épée, car je veux laver mon affront dans le sang de ces traîtres.

Comme il fut hors du lit, il chercha ses habits, au lieu desquels il trouva le froc de cordelier qui étoit sur la chaise auprès de son lit ; il fut extrêmement étonné, car il connut fort bien au maniement que ce n'étoit pas les siens ni même que ce n'étoit pas son lit, où il étoit couché, il tâta au long des murailles & vit que ce n'étoit pas sa chambre : ne sachant qui ni comment on l'avoit amené là, ni s'il devoit apeler quelqu'un, croyant qu'il avoit été transporté là par enchantement, ne sachant s'il dormoit où s'il étoit éveillé, il fut pour ouvrir la porte, sur laquelle il y avoit une tête de mort qui lui tomba sur les épaules non sans lui faire du mal ; il la ramassa de terre & fut tout étonné quand il vit ce que c'étoit, tenant cela pour un très-mauvais augure. Cette porte répondoit au dortoir environné de cellules où il y avoit une lampe allumée au milieu ; son étonnement redoubla & s'imaginant être en quelque lieu enchanté, il rentra dans sa chambre, alla querir les habits qu'il avoit trouvez auprès de son lit, & les ayant apportez à la lumière, il vit que c'étoit un habit de cordelier : Dieu me soit en aide, dit-il en s'écriant, que veut dire cela ? Ne m'endormis-je pas hier au soir en achevant de souper ? Qui m'a pu amener ici & qui m'a changé mes habits avec ceux-ci de religieux ?

Suis-je point à l'hôpital ? car ceci me semble plutôt une infirmerie qu'aucune autre habitation. Ma jalousie m'auroit bien fait devenir fol & pour me guerir m'auroit-on point mené aux Petites-Maisons ? car cette chambre semble plutôt une cage qu'une demeure. Je ne sçai ce que je me dois imaginer, quoique ce pourroit bien être ce que je viens de dire, car si j'ai bonne mémoire, je n'avois pas l'esprit trop bien fait sur les continuelles appréhensions où j'étois d'être offensé en l'honneur & ce ne seroit pas merveille s'il y a deux ou trois ans que je fusse en cet hôpital, où mes parens pourroient bien m'avoir mis pour me faire panser, & qu'à présent ayant recouvré mon bon sens, il me semble que ce fut hier au soir que je me vis en repos en ma maison avec ma femme. Si cela est vrai comme je me l'imagine, on rase aux fols les cheveux & la barbe aussi bien qu'aux forçats de galère, & portant la main à son menton, il le trouva ras, ayant auparavant pris tant de peine à conserver sa barbe ; il tâta sa tête & se trouva couronné comme le roi des jaloux maris : il pleura la perte de son jugement, se tenant assurément pour confrère des Petites-Maisons, croyant que pour se moquer de lui, comme on a accoutumé de faire de ceux qui sont fols, on lui avoit accommodé la tête de cette façon-là. Avec tout cela il se désoloit, lui semblant que puisque pour l'heure il s'apercevoit bien de l'état auquel il étoit, il étoit à croire que sa folie étoit achevée, & que l'esprit lui étoit revenu & que partant il sortiroit bientôt de ce malheureux lieu. Il n'y avoit que cet habit de religieux qui l'étonnoit & qui le mettoit tout hors de lui-même & qui lui faisoit perdre cette imagination, parce que

les fols qu'il avoit vus aux Petites-Maisons à Tolède, étoient vêtus d'habits bouffons & ridicules & non pas de ceux de religieux.

Entre ces confusions extravagantes, il étoit tout nud en sa cellule sans que le froid qu'il faisoit le fît souvenir de s'habiller, outre qu'il ne sçavoit comme ajuster tant de plis qu'il y avoit en cet habit, car il n'en avoit jamais essayé de semblables, quand un frère lai entra, qui étoit celui qui avoit accoûtumé de porter la chandelle aux religieux, qui lui dit : Comment ! ne vous habillez-vous point, père Ambroise, pour aller à matines ? Ce fut là que la patience lui échapa, qui le fit mettre en colère, disant : Qui est cet Ambroise dont vous me parlez, mon ami ? de quelles matines ou de quelles vespres voulez-vous parler ? Si vous êtes fol comme j'ai été & que ce soit là votre marote, je suis sain à présent & en bon sens par la grace de Dieu & je ne prens pas plaisir à ces bouffonneries-là : dites-moi où je trouverai le recteur de ceans & ne me baptisez point avec ces sobriquets ridicules. Vous êtes en fort jolie humeur ce matin, père Ambroise, répondit le religieux. Vêtez-vous, il fait froid, & sçachez que les matines sont déjà commencées & vous sçavez la complexion du père gardien qui n'entend point raillerie là-dessus. En disant cela, il le quita, le laissant dans la confusion que vous vous pouvez imaginer. Moi, père Ambroise, disoit-il, moi, religieux, moi, aller à matines, n'y ayant pas six heures que j'étois couché auprès de ma femme où j'avois bien d'autres occupations que de m'amuser à chanter des psaumes. Que veut dire cela ? grand Dieu, si je dors, ôtez-moi de ce fâcheux sommeil. Si je suis éveillé, reve-

lez-moi ce myſtère ou me rendez mon bon ſens que ſans doute je dois avoir perdu.

Il demeura pâmé ſur cette conſidération, ſans ſe vouloir vêtir; le froid l'obligeant à ſ'affubler avec les couvertures, quand un autre religieux entra qui lui dit : Père Ambroïſe, le vicaire du chœur demande pourquoi vous n'êtes point venu à matines, qui ſont preſque dites, ſçachant bien que vous êtes ſemainier. Tous les anges du Paradis ſoient à mon aide, réplique le nouveau religieux, il faut donc qu'en dépit de moi je ſois pere Ambroïſe & je m'appellois hier Abraham. Dites-moi, religieux, ſi vous l'êtes, ou frère fol, ce que je crois plutôt, ſi nous ſommes, comme je l'imagine, dans les Petites-Maiſons ou dans l'Hôpital des fols. Qui m'a mis en l'état où je ſuis? Comment & pourquoi m'a-t-on ôté ma maiſon, mon bien, ma femme, mes habits, mes cheveux & ma barbe? Quelle Urgande¹ la déconnue ou quel enchanteur Artus² me fait voir ces illuſions & me veut tout à fait perdre l'eſprit?

Ce diſcours eſt fort joli, pere Ambroïſe, répondit le religieux, vous levâtes ſans doute le coude hier au ſoir au réfectoire, puisſque les fumées du vin ne vous ont pas encore quitté; habillez-vous, je vous

1. Fée du roman d'Amadis (1508). Scarron la cite en 1651 dans le *Roman comique*, & La Fontaine en 1684 dans la ballade XI en réponse à Mme Deshoulières :

Rien n'eſt changé du ſiècle d'Amadis,
Hors que pour être amitié maintenue,
Plus n'eſt beſoin d'Urgande Deſconnue;
On aime encor comme on aimoit jadis.

2. Il y a conſuſion avec Merlin.

prie, & si vous ne pouvez pas en l'état où vous êtes, je vous aiderai; en disant cela il prend l'habit & le passe sur lui & en lui voulant mettre le capuchon, parce qu'il étoit étroit & qu'il falloit qu'il entrât de force, croyant que quelque esprit malin le vouloit étouffer, il commença à crier de toute sa force : Va arriere de moi, Satan, laisse-moi, esprit maudit, & commença à invoquer à son aide tous les saints qui nous protègent le plus contre les démons, disant que ce diable encapuchonné l'étouffoit, & ayant rompu le capuchon & s'étant de force échapé des mains du religieux qui le tenoit, après l'avoir bien gourmé & égratigné au visage, il se mit à courir tout au long du dortoir.

Le pere gardien & les autres religieux cachés en lieu qu'ils ne pouvoient être vus, avoient vu tout ce qui s'étoit passé, ayant pensé mourir de rire & rompre par ce moyen les bornes de la dissimulation & du silence qui étoient requis en cette affaire. Mais fortans tous ensemble du lieu où ils étoient cachés avec des cierges allumez dont ils s'étoient munis pour aller au chœur, le père gardien lui dit avec une sévérité qu'il fût bien dissimuler : Quelles façons de faire font-ce là, pere Ambroise, quel scandale apportez-vous ceans? comment, vous traitez de la sorte un religieux que je vous envoie pour vous venir avertir de faire votre devoir, vous osez mettre les mains sur une personne sacrée qui a tous ses ordres, & à la faute de ne venir pas à l'office en une fête double, vous ajoutez le sacrilege & l'excommunication : mettez-vous en état & avec une couple de *Miserere mei Deus*. On vous ravalera le cœur & on vous apaisera ces fougues. Qu'est-ce à dire, me mettre

en état, répondit le religieux par force, à qui pensez-vous parler? croyez-vous, esprits malins, que je n'aye pas assez de force pour me deffendre de vos illusions diaboliques? Je m'en vais faire le signe de la croix à faute d'eau bénite & vous chasserai bien d'autour de moi, sur qui vous n'avez aucune puissance, étant chrétien, baptisé & catholique.

Il dit une infinité d'autres sottises qui penferent faire pâmer de rire tous ceux qui l'écoutoient, mais le Supérieur l'ayant fait saisir par deux frères lais, il leur dit : ce religieux ici est devenu fol, mais le châtiment le rendra sage. Ces deux frères frappaient de toutes leurs forces sur ses épaules à grands coups de fouets, de sorte que le sang en sortoit de tous les côtes. Il jettoit des cris jusqu'au ciel, leur disant : Messieurs mes pères ou diables, qui que vous soyez, que vous a fait le pauvre Abraham pour le traiter avec tant de rigueur? Si vous êtes hommes, ayez pitié de votre semblable; je n'ai en ma vie fait aucun mal à personne & quand les animaux mêmes auroient du sentiment, il n'y a pas une seule mouche qui se pût plaindre de moi & n'ai même sur ma conscience chose aucune dont je me puisse accuser, sinon de mauvais traitements que par ma jalousie j'ai fait à ma femme. Si vous êtes religieux, contentez-vous de la pénitence que vous me faites souffrir, quoique je l'endure sans avoir commis aucun péché, que je sçache, & si vous êtes diables, dites-moi pour quel péché Dieu vous a-t-il donné permission de m'écortcher de la sorte?

Cependant les deux freres lais, par ordre du pere gardien, ne lui donnerent aucun relâche à l'étriller de toute leur force & le gardien lui disoit : vous

continuez donc toujours en votre folie, or voyons qui fera las le premier de nous deux. Je le suis déjà, répondit le pénitent par force : au nom de Dieu, ayez pitié de moi. Hé bien, lui dit-il, ferez-vous sage dorénavant, vous amanderez-vous ? Oui, mon pere, répondit-il, je me corrigerai, encore que je ne sçache pas de quoi. Comment, vous ne sçavez pas de quoi ? voyez la jolie façon de reconnoître sa faute, il n'est pas encore au point où il doit être, laissez-moi faire & en disant cela, il prit une poignée de verges des plus friandes & commença à figner si rudement sur ses épaules qu'il dit en se jettant par terre : mon pere, je confesse que je suis le plus méchant homme du monde, ayez pitié de ma peau, puisque Dieu l'a bien de mon ame, je vous promets de m'amander & de devenir homme de bien. Sçavez-vous bien, lui dit le pere gardien, que vous êtes religieux & qu'en ceux qui le sont, les péchés véniels sont plus de scandale que les mortels à un homme séculier ? Oui, mon pere, répondit-il, je suis religieux, quoiqu'indigne. Sçavez-vous quelle est la règle que vous professez, lui demanda-t-il ? Oui, mon pere. Quelle règle est-ce ? Celle qu'il plaira à votre Reverence, je ne me soucie pas laquelle, quand ce seroit celle même du grand Turc. Serez-vous dorénavant, pere Ambroise, humble & soigneux de faire votre devoir ? Oui mon pere, je ferai pere Ambroise & telle autre personne qu'il vous plaira, quand je devrois changer de nom tous les jours. — Baisez les pieds à ce religieux que vous avez offensé & pour l'amour duquel vous avez reçu ce châtiment. — Je lui baise les pieds & me soumets à telle autre satisfaction qu'il desirera de moi.

Tous les Religieux se prirent à rire hormis le pere gardien, qui avec une sévérité étudiée, leur dit : de quoi vous riez-vous donc, mes peres? Vous devriez bien plutôt pleurer de la perte d'esprit du meilleur religieux & du plus homme de bien de ceans & qui fert depuis quinze ans en ce monastère avec toute la satisfaction que ceux qui sont de ce tems-là savent bien. Quinze ans! disoit en lui-même le pauvre Abraham, a-t-on jamais vû un enchantement pareil dans tous les livres de la chevalerie? Bien, puisque tous tant qu'ils sont le disent, il faut bien qu'il soit vrai, encore que je jure que je ne sçai pas comment cela peut être. Mais si ce n'étoit point, qu'importeroit à ces bons peres de me le soutenir & de me maltraiter comme ils ont fait?

Venez-vous en au chœur avec nous (lui dit son beau frere qu'il ne connoissoit pas) : à quoi il obéit sur l'heure. Il lui commanda d'entonner la premiere antienne. Il étoit sçavant en musique comme à faire une paire de bottes : mais n'osant repliquer, de peur que de nouveau ses épaules s'en ressentissent, il chanta d'un ton de voix que tous les Religieux se mirent à éclater de rire & le pere gardien ne le pouvant plus dissimuler, lui faisant accroire qu'il chan-toit ainsi exprès pour se moquer d'eux, lui fit mettre les fers aux pieds, le tenant huit jours en cet état à jeûner au pain & à l'eau & à souffrir deux fois par jour la discipline jusqu'au sang. Au bout de huit jours on le tira de là & le pere gardien commanda qu'il accompagnât le Religieux qui devoit aller à la quête, comme on a accoutumé de faire à Madrid tous les samedis. On lui donna un bissac & sans repliquer rien, plus doux qu'un mouton, il obéit au comman-

dement : celui qui l'accompagnoit le mena tout exprès à la rue où étoit sa maison & où demeuroit sa femme, laquelle reconnoissant, le courage lui crût & dit en soi-même : grand Dieu ! n'est-ce pas ici mon logis ? Ne suis-je pas marié avec Hipolyte ! Qui diable m'oblige à faire ainsi le sot avec cet habit de bure & des sandales ? Je veux jeter le froc aux orties, personne ne m'en peut empêcher, je veux jouir de mon bien & de ma femme. En faisant en lui-même ce discours, il se lança dans la maison qu'il trouva ouverte & trouvant sa femme dans la sale, il se jetta à son col, lui disant : Ma chere femme, sans doute le Ciel m'a châtié pour l'amour de toi, pour le mauvais traitement que je t'ai fait. On m'a fait Religieux par force, sans sçavoir comment ni pourquoi. Mais d'orénavant ils peuvent bien chercher d'autres porteurs de bissac que moi ; me voilà maintenant dans ma maison d'où l'on ne me tirera pas si aisément comme on pense. Quelle effronterie est-ce là, dit tout haut la mal mariée. Au secours, mes amis, cet insensé de Religieux me veut prendre à force. Le Religieux son compagnon accourut au bruit & quelques-uns des voisins, qui le méconnurent en l'état où il étoit, sans cheveux & sans barbe & avec un habit si extraordinaire, outre qu'il étoit si maigre & si defait des pénitences passées qu'en son habit même & avec tout le poil qu'il avoit auparavant, difficilement l'eût-on pu reconnoître, qui le firent fortir de la maison à force, lui contant une infinité d'injures.

Son compagnon arrivant leur dit : laissez, je vous prie & ne vous étonnez point de ce qu'il fait, car le pauvre homme a été six mois fol & sa principale ma-

rote est de croire qu'il est marié & que quelque femme que ce soit, il croit que c'est la sienne. Nous l'avons tenu quelque tems aux fers & y ayant déjà quelque tems qu'il faisoit paroître qu'il rentroit en son bon sens, à faute de Religieux, qui durant le carême sont allez prêcher par les villages, on m'a commandé de l'emmenner aujourd'hui avec moi pour demander l'aumône, quoique ce fût bien contre ma volonté : tous ceux qui étoient là crurent ce qu'il disoit, plaignant sa disgrâce & tant plus il crioit, attestant être le véritable mari d'Hipolyte, moins on le croyoit. On le reporta au couvent tout de bon à demi fol, on redoubla la discipline, on le remit aux fers où l'on le tint l'espace de trois ou quatre mois jusqu'à ce que les cheveux & la barbe lui fussent revenus, au bout desquels à minuit il ouit une voix qui d'un ton triste lui dit : Abraham, ton Hipolyte est innocente, tes soupçons sont mal fondez, le ciel t'a chatié par ces jeûnes & disciplines pour ta ridicule & impertinente jalousie : que ceci te serve d'exemple pour l'avenir ; si tu fors jamais du lieu où tu es & que tu retournes avec elle, prends garde comme tu la traiteras & t'assure que tu n'en feras pas encore quitte à si bon marché.

Cette triste voix répéta par trois fois ces paroles, ce qu'ayant oui, notre pauvre pénitent joignant les mains en pleurant & se mettant à genoux avec la plus grande dévotion du monde, il dit : oracle divin ou humain, qui que tu sois, tire-moi d'ici, je te prie, & je te proteste que je m'amenderai pour l'avenir. Après cela on le fit souper & on lui donna du vin, car depuis quatre mois qu'il étoit là, il n'en avoit point encore goûté, ce qui étoit encore pour lui la

plus rude pénitence : il le but & ayant mis plus de poudre dormitive qu'ils n'avoient fait auparavant, il s'endormit encore plus fort; les cheveux & la barbe lui étoient en ces quatre mois suffisamment crûs, on lui coupa les cheveux de la longueur de sa couronne qui par ce moyen ne paroïssoit plus, on lui ajusta la barbe fort proprement, on le mit dans un carosse & on le mena dans sa maison en compagnie du pere gardien qui le rendit à sa sœur, l'assurant qu'elle le trouveroit changé d'humeur & prit congé d'elle qui fit porter son mari dans son lit : on lui mit ses habits séculiers sur une chaise auprès de son lit, elle se coucha auprès de lui & il dormit jusqu'au matin. Il s'éveilla à la fin & croyant se trouver toujours les pieds & les mains enchaînez, il se trouva en pleine liberté & couché dans un beau lit bien mollement & en obscurité. Il ne se pouvoit persuader que cela fût vrai & maniant avec ses mains s'il étoit possible qu'il fût sur un matelas ou sur du bois, il rencontra sa femme, il s'imagina que c'étoit quelque esprit malin qui étoit venu pour le tenter, il se mit à crier & à dire des oraisons & des litanies. Hipolyte fit semblant de s'éveiller & dit : qu'avez-vous, mon ami, à crier comme vous faites? Qui es-tu qui me le demandes? dit-il. Qui est-ce qui peut être couchée auprès de vous, si ce n'est Hypolite votre femme? Dieu soit avec moi! répliqua-t-il; comment as-tu pu entrer en ce couvent, Hypolite ma mie? Ne vois-tu pas que tu es excommuniée? & que si le pere supérieur le vient à sçavoir, tu seras étrillée d'importance & moi en pâtirai même pour l'amour de toi. De quel couvent & de quel supérieur parles-tu, Abraham, mon ami, es-tu fol ou si tu rêves? Com-

ment, dit-il, ne suis-je donc pas Religieux depuis quinze ans dans ce couvent? Je ne sçai pas ce que vous voulez dire, répondit-elle, levez-vous, il est tard, allez-vous en achepter de quoi dîner, si vous avez envie que nous mangions aujourd'hui. Plus étonné encore que jamais, il tâta sa barbe & ses cheveux & se trouvant sans couronne & la barbe bien ajustée, il fit ouvrir la fenêtre & vit qu'il étoit dans sa chambre & dans son lit & sans fers ni sans habits de Religieux, il demanda un miroir & se vit un visage tout différent qu'il n'étoit auparavant & qu'il ne s'étoit vu dans la sacristie. Il fit quantité de signes de croix & crut que c'étoit l'effet de la prophétie de l'oracle. Sa femme rusée lui demandoit la cause de ces étonnements, il lui conta tout & conclut qu'inafailliblement il falloit qu'il eût songé tout cela la nuit & que Dieu l'admonestoit par là à vivre avec sa femme tout autrement qu'il n'avoit fait : elle appuya cette mention en lui disant qu'elle avoit promis de faire dire neuf messes au S. Esprit afin qu'il plût à Dieu lui faire changer d'humeur ou sinon qu'elle étoit résolue de se jeter dans un puits. Le ciel ne le veuille pas permettre, ma chere Hypolyte, répondit-il ; il lui demanda pardon, jurant que de là en avant il ne croiroit jamais rien de mal d'elle, quand même il verroit de ses yeux, avec quoi il lui donna toute permission de sortir du logis toutefois & quantes qu'il lui plairoit & de se réjouir avec qui bon lui sembleroit.

Avec cette licence elle alla trouver ses deux amies & toutes trois ensemble furent au logis du comte, chacune lui racontant la fourbe qu'elle avoit jouée à son mari. Il demeura si satisfait de toutes les trois

que pour ne faire tort à pas une d'elles, il leur dit : Le diamant que vous avez trouvé, qui vous a donné occasion de faire paroître la subtilité de votre esprit, est à moi ; je l'avois perdu ce jour-là, m'étant allé promener au lieu où vous le trouvâtes ; il vaut deux cens écus, j'ai promis encore cent écus pour celle qui emporteroit le prix ; ne pouvant qui préférer à chacune de vous trois, j'en donne autant à chacune de vous, que je tiens mieux employez qu'aucun argent que j'aie dépensé en ma vie. Vous m'obligerez grandement, si vous me tenez pour votre serviteur, & si vous vous servez de cette maison comme de la vôtre même & de tout ce que je possède. Elles le remercièrent très-humblement toutes trois, exalterent sa générosité & s'en retournerent extrêmement contentes, ayant trouvé le caissier déjà de retour de son voyage, résolu de ne plus servir le Génois & de vivre en repos chez lui du bien qu'il avoit acquis. Le peintre ayant vendu sa maison à cause des esprits, étoit résolu de quitter entièrement toutes sortes de débauches, & le vieillard Abraham si amendé de ses jaloufies qu'il aimait & respecta d'orénavant sa femme, à laquelle il donna toute sorte de liberté comme il lui avoit été commandé par l'oracle.

LXV

*Des plaisantes extravagances que fit un pédant
nommé Hortensius.*

Dans Paris demeuroit un certain pédant nommé Hortensius, régent au collège de Lisieux, lequel sans

faire tort à ceux des Petites-Maisons, avoit la réputation d'être le plus extravagant & le plus plaissant fol de la ville, s'imaginant que toutes les femmes & les filles étoient amoureuses de lui. Un jour un jeune conseiller de la cour du parlement desirant tirer du plaisir de ce personnage, lui fit accroire qu'une fort honnête Damoiselle de condition, ayant ouï parler de ses grandes doctrines, étoit devenue si passionnément amoureuse de lui qu'elle en perdoit le boire & le manger : ce pauvre estropié de cervelle, ouvrant l'oreille à ce discours comme un âne au son de l'avoine, demanda en jettant un profond soupir de pourceau, qui pourroit être la divine Aurore qui l'avoit choisi pour son Cephale : le conseiller connoissant à l'abord que l'amour lui trottoit dans le ventre comme les rats dans un grenier, lui dit d'une façon sérieuse : Monsieur, c'est ma parente, mais je vous prie que cela soit secret, car vous sçavez que parmi les plus chastes amours il y a toujours de la jalousie qui cause souvent de la médifance. Ah! me darde plutôt Jupin, dit notre pauvre extravagant pédant, que d'en avoir la moindre pensée, je jure par l'ardillon de ma ceinture doctorale que j'aimerois mieux avoir renoncé à toute la triballe aristotélique que d'avoir songé à reveler un secret si important : non, non monsieur, dit-il en poursuivant, c'est assez que j'aie juré *in verba Magistri*, mais sans plus long discours, je vous prie instamment de me faire la faveur de me conduire au logis de cette belle, afin que j'abaisse mes vœux aux pieds de ses mérites & lui sacrifie mon cœur pour première oblation de mes desirs : Tout beau, lui dit le conseiller, il n'est pas besoin de se précipiter dans les occasions ; je desire premièrement

la disposer à vous bien recevoir & lui faire sçavoir le jour de votre venue, qui sera demain, si vous desirez lui faire cet honneur : ouï monsieur, répondit le pédant, je ne manquerai pas de m'y trouver pour lui offrir mes très-humbles services. Aussi-tôt le conseiller prit congé de lui & l'assura que le lendemain il ne manqueroit pas de se trouver à son logis avec son carosse pour l'accompagner chez sa maîtresse; cependant il alla à la maison de la dite Damoiselle, l'avertit de la plaisante conversation qu'il avoit eue avec ce pédant, & comme quoi il étoit déjà transporté d'amour pour son sujet; la jeune Damoiselle qui ne desiroit que passer son tems & prendre du plaisir d'un tel fol, le conjura de le faire venir le jour assigné, l'assurant de bien jouer son rôle & le balotter d'importance : il ne faut pas demander si notre pauvre diable de pédant eût le feu au c... toute la nuit & si son esprit fut inquiété de mille sortes de belles pensées, minuant tantôt une harangue de paroles relevées & tantôt aux moyens de gagner les bonnes grâces de sa dame. Enfin le jour étant venu qu'il devoit l'aller voir, il se fit barbariser du matin & ajuster à la mode, prenant un habit de fatin noir qui avoit autrefois servi aux noces de son grand bifaïeul, un vieux pot à beure, une soutane de damas à fleurs où tous les vents passoient au travers; bref, il étoit si plaisamment accommodé qu'on l'eut plutôt pris pour un sacrificateur de la loi mosaïque que pour un régent de collège : le conseiller d'autre côté voulant effectuer sa promesse, monte en carosse & se rend au logis de notre pédant, où l'ayant trouvé en une si plaisante posture, pensa pâmer de rire; néanmoins faisant bonne mine, lui dit: Hé bien, monsieur, je vois

bien qu'il en faut découdre aujourd'hui : je viens de laisser v^ôtre chere maîtresse qui vous attend dans les plus grandes impatiences du monde & crois qu'elle sera ravie de vous voir en cet agréable équipage, en ce qu'elle estime grandement les hommes de robe longue. C'est en quoi je la prise davantage, dit le pédant, car les personnes de ma sorte sont tou^jours à préférer à ces traîneurs d'épées qui n'ont que la vanité de s'en faire bien accroire. Après quelques legers complimens, ils monterent tous deux en carosse pour aller au logis de la susdite Damoiselle qui avoit fait venir quatre ou cinq de ses compagnes pour leur faire prendre leur part du passetems de ce nouvel amoureux. Aussi-tôt qu'ils furent arrivez, notre fol de pédant monta en la sale avec une gravité collégiale & s'adressant à celle que le conseiller lui avoit spécifiée, il commença à faire une révérence pédantesque avec ces mots :

Belle & divine Echate, qui m'avez mis le cœur au court-boüillon & qui avez plus allumé de feux dans mon âme que le ciel n'a fait briller d'étoiles, je me sens tellement antiperistazé de l'entouziafme de v^ôtre amour que je ne cesserai de publier par tout l'hémisphère de ce globe terrestre que vous avez des apas qui sont sans pareils ! comme vous êtes sans pareille & que vos perfections m'ont ravi à tel degré d'extase que je demeure comme androphie dans les douces contemplations de tant de merveilles ! Il est bien vrai, chere moitié de moi-même, que la nature vous tirant sur le type de la plus haute perfection, vous a voulu inculquer toutes les qualitez qui pourroient captiver les plus imperceptibles, outre que la magnitude de vos incomparables vertus suppeditant les

miennes *in numero & casu*, ont faites de si fortes copulations dans mon *incamo* que je ne sçai comme quoi pourrai fortir du labirinte d'une si ardente affection : ce n'est pas, Madame, que Cupidon, dont nous révérons les autels, *propter meritum suum*, ayant voulu par une agréable influence, conformer nos cœurs dans une unité de bien-veillance ne m'oblige de ceder mes libertés au pouvoir de votre obéissance, d'immatriculer mes desirs dans le journal de vôte parfaite amitié, afin que par une conjugaison unanime de nos volontez, je vous puisse témoigner sans hiperbole que je suis le paranimphe de ceux qui ont jamais porté la qualité de votre plus fidelle & plus passionné serviteur.

Une des Damoiselles de la compagnie s'éclata si fort de rire d'entendre ce galimatias qu'elle en p.... par tout sous elle, mais celle à qui s'adref-soit ce discours, feignant d'y prendre un singulier plaisir, lui dit d'une façon modeste : Monsieur, je m'estime la plus heureuse du monde d'être honorée d'une personne de votre mérite, quoique je sçache que toutes ces fleurs de rétorique que vous avez déployées pour me louer ne soient que pures feintes pour exercer votre bel esprit. Toutefois si l'amour que vous dites avoir pour moi est conforme à vos paroles, j'avouë que je suis la plus glorieuse de ce siècle & que les plus grandes reines ont sujet de porter de l'envie à mon bonheur. Ha, bel astre de mes jours, dit alors le pédant, vous me désarçonnez si vous avez une autre croïance que celle que je proteste à vos beautez, que vous sçavez que *ex abundantia cordis os loquitur*, & qu'étant le parengon & l'abrégé de ce microcosme, vous tenez toutes les âmes assujetties

sous les aimables lois de votre empire. Le conseiller voyant qu'il étoit sur le point de débagouler plus de mots grecs & latins qu'il n'en faudroit à faire un grand volume, lui dit en l'interrompant : Monsieur, il n'est pas nécessaire de faire ici paroître la grandeur de votre éloquence par de vaines protestations, il suffit que ma cousine jugeant de la sincérité de vos paroles, connoisse la vérité de vos intentions. Au reste il est tems de donner trêve aux complimens & passer l'après-dîner à quelque honnête récréation : je le veux, dit le pédant, pour moi je suis *ad omnia paratus*, je ne souhaite que de complaire à la compagnie & particulièrement à celle qui a perçuré le diafragma de mon inclination. Je vous suis infiniment obligée, repartit la Damoiselle, mais puisque vous êtes d'une humeur si complaisante, vous nous ferez l'honneur de jouer avec nous au piquet ; à l'instant commanda d'apporter des cartes & étant venuës, toute la compagnie commença de se mettre au jeu. Le pauvre misérable pédant qui avoit porté tout l'argent de son logis sur foi, qui pouvoit consister en douze ou quinze pistoles, les perdit en moins de rien, de sorte que cela lui diminua un peu le caquet. Néanmoins forçant son naturel avare, devant sa maîtresse chimérique qui lui avoit gagné, témoigna n'en être pas beaucoup touché, mais les Damoiselles prenans garde à toutes ses actions, ne se pouvoient empêcher de rire, le voyant tantôt pâlir, tantôt rougir ; une autre lui disoit : courage, monsieur, vous êtes malheureux au jeu, vous ferez indubitablement heureux en maîtresse ; l'autre lui disoit : vous ne perdez les parties que faute de quintes. Le conseiller le voulant railler à son tour, lui disoit : certes je m'étonne que vous

perdez si souvent, ayant toujours quatre as, encore qu'il n'en eût que trois; enfin l'heure du soupé s'approchant, il fallut lever le siège & quitter le jeu; notre pédant ayant tout perdu son argent, voulut prendre congé de la compagnie & se retirer, mais la fin de la farce n'étant pas achevée, on le pria de demeurer : le conseiller d'autre côté le tira à part & lui dit qu'il ne falloit pas rester en si beau chemin & que sa cousine ne l'avoit pas fait venir pour enfiler des perles : aussitôt cela lui mit le cœur au ventre, il commença dès-lors à faire meilleur visage que devant, oubliant la perte qu'il avoit faite. La table étant couverte, on apporta à laver les mains, puis on le fit feoir au haut bout avec beaucoup de cérémonie. Sa maîtresse prit place auprès de lui pour l'entretenir, car tout le discours du soupé ne fut que sur ses louanges & sur la grandeur de son érudition : l'une disoit que c'étoit un miracle de nature de voir toutes les sciences enfermées en une seule personne; l'autre l'estimoit une merveille du siècle, voyant tant de belles vertus reluire en lui; sa maîtresse relevant le nombre de ses perfections, disoit n'avoir jamais vu un homme si accompli. Bref, chacun disoit sa ratelée : lui prenant cela pour argent comptant, leur fit de grands complimens mêlez de tripes de latin, & entrelardez de mots pédantesques capables de faire rire les plus mélancoliques.

Le soupé fini, on parle de danser pour faire digestion aux viandes, où il ne faut pas demander si monsieur le pédant fait des cabrioles & des entrechats à la romanesque, & il fautoit des pieds & des mains comme un crapaud que l'on mene en lessé, il alloit en cadence comme une corneille qui

abat des noix, jamais on n'a vû si bien remuer le pot aux crottes, ni secoïer le jaret ; toutes les Damoiselles à l'envi l'une de l'autre prirent plaisir à le laisser & le mettre hors d'halaine. Après que cela eût continué quelque tems, la compagnie fit semblant de se vouloir retirer, la nuit étant déjà fort avancée & lui par conséquent voulut aussi faire retraite à son College, craignant d'être détrouffé par les Ecoliers qui courent les ruës jusqu'à la pointe du jour ; mais la Maîtresse du logis le pria de demeurer chez elle, ayant quelque secret particulier à leur communiquer. Ce discours fit ouvrir l'oreille au pédant, qui crut que c'étoit pour leur parler de son mariage, de sorte qu'elles ne se firent point trop tirer la robe pour demeurer, ayant été averties de la fourbe que l'on vouloit joüer à ce pauvre miserable pédant.

Le conseiller d'autre part, impatient de mettre fin à son entreprise, le tira à quartier, lui faisant entendre que sa cousine desiroit ce soir coucher avec lui pour consommer le mariage quoique clandestin, mais que cela ne se faisoit que pour éviter le bruit du monde, outre qu'il n'étoit pas besoin de faire de grands appareils en matiere de telles amours, où les plus courtes sont les meilleures : ce sot idiot de pédant, prenant ces feintes pour des veritez, se délibéra de faire ce que l'on jugeroit le plus à propos ; sur cela, il le mena dans une fort belle chambre tapissée & ornée d'un lit de velours cramoisi où, après l'avoir entretenu de ce qu'il avoit à faire, fit venir un laquais pour le habiller & le mettre au lit ; pendant ces entrefaites, c'étoit un plaisir nonpareil de voir les extravagances & les postures de ce Maître Sibillot, qui pensoit avoir trouvé la pie au nid : étant couché, le conseiller lui

dit qu'il alloit disposer sa Maîtresse à venir incontinent. Cependant il commanda au laquais de fermer toutes les fenêtres de la chambre, tuër les flambeaux, laisser la porte ouverte : cela fait, il lui souhaita la bonne nuit & s'en retourna trouver les Damoiselles, auxquelles il conta ce qui s'étoit passé. Aussitôt il fit venir un grand coquin de palfrenier que l'on déguisa en fille, des habits de la servante de cuisine, & dans ce plaisant attirail on le conduit à la porte de ladite chambre, lui défendant de parler, mais de se couler tout doucement auprès de ce docteur ; lui qui étoit dans les Arteres, attendant son gibier, entendant marcher à pas lents, dit : Est-ce vous mon ange, vous soyez mieux que la bien repérée, venez, mon soleil, que nous fassions une éclipse, venez, mon astre, que je sois votre ascendant, venez, ma nymphe, faire une conjugaison masculine, venez goûter les fruits & le nectar de l'amour conjugal ; ah ! chère Cythérée, combien vous m'avez mis à la gêne, jamais pauvre Ixion ne souffrit tant de maux que moi, les minutes m'ont été des journées depuis que je suis ici ; venez, mon aimable Panthée, embrasser votre cher Abdrate : venez ressusciter un aimable languissant, qui meurt pour vous. Ce gros lourdaud de valet, entendant ces façons barbares, ne sçavoit s'il parloit grec, latin ou margajat¹, c'est pourquoi il s'éclata si fort de rire qu'il pensa gâter tout le mystère, toutefois il se glissa jusqu'au lit & se mit dedans. Notre pédant pensant que ce fut sa dame, commença de l'embrasser, & le baïsa avec ces mots : ô bouche nec-

1. Parler margajat, parler un langage barbare, inconnu. (Pancoucke) *Dictionnaire des Proverbes françois*. Paris, 1749, in-12.)

tarée, ô bouche confite d'ambroisie, ô lèvres cornalines, ô dents yvoirines; mais voulant passer d'une extrémité à l'autre, il fut bien étonné de rencontrer *partes æquales & partes cum partibus*. Ce qui l'épouvanta tellement que sans se faire beaucoup prier, il se jeta haut en bas du lit & fit un tel bruit par la chambre que l'on eût dit que le diable l'emportoit. A l'instant quatre ou cinq grands pendants de valets, à qui l'on avoit donné ordre de l'étriller en Compere & en ami, ne manquèrent pas de monter en haut, ayant chacun une lanterne sourde à la main & une poignée de verges en l'autre, où je vous laisse à penser s'ils lui en donnerent sur le ventre & partout; il avoit beau crier à l'aide & au meurtre, tout le monde avoit le mot du guet, personne ne bougeoit; cela étant fait, ils se retirèrent & fermèrent la porte sur lui, le laissant reposer le reste de la nuit; je ne sçai si ce petit rafraîchissement tempera un peu de sa chaleur amoureuse, mais il fut plus tranquille que devant. Le matin venu, le conseiller, les Damoiselles le vinrent visiter & lui demandèrent s'il avoit bien passé le tems & s'il n'avoit point besoin d'un bouillon pour le mettre en vigueur : comment, dit-il, à qui pensez-vous avoir à faire? Croyez-vous que je sois un homme de neant? Est-ce ainsi qu'il faut affronter un docteur comme moi & me faire déchiqueter la peau de la forte? Je jure par mon Cousin Aristote & mon Oncle Platon que toute la ville le sçaura & que si elle ne me venge de cet outrage, je lui ferai banqueroute au premier jour. La Damoiselle du logis le pria de l'excuser s'il n'avoit pas été traité selon son mérite : quant au malheur qui vous est arrivé, j'en suis extrêmement fâchée, mais il faut imputer la

faute à ceux qui vous ont fait coucher dans une chambre où il revient de méchants esprits folets les nuits; au reste, cela n'est rien. Si vous desirez me faire la faveur de demeurer, j'essayerai de vous mieux accommoder. Non, non, dit le pédant, c'est assez pour ce coup, vous ne me retenez pas une autre fois. Cependant il gagna le Collège & crois que depuis il n'a pas eu beaucoup d'envie d'être amoureux à ce prix-là¹.

LXVI

D'un curé de Domfront.

P. 417.

Domfront est une petite ville de basse Normandie², qui a le renom d'avoir plus de faux témoins qu'en tout le reste de la province. Elle est du ressort de l'évêché du Mans³, & d'autant que les curés de ce diocèse exigeoient de leurs paroissiens des sommes excessives pour leurs droits, pour les baptêmes, les enterrements, mariages & confessions. Mais le curé

1. Voy. Grazzini, traduction, foirée II, nouv. 7 : Claude précepteur, devient amoureux d'une jeune fille de qualité & lui écrit une lettre d'amour. Le frère de la fille... l'arrange de manière qu'il est obligé de quitter la ville de Florence.

2. Domfront, *Orne*, à 92 kil. d'Alençon.

3. Les évêques du Mans formèrent un archidiaconé qui portait le nom du Passais, il était divisé en six doyennés dont quelques-uns, pour le civil, dépendaient de la province de Normandie. Le Passais propre formait deux doyennés, celui de Passais en Normandie & celui de Passais au Maine.

de Domfront n'en vouloit baptiser aucun si on ne lui paioit quatre fois autant que l'évêque leur permettoit de prendre par ce règlement, ce qui donna lieu d'en faire plainte à l'Official, qui ordonna que ledit curé ne prendroit dorenavant que la taxe qui lui étoit enjoite par le Règlement de l'Evêque & le condamna à restituer le surplus qu'il en avoit exigé sur peine de saisie de son temporel, dont il se porta pour apellant comme d'abus à la Cour, devant laquelle ses parties firent production du Règlement de l'Evêque & quantité de plaintes furent dressées contre lui par plusieurs, desquels il avoit exigé ces sommes. A quoi il répondit : Messieurs, je vous supplie de m'entendre & je vous dirai la raison qui m'oblige à n'obéir point pour ce point aux Réglemens de monsieur mon Evêque. Il est raisonnable que celui qui sert à l'Autel vive de l'Autel, je les baptise tous & ne les enterre point; on sçait qu'un enterrement nous vaut mieux que six baptêmes; quand je les ai baptisez, sitôt qu'ils sont grands, ils se vont tous faire pendre à Rouen pour faux tefmoins, tellement que je suis privé des droits des enterremens, & je n'ai pour tout que le casuel de ma paroisse, car la dime appartient à Monsieur l'abbé de Saint-Lo, de sorte que je leur fais païer le baptême & l'enterrement quant & quant, m'obligeant, quand ils seront morts, s'il y en a quelqu'un qui se fasse enterrer, lui rabattre le surplus sur les frais de l'enterrement, & pour preuve de cela, il apporta une liste d'environ deux cens qu'il avoit baptisés, dont cent quatre-vingt tant avoient été pendus. A quoi la cour ayant égard, elle trouva sa raison bonne, cassa la sentence de l'Official du Mans & permit au curé de se faire payer

de l'enterrement & du baptême aux conditions proposées par ledit Curé¹.

LXVII

D'un Normand qui fut pendu à la Croix du Tiroir.

P. 419.

Durant les Advents de Noël, on pendoit un Normand à Paris à la Croix du Tiroir dans la rue Saint-Honoré²; étant à l'eschelle, prêt d'être jetté, le bourreau lui demanda s'il n'avoit plus rien à dire; il dit qu'il prioit l'assistance de lui chanter un *Salve Regina*. Le bourreau dit tout haut : Messieurs, ce pauvre patient vous prie de lui chanter un *Salve Regina*.

1. « Toutes les recherches que j'ai faites jusqu'à ce jour pour découvrir l'origine du dicton de *Domfront, ville de malheur, arrivé à midi, pendu à une heure*, ont été infructueuses, aucuns écrivains ne nous ont transmis les détails de cet événement qui, dit-on, arriva sous le règne de Henri I^{er} roi d'Angleterre & seigneur de Domfront. Je ne ferai aucune mention des fables rapportées dans le *Roman comique* de Scarron, le *Roger-Bon-Temps* de Roquelaure, complaisamment copié par Desessarts dans son *Didionnaire jutiliaire*, sans indiquer la source ni l'époque, l'*Histoire de Guillaume le Conquérant* par l'abbé Prévôt, la *Négresse couronnée* & dans le *Compère Mathieu*... » (Caillebotte. *Essai sur l'histoire & les antiquités de Domfront, Domfront, 1827, in-18.*)

2. En face de la rue de l'Arbre-Sec était la Croix du Trahoir, devant laquelle se faisaient les exécutions capitales ordonnées par la juridiction de Saint-Germain-l'Auxerrois. « Il y avoit un savetier que l'on appelloit Blondeau, lequel avoit sa loge près la Croix du Tiroir là où il refaisoit les foulriers, gagnant sa vie joyeusement, &c. » Des Pèriers, nouv. XIX. D'après Le Duchat, la Croix du Tiroir était ainsi appelée parce qu'il s'y tenait le marché des bêtes & qu'il y a des bêtes qu'on tire par la queue avant de les acheter. Voy. Estienne, VIII, 8.

Chacun ôte son chapeau & se met à chanter le *Salve* ; quand ce fut fait, il lui demanda s'il n'avoit plus rien à dire, il dit qu'il voudroit parler à quelqu'un de son pays ; il lui demanda de quel pays il étoit, il dit qu'il étoit de Falaize. Le bourreau là-dessus dit tout haut : Messieurs, s'il y a quelqu'un de Falaize, qu'il leve la main ; ce pauvre patient veut parler à lui. De fortune il s'en rencontra un qui s'aprochant de lui, le patient lui dit : Êtes-vous de Falaize, mon ami ? Oui, dit-il, j'en suis. Connoissez-vous bien, dit-il, Pierre un tel & Jacqueline une telle ? L'autre ayant dit que oui : Ah ! Dieu, dit-il, c'est mon pere & ma mere ; mon ami, lui dit-il, ils seront bien affligés quand ils sçauront le malheur qui m'est arrivé, car il n'y a jamais eu de reproche à notre race, & je suis si malheureux que je suis le premier à les déshonorer, mais je suis bien aise que tu sois present à ma mort ; quand tu les verras, tu les pourras consoler, en les assurant que si je les déshonore d'un côté, je leur apporte bien de l'honneur de l'autre, tu pourras leur témoigner, mon ami, que je suis mort comme un saint & qu'avant de mourir comme tu viens de voir, j'ai fait un miracle, car j'ai bien fait chanter des cocus en Hyver. Sitôt que le peuple l'eût entendu, chacun commença à crier : pendez, pendez.

LXVIII

D'un Apotiquaire qui se vengea plaisamment.

Cardin Lorin étoit un Apotiquaire de Roüen, fort facecieux & de fort bonne humeur ; il tenoit sa bou-

tique entre Saint-Ouen¹ & le pont de Robec ; il se levoit tous les jours fort matin & remarqua plusieurs journées de fuite que tous les jours quelqu'un venoit faire ses ordures devant sa porte, mais ne sçachant pas quel il étoit, il se résould de faire sentinelle & de l'attraper ; il charge la nuit une ceringue de sang de Bœuf & un pistolet où il avoit de la poudre sans balle, & comme il guettoit celui qui luy venoit faire ces presens, par une petite grille qui étoit à la porte, il descouvrit un jeune drôle qui vint lâcher l'aiguillette & tourner tout droit devers lui un gros fessier pour mettre son ordure à bas. Cardin Lorin le voyant en cette posture, étant fort près de lui, lui lâcha la ceringue dans les fesses où étoit le sang de bœuf, & de l'autre main en même temps tira le coup de pistolet ; qui fut bien étonné ? ce fut mon drôle qui se sentit frappé à même tems que le coup de pistolet donna ; il met la main à ses fesses, & parce qu'il faisoit grand clair de Lune, il vit qu'elles étoient pleines de sang ; se croïant frappé, mais de quelque coup mortel, il se met à crier à l'ayde, je suis mort, & se recouche tout de son long, croyant n'être plus en état de se soutenir : les voisins y accourent, qui voyant cet homme se baigner dans son sang & qui sembloit être aux agonies de la mort, font venir une civiere pour le porter chez le premier chirurgien, & lui, qui sembloit expirer, feignoit ne pouvoir defferrer les dents ; on le lava par tout, mais on ne trouva aucune playe qu'un trou assez puant qui n'étoit point fait de

1. Saint-Ouen, un des plus parfaits édifices gothiques de l'Europe & qui faisait partie d'une abbaye. Voy. Pommeraye, *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1662, in-fol.

ce tems-là, dont il y en eût bien ry, & il ne lui prît plus envie d'y retourner.

LXIX

D'un Pet inconnu.

Cet Hyver dernier, une personne de condition ayant donné chez elle le bal & la comédie, on fit représenter cette belle tragi-comédie intitulée *le Fils déshonoré*¹, piece qui a beaucoup paru dans l'Hôtel de Bourgogne, car cet excellent poëme qui est si dignement traité par l'auteur, est représenté par la plus belle troupe des Comédiens qui ait jamais été, car il faut avouer qu'elle est telle (depuis que deux des plus belles troupes de l'Europe ont été jointes ensemble)² qu'elle ravit les yeux & les oreilles de tous les assistans. Chacun étoit retourné chez soi; comme plusieurs Cavaliers & Dames étoient en belle compagnie à passer le tems, discourant ensemble du mérite de cette piece, un certain quidam, soit homme ou femme, vint à faire un pet, non point avorté de Damoiselle craintive, mais un pet plantureux & qui étoit nai à terme; chacun se prit à rire, mais comme on vint à examiner qui en étoit l'auteur, il n'y en

1. *Le Fils déshonoré* ou *le Jugement de Théodoric, roi d'Italie*, de Guérin de Boufcal, 1641.

2. La jonction des deux troupes de l'Hôtel de Bourgogne & du théâtre Guénégaud s'accomplit en 1680; au mois d'août selon M. Despois, le 21 octobre selon M. Lalanne.

eût pas un qui ne le niât pour le sien, & en effet, il fortit si bien du milieu de la troupe qu'il fut impossible d'en discerner l'auteur : ce que voyant, un de la compagnie, faisant allusion sur la piece qui avoit été jouée le même jour, dit : Messieurs, on a extrêmement loué l'auteur de la piece qu'on a représentée aujourd'hui, du *Fils désavoué* : sans doute que ce pet est un pet désavoué, & par modestie l'auteur ne se veut pas nommer.

LXX

Naziveté d'une femme.

P. 76.

Une femme étant à Vêpres à sa Paroisse, où il y avoit un Prêtre qui chantoit fort mal, se met à pleurer, comme elle faisoit toutes les fois qu'elle l'entendoit chanter. Ce Prêtre ayant pris garde par plusieurs fois, s'avisa de l'appeler & de lui en demander la raison, à quoi elle répondit : « Monsieur, j'avois un Ane qui étoit la meilleure bête du monde, qui a été mangée des Loups; j'y ai eu un tel regret, car je l'aimois unique nent, & toutes les fois que je vous entends chanter il me ressouvient d'elle, car je n'ai jamais rien connu si semblable que sa voix & la vôtre¹.

1. Voy. Pogge, *Concionatoris asinina vox*; notre édition : *De la voix d'un prédicateur*, XCVIII, p. 131; — Guy de Roye, *le Doctrinal de Sapience* (1478), in-fol., f. 84, v^o; — Barelete, *Sermones*, Brixie 1497, 2 t. en 1 v. in-4^o. *Alius sermo in prim. quadrages. dominicam* : Exem-

LXXI

*D'un Normand qui fut pendu pour avoir dérobé
un licol.*

P. 409.

En un certain village de la basse Normandie, deux hommes se rencontrèrent qui s'étant salués, l'un deux demanda à l'autre : Qu'as-tu, compere, tu es bien triste ? A quoi l'autre répondit qu'il étoit vray & qu'il en avoit bien du sujet. Etant enquis de quoi il se plaignoit, il dit qu'il avoit fait une grande perte parce que le plus homme de bien de son village & son meilleur ami avoit été pendu depuis deux jours. L'autre s'enquérant de ce qu'il avoit fait : Ma foi, mon ami, répondit-il, il n'a rien fait que toi & moi n'eussions bien fait. Il a été pendu, dit-il, pour avoir ramassé un licol qu'il avoit rencontré en son chemin. Comment ! dit l'autre, pour avoir seulement pris un licol, voilà une chose étrange ! Il est vrai, dit cet autre, qu'il y avoit un cheval attaché au bout, & sur ce cheval, des paniers où étoit l'argent du Roi¹.

plum mulieris. Quæ dum cantaretur a presbytero in sabato sancto : Exultet jam angelica turba cœlorum, flebat asinum suum. Quam cum videret sic flentem, cogitavit quod fieret pre dulcedine cantus vocis. Finito sermone interrogavit quare sic fleret. Respondit : quod recordata sum asini mei mortui qui sic ipse dulciter canebat. — Mellin de S.-Gelais. *Œuvres poët.*, Lyon, 1574, in-8° : Notre vicaire...; — *Le Cabinet satirique*, Paris, 1618, in-12; — De Parival, *Histoires facétieuses & morales*, Leyde, 1663, 2 t. en 1 v. in-12, n° 26; — *Menagiana*, Prédicateur prêchant la passion.

1. Voy. Des Périers, nouv. XL. Des Périers dit que le conte est

LXXII

D'un Normand qui gaigna un procez par gageure.

P. 411.

Il y a à quatre lieuës de Rouen un petit bourg sur la rivière de Seine nommé la Bouille¹, qui est le chemin pour venir de la basse Normandie à Rouen, d'où il part tous les jours trois ou quatre bateaux où se mettent quantité de monde, parce qu'on y est porté pour deux fols chacun, & ordinairement ces bateaux sont pleins de plaideurs, parce qu'étant arrivez à la Bouille, ils se mettent dans ces bateaux pour se délasser & sont pour deux fols portez à Rouen². Un jour un Gentilhomme voulant laisser reposer son cheval, le fit entrer dans un bateau & s'y mit aussi & se trouva assis près d'un bon homme qui venoit de basse Normandie, à qui il demanda où il alloit: le bon homme dit qu'il alloit à Rouen. Et qu'il faisoit? lui demanda ce Gentilhomme. Je m'en vais plaider, dit-il, Monsieur. Et contre qui? lui demanda-t-il. Ma foi, répondit le bon homme, contre vous si

vieux comme un pot à plume, en effet on le retrouve en Chine. Voy. Stanislas Julien, *Siaoli Siao* (*Journal asiatique*, IV, 103).

1. La Bouille (Seine-Inférieure), sur la Seine, cant. de Grand-Couronne, arr. de Rouen (19 kil.).

2. « ... Les Normands qui vont sur les bateaux par eau & sont porter leur procès par terre, d'autant qu'il y a bien à dire entre le bien & la vie. » *Moyen de parvenir*, CIX. Cf. Estienne, *Introduction*, XVII, I.

vous voulez, Monsieur. Comment! contre moi, lui dit ce Gentilhomme; que me pourrois-tu demander? Ma foi, lui dit-il, je gagerai que je vous ferai bien un procez & que je gagnerai ma cause : ce que ce gentilhomme niant, ils gagerent ensemble dix écus. Etant arrivez à Rouen, le païsan étant descendu du bateau, fuit le Gentilhomme pour sçavoir où il étoit logé, & ayant remarqué le logis, va trouver un sergent à qui il donne deux sols pour lui aller faire un exploit; il entre avec lui & trouva le gentilhomme à table à qui le sergent dit : Monsieur, voici une assignation que je vous donne à comparoître devant Monsieur le lieutenant, à la requête du bon homme icy. Ce que voyant le Gentilhomme, il dit au sergent : Qu'est-ce qu'il me demande? C'est pour un boisseau de pois, dit le sergent, qu'il prétend que vous lui devez. Un boisseau de pois? dit ce Gentilhomme, il rêve. Oui, Monsieur, dit le païsan, ne vous souvient-il point de ce boisseau de pois que je vous ay prêté? Vas, vas, mon ami, tu ne sçais ce que tu dis, ce sont des febves. A quoi le païsan repartit tout aussitôt, il est vrai, Monsieur, ce sont des febves, il ne m'en souvenoit pas, ce fut nôtre femme qui vous les bailla. Monsieur le sergent, je vous demande acte de sa déclaration; ce que fit le sergent, disant ayant ajourné un tel, parlant à sa personne pour un boisseau de pois prétendu par un tel, a répondu que c'étoit des febves, dont le dit tel est demeuré d'accord & en demande acte, que je lui ai délivré & par ce moyen le Gentilhomme fut condamné à payer le boisseau de febves & aux dépens, & si perdit la gageure.

LXXIII

*D'une Femme de village qui crût que son fils
étoit premier Président.*

P. 423.

Une bonne Femme de village du païs de Normandie, qu'on apeloit Tifagne, qui est un nom du païs qu'on donne ordinairement à celles qui sont nées le jour des Rois, qu'on nomme Épiphanie, & par une corruption de langage, on l'apela au païs Tifagne¹. Cette pauvre femme étoit venue avec fort peu de biens & avoit un fils grand qu'elle ne pouvoit nourrir & qui ne vouloit rien faire, qui fut cause qu'elle le chassa de sa maison, lui disant qu'il allât à Rouen chercher condition s'il pouvoit, parce qu'elle ne le pouvoit plus nourrir. Il part donc, & étant en la ville de Rouen, il trouve des gens de sa connoissance dont les uns étoient Cochers, les autres étoient Palefreniers, par le moyen desquels il trouva une condition de Palefrenier chez Monsieur le premier Président; il voulut donner part à sa mere de sa fortune & d'autant qu'il ne sçavoit pas écrire, il pria un des laquais du logis de lui écrire une lettre pour sa mere, dans laquelle il lui mandoit que grâces à Dieu, par le

1. Tifagne ou Tiphaine vient de Theophania = manifestation de Dieu.

moyen de ses amis, il avoit trouvé une très-bonne condition & qu'il étoit Palefrenier de M. le premier President. Sa mere ayant receu ces lettres & ne les pouvant lire, envoye querir celui qui chantoit au lieutrain; car en tout le village, hormis le Curé & le clerc, il n'y avoit que celui-là qui sceut lire; il prend la lettre & pour faire l'habile homme & le grand lecteur, il la leut sans hesiter : mais quand ce vint à ce mot de palefrenier, soit qu'il fût mal écrit, ou que ce mot lui fût nouveau, ne le pouvant lire si vite que le reste, il passa par-dessus, & la bonne femme n'entendit autre chose de la lettre sinon : Ma bonne mere, je vous avertis par cette lettre que j'ai trouvé une bonne fortune & que je suis Monsieur le premier President de Rouen, en fautant le nom de Palefrenier : ce que la mere ayant entendu, elle se va persuader que son fils étoit premier President de Rouen, ce qu'elle publia dans tout son village & qui fut crû de la plupart des habitans, comme gens grossiers, de façon qu'ils s'entredisoient : Voyez comme nul n'est Prophete en son pays, qui eût jamais crû que ce grand nigaut d'Adrian, dont chacun se moquoit tant ici, eût du faire une telle fortune; il faut faire cas de lui, car il peut bien servir à nôtre paroisse. Ce discours se debite par tout le village, de sorte qu'il vint jusqu'aux oreilles du Curé qui d'abord crût qu'on le disoit en se gauffant de lui; mais voyant que cela alloit plus avant & que sérieusement chacun lui attestoit que sa mere en avoit reçu des lettres, il l'envoye querir & lui dit : Qu'est-ce que j'entends ici dire, ma mie, que vous publiez partout que vôtre fils est premier President à Rouen; d'où vous vient cette sottise-là? A quoi la bonne femme répond : Oui-dà,

Monfieur, il l'eft en dépit de ceux qui le haïffent; ce n'eft pas d'aujourd'hui que vous nous voulez du mal & que vous êtes marri de nôtre bonne fortune; mais il eft en état à cette heure qu'il ne fe foucie guères de vous. Êtes-vous folle? lui dit-il. Non, je ne fuis point folle, répond-elle, voilà les lettres, lifez-les. Il les prend, les ouvre & les lit & trouva qu'il y avoit : Ma mere, Dieu mercy, j'ai fait une belle fortune par le moyen de mes amis, je fuis palefrenier de M. le premier Prefident. La bonne femme lui dit : Eh bien, Monfieur, quelle différence y a-t-il entre palefrenier & premier Prefident? N'eft-ce pas quafi une même chofe? Je vois bien ce que c'eft, c'eft que vous avez dépit contre lui. A quoi le bon Curé ne fçût faire autre chofe que de fe prendre à rire.

LXXIV

D'un Chaffeur & d'un Normand.

P. 428.

Un Gentilhomme étant à la chaffe à l'oifeau, après que l'oifeau eût volé fur une perdrix, il prend l'effort & fe perd dans le bois; le chaffeur court après & étant laffé de le chercher, il vit de loin un homme qui coupoit du bois, il étoit affez éloigné de lui & telle forte d'homme s'apelle en Normandie boqueron¹. Ce Cavalier ne fçachant à qui s'adreffer pour

1. Au XIII^e fiècle bofcheron, *Merlin*, fo 41, au XIV^e bocheron, *Ord. des rois de France*, t. VI, p. 220.

avoir nouvelle de son oiseau, voyant de loin ce boqueron, lui crie : Hola hau boqueron, mon ami, hau ; il cria plusieurs fois sans que l'autre lui répondit, parce qu'il étoit fort éloigné de lui ; à la fin sa voix vint jusqu'à ses oreilles, il leve le nez & lui dit fort haut, car ils étoient fort éloignés l'un de l'autre : que voulez-vous, Monsieur ? A quoi le Gentilhomme répond : As-tu point vû mon oyseau ? mais à cause de la distance des lieux il ne l'entendoit point & lui dit : qu'est-ce que vous dites, Monsieur ? N'as-tu point vû mon oyseau ? dit l'autre en criant plus haut qu'il n'avoit fait. Est-ce votre oyseau, dit-il, que vous demandez ? Oui, répond le Gentilhomme. Et quel oiseau est-ce ? dit le boqueron. C'est mon oyseau, répond le Gentilhomme. Qui, dit le païsan, en langage du païs, chu grand oyfel ? Oui, dit le Gentilhomme, criant tant qu'il pouvoit. Le païsan répond : chu preneus de Perdriaux ? Oui, dit le Gentilhomme. Quoi, dit le païsan, celui-là qui a des cliquettes aux pieds ? Oui, dit le Gentilhomme. Je ne l'ai pen veu, dit le païsan, qui veut dire qu'il ne l'avoit point veu. Voyez combien de peine pour rien dire qui vaille¹.

LXXV

Naïveté d'un Normand.

P. 430.

Un Artisan de Rouen avoit un fils aussi sot qu'on le

1. Voy. Des Périers, nouv. LXIX, Du Poytevin qui enseigne le chemin aux passants.

ſçauroit imaginer ; il lui dit un jour : Va-t'en chez ton oncle & lui dis de venir ſouper ceans. Voire, dit-il, mon pere, il n'y viendra pas, je le ſçai bien. Va, dit le pere, je veux que tu y ailles. A quoi ſervira cela ? répond le fils, je ſçai bien qu'il ne viendra point. Si je prens un bâton, répond le pere, je t'apprendray bien à conteſter contre moi. Le fils fut forcé d'obéir ; il va chez ſon oncle & ſi tôt qu'il fût entré, il lui dit : Bonjour mon oncle ; bonjour, mon neveu, répond-il. Comment vous portez-vous, mon oncle ? dit-il ; je me porte bien, mon neveu, répond l'oncle. Mon pere & ma mere, dit le neveu, vous prient de venir ſouper chez eux, mais je ſçai bien que vous n'y viendrez pas, mon oncle, eſt-il pas vray ? Non dea, mon neveu, répond l'oncle ; je le ſçavois bien, mais ils étoient enragez de m'y envoyer, n'avois-je pas raiſon, mon oncle ? Ouy, mon neveu, dit l'oncle. Et ainſi il s'en retourna avec ſa réponſe, quereller ſon pere & ſa mere, ſouſtenant qu'il avoit eu raiſon.

LXXVI

D'un Normand qui eût l'oreille coupée.

P. 431.

Un Normand franc-coupeur de bourſes (car il en eſt de toutes nations) ſe trouvant à Paris & voulant faire un tour de ſon meſtier, fut pris ſur le fait, qui fut cauſe qu'ayant été arrêté priſonnier, il fut condamné à avoir une oreille coupée ; l'Arrêt fut exécuté

& ainfi efforeillé, il fut contraint de s'en retourner à Rouen. Quelque tems après, quelqu'un de sa connoissance ayant envie d'aller à Paris, vint prendre congé de lui, lui demandant s'il n'y vouloit rien mander. Quoi! tu vas à Paris, lui dit-il; pren garde à ce que tu fais, car en ce pays-là, ils sont si friands des oreilles des Normands que tu ne feras pas peu si tu en raportes une des tiennes comme j'ay fait; mais quoique fort subtil que je sois, il a fallu y en laisser une, & il lui fit voir comme il étoit efforeillé. Cela ne découragea point mon Normand, qui y avoit affaire; il se met en chemin quoiqu'avec un peu de crainte. Comme il arriva au fauxbourg Saint-Honoré, toujours avec cette apprehension, il vit une herbiere qui crioit : à ma belle ozeille, qui est de l'ozeille, que les menus gens prononcent ainfi, & en Normandie on l'apelle de la furelle¹. Ce pauvre homme pensant que ce fût un échec & mat qu'on fît sur son oreille, dans l'aprehension que lui avoit donnée son ami, s'en retourna sur ses pas & s'en revint à Rouen, assurant son amy qu'il lui étoit redevable d'une oreille pour le moins & que s'il fût passé outre, comme il eût fait sans son avis, il couroit risque de n'en pas perdre seulement une, mais même toutes les deux.

1. Parce qu'on dit proverbialement *sur comme de l'ozeille*. On dit aussi *suret*, en rouchi *furielle*.

LXXVII

D'un Normand qui juroit à toutes mains.

P. 434.

Un Normand bon compagnon, qui pour un teston juroit tout ce qu'on vouloit, fut appelé en témoignage par un bon vaurien aussi bien comme lui. Comme il fut devant le Juge, il luy dit qu'il levât la main, & au lieu de lever la droite il leva la gauche ; le juge lui dit : Ce n'est pas celle-là qu'il faut lever, mon amy, c'est la main gauche, il faut lever la droite ; c'est tout un, dit-il, Monsieur, je jure bien à toutes mains. Il y a apparence qu'il n'étoit pas homme de grande cérémonie & d'aussi peu de conscience.

LXXVIII

*Repartie subtile d'une jeune Damoiselle
à un Gentilhomme.*

P. 495.

Un jeune Gentilhomme d'affez legere cervelle, étant allé visiter une fort belle Damoiselle & d'excellent esprit & qui ne faisoit pas grand cas de ce jeune étourdi, le voyant, lui dit : Monsieur, je suis bien marrie que je ne pourrai avoir l'honneur de vous saluer, car j'ai une petite bube sur la lèvre qui me

tourmente extrêmement. A quoi le jeune Cavalier répond qu'il n'importoit pas. Il ne laissa point de l'entretenir, & durant leur discours sa lèvre ne laissant point de l'incommoder, lui dit : Monsieur, excusez s'il vous plaît, mon mauvais entretien, ma lèvre me fait tant de mal qu'à peine puis-je entendre ce que vous me dites. A quoi ce jeune Cavalier lui dit : S'il vous plaît, Mademoiselle, je vous guérirai bien aisément. Véritablement, Monsieur, lui répond la Damoiselle, vous m'obligeriez fort si vous aviez ce pouvoir-là, mais encore que faudroit-il faire ? Mademoiselle, dit-il, si vous desirez seulement que je mette dessus le bout de ma langue, vous seriez guérie tout à l'heure. A quoi la jeune Damoiselle se voulant gauffer de lui, lui dit : Monsieur, je sçai bien que ce remède que vous me dites est très-excellent pour les hémorroïdes, mais pour le mal que j'ai, je ne pense pas qu'il y fit rien. N'étoit-ce pas traiter ce jeune homme comme il meritoit ?

LXXIX

D'un Notaire.

P. 525.

Un riche Bourgeois de Paris qui avoit cinq ou six enfans, tomba fort malade & craignant de mourir, envoya querir un Notaire pour faire son testament. Le Notaire étant venu, le Bourgeois lui dit : Monsieur, vous savez les coutumes de ce Païs-ci, je laisse six

enfans avec quelques biens; je ne veux pas avantager l'un plus que l'autre, mais j'apprehende grandement qu'après ma mort, ils n'ayent quelque procez ensemble. C'est pourquoi je vous prie de dresser un testament en tels termes qu'ils ne puissent avoir aucun sujet de disputer sur son explication. Vous mocquez-vous de moi? Monsieur, dit le Notaire, pensez-vous que je puisse faire plus que Dieu? Il n'a fait qu'un testament, sur lequel il y a eu, il y a & il y aura tous les jours mille disputes, & vous voulez que je vous en dresse un où il n'y en puisse jamais avoir! je ne le puis faire¹.

LXXX

Comparaison que fit un Païsan.

Deux Païsans eurent un jour querelle ensemble à cause que le chien de l'un des deux qui étoit noir & qu'on apelloit Moreau, veautra si outrageusement sur le fumier de son Maître la truie de l'autre qu'elle en mourût sur le champ. Le Maître de la truie s'étant aperçû de ce dommage, joignit l'action aux querelles & fit assigner le Maître du chien à comparoître devant le juge du lieu pour se voir condamner, comme il fut, à payer la truie : le Maître du chien appella de ce Jugement au bailliage, esperant y avoir meilleure justice : pour ce sujet, il va trouver un

1. Cf. Pogge, *Notarius insipiens*; notre édition LI, p. 74; — *Moyen de parvenir*, X; — Garon, *le Chasse-ennuy*, cent. V, 8 & 9. Voy. Peignot, *Choix de testaments anciens et modernes*, 2 v., 1829, in-8°.

Avocat avec une couple de poulets, à deſſein de lui en faire preſent, mais comme c'étoit l'heure du dîner & qu'il ſe doutoit bien qu'on le feroit demeurer a la porte juſqu'à ce que Monsieur l'Avocat eut pris ſa reſeſtion, il frappe du pied à la porte pour donner à connoître qu'il avoit les mains empêchées, ce que l'on aperceut bientôt, faiſant crier ſes poulets, à force de les pincer. La ſervante qui les avoit ouys, vint incontinent à la porte & demandant à ce Païſan ce qu'il vouloit, il dit qu'il ſouhaitoit parler à Monsieur l'Avocat & de lui demander un conſeil touchant un procez qu'il avoit, dont il étoit fort en peine. La ſervante, bien qu'on fût prêt à ſe mettre à table, voyant qu'il avoit les mains garnies, le mena dans la chambre où la table étoit coëffée & où Monsieur l'Avocat ſ'alloit aſſeoir avec ſa Femme. Ce Païſan eut patience, voulant profiter de tout le temps du dîner pour mieux debiter ſon affaire. L'Avocat regardant cet homme, lui dit : Que deſirez-vous, mon ami, & quel bon vent vous amene ici ? Il lui répondit : Monsieur, je viens ici pour vous offrir cette couple de poulets (qu'il lui montra) & vous prie de me donner conſeil touchant un méchant procez que j'ai, dont j'ai déjà été condamné dans nôtre village & comme j'ai crû qu'il y avoit de l'injuſtice dans le jugement que l'on a rendu contre moi, j'en ay apelé : Hé bien mon ami, lui dit l'Avocat, contez-moi votre fait & je verrai ſi vous avez eu ſujet d'apeler ou non. Le Païſan lui dit qu'il ne pouvoit pas bien conter ſon affaire ſ'il ne faiſoit une comparaïſon pour la lui bien faire comprendre ; l'Avocat ſ'y accorda, le Païſan commença donc ainſi, en parlant à l'Avocat : Monsieur, prenez que vous, qui êtes l'habillé de noir,

foyez mon chien Moreau, que Mademoiselle votre Femme, qui est l'habillée de foye, soit la truie de mon voisin, & que votre table que voilà soit mon fumier. Si Mademoiselle vôtres Femme, qui est la truie de mon voisin, se vient vautrer sur vôtres table, qui est mon fumier, & que vous, qui êtes mon chien Moreau, mordiez votre Femme & la traitiez si mal qu'elle vienne à mourir, fera-t-il dit que je la doive payer? A cette comparaison, sa femme & ceux qui étoient à table se prirent si fort à rire que l'Avocat ne lui pût jamais donner aucun conseil, si bien que le païsan croyant que l'on se mocquoit, fut contraint de se retirer & de se refoudre à la perte de ses poulets ¹.

LXXXI

D'un Espagnol & d'un Berger.

Un Espagnol étant à la campagne, rencontra un berger avec lequel s'étant mis à discourir, il lui demanda : Pourquoi est-ce que les bergers ne sont pas à cette heure comme ils ont été le temps passé : Comment, Monseigneur? dit le berger. Parce, dit l'Espagnol, que les Bergers ont autrefois eu l'honneur d'avoir été les premiers à qui Dieu a fait sçavoir la naissance de son Fils & qu'ils ont tant mérité

1. Voy. Arlotto, XV : le Curé pour obtenir une sentence favorable ferre la jambe à un poulet ; — Maillard, *Sermones dominicales*, Paris. 1511-1530, xx^e sermon, dim. de l'Avent ; — Estienne, *Introduction*, ch. vi, par. 8.

envers lui que quelques bergers font parvenus à la royauté, comme David. D'où vient qu'aussi peu, dit le berger, les Espagnols font comme ils ont été autrefois : car nous lifons qu'anciennement quand les Espagnols mouroient, les cloches fonnoient d'elles-mefmes, tant ils étoient saincts & de bonne vie, & maintenant à peine fonnent-elles, quelque peine qu'on prenne pour cela.



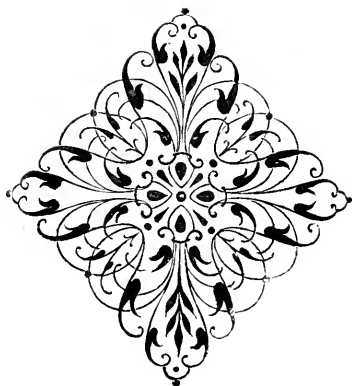




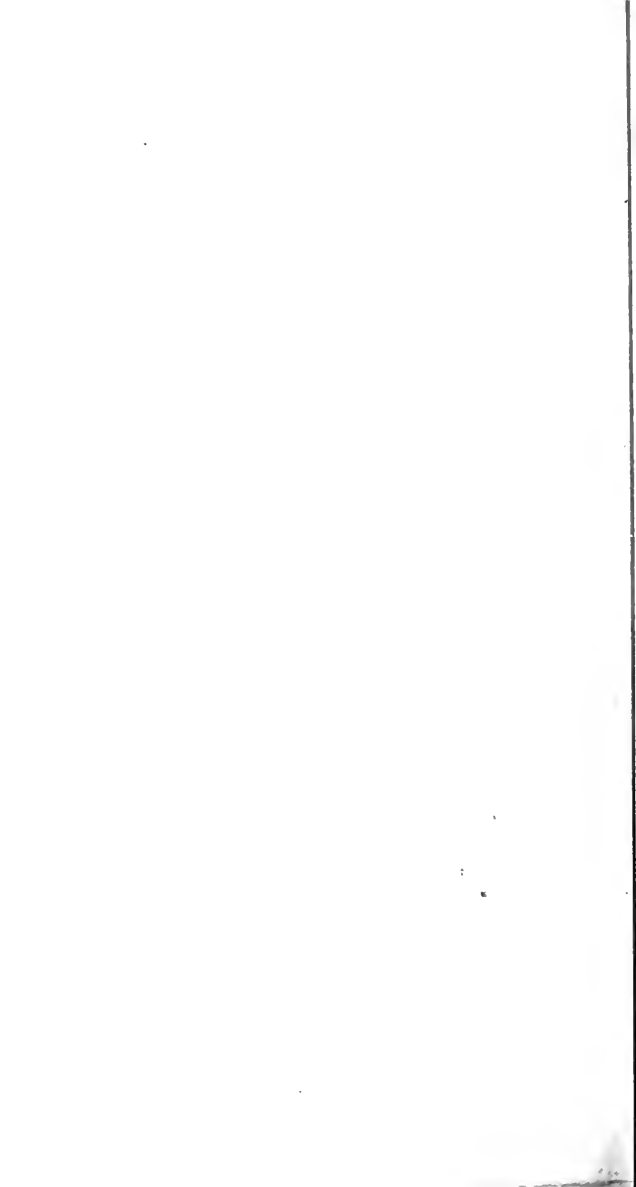
TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|--|--------|
| INTRODUCTION | 1 |
| I. Naïveté d'une femme à son mari, la première nuit de ses noces. | 1 |
| II. Naïveté d'un Lacquais nouvellement arrivé à Paris. . . | 2 |
| III. D'un gentilhomme & d'une villageoise. | 3 |
| IV. D'une carpe eschappée. | 4 |
| V. Naïveté d'un plaideur. | 5 |
| VI. Simplicité d'un Normand | 6 |
| VII. D'un rôtiſſeur | 8 |
| VIII. De deux Gascons | 9 |
| IX. D'un Gascon qui n'avoit point de froid en hyver. . . | 10 |
| X. D'un autre avec un trésorier de l'Épargne. | 11 |
| XI. Autre rodomontade d'un Gascon. | 13 |
| XII. D'un Gascon qui vouloit sortir du cabaret ſans payer. . | 14 |
| XIII. D'un qui vendoit un cheval aveugle. | 16 |
| XIV. Brocard à une femme. | 17 |
| XV. D'un homme que ſa femme n'avoit jamais pu contenter. | 17 |
| XVI. D'un vieillard qui avoit épouſé une jeune femme. . . | 20 |
| XVII. D'une femme à ſon mari. | 22 |
| XVIII. Jugement ſubtil du duc d'Oſſonne contre deux mar- chands. | 25 |
| XIX. Autre, contre des religieux. | 31 |
| XX. Autre gentilleſſe du même. | 34 |
| XXI. D'une femme qui ſubtilement trompa ſon mari qui étoit borgne | 37 |
| XXII. D'un Clerc trouvé dans les ruës à minuit. | 39 |
| XXIII. D'une ſervante qui mangea deux perdrix. | 40 |

| | | |
|----------|---|-----|
| XXIV. | D'un homme qui déroba le pourceau de son voisin par une subtile invention. | 43 |
| XXV. | D'un curé de village à ses paroissiens | 44 |
| XXVI. | D'un seigneur de village & de son meunier. | 46 |
| XXVII. | Du tour qu'un Cordelier joua à deux Voleurs | 50 |
| XXVIII. | D'un à qui l'on fit donner un lavement par force. . | 51 |
| XXIX. | De deux valets qui eurent le fouet. | 65 |
| XXX. | D'un filout qui affronta un hôtelier de Paris. . . . | 70 |
| XXXI. | Autre sur le même sujet. | 75 |
| XXXII. | D'un Normand appelé en témoignage. | 78 |
| XXXIII. | D'un déjeuné apprêté par un Apoticaire à un Avocat. | 79 |
| XXXIV. | Gaillarde repartie sur un petit enfant nouveau-né. . | 82 |
| XXXV. | De deux écoliers qui trompèrent un laboureur avec une bouteille de vin. | 82 |
| XXXVI. | Avanture arrivée à un Fol. | 84 |
| XXXVII. | D'un Tailleur qui coupa deux paires de bas de chausses. | 86 |
| XXXVIII. | Ruse d'une dame pour expérimenter la hardiesse de son ami. | 86 |
| XXXIX. | Invention d'un Gentilhomme François pour sauver sa vie. | 90 |
| XL. | Ce qui arriva à un garçon nommé Lazare. | 91 |
| XLI. | Le moyen de faire mourir sa femme sans être repris de Justice. | 100 |
| XLII. | De la raison pertinente qu'une Dame donna de la cause du cocuage. | 101 |
| XLIII. | D'un homme qui fut Cocu. | 105 |
| XLIV. | D'un gentilhomme & d'une damoiselle. | 108 |
| XLV. | D'un jeune soldat & de la femme d'un bourgeois. . | 109 |
| XLVI. | Gasconnade. | 119 |
| XLVII. | Subtile invention de Bohémiens. | 120 |
| XLVIII. | D'un qu'on menoit pendre. | 122 |
| XLIX. | Naïveté d'un Seigneur de la Cour. | 123 |
| L. | De certains Marguilliers de village. | 125 |
| LI. | D'un Juge. | 126 |
| LII. | D'un Borgne. | 127 |
| LIII. | D'un Cavalier & d'un Ministre. | 129 |
| LIV. | D'un Cavalier sur qui une Damoiselle avoit craché. | 130 |
| LV. | Autre sur le même sujet. | 130 |
| LVI. | D'un Médecin à une jeune fille malade. | 131 |
| LVII. | Fanfaronnade d'un Gascon. | 132 |
| LVIII. | Autre sur le même sujet. | 133 |

| | | |
|----------|---|-----|
| LIX. | D'un qui faisoit dire un service à son Père qui avoit été pendu. | 133 |
| LX. | D'un Normand emprisonné à tort. | 134 |
| LXI. | D'un Normand qui, pensant attraper, le fut lui-même. | 135 |
| LXII. | De la délicatesse de quatre femmes | 137 |
| LXIII. | D'un devin feint. | 139 |
| LXIV. | Nouvelle plaisante et récréative. | 146 |
| LXV. | Des plaisantes extravagances que fit un pédant nommé Hortensius. | 198 |
| LXVI. | D'un curé de Domfront. | 208 |
| LXVII. | D'un Normand qui fut pendu à la Croix du Tiroir. | 210 |
| LXVIII. | D'un apoticaire qui se vengea plaisamment. | 211 |
| LXIX. | D'un pet inconnu. | 213 |
| LXX. | Naïveté d'une femme. | 214 |
| LXXI. | D'un Normand qui fut pendu pour avoir dérobé un licol. | 215 |
| LXXII. | D'un Normand qui gagna un procès par gageure. | 216 |
| LXXIII. | D'une femme de village qui crut que son fils était premier président. | 218 |
| LXXIV. | D'un Chasseur & d'un Normand. | 220 |
| LXXV. | Naïveté d'un Normand. | 221 |
| LXXVI. | D'un Normand qui eût l'oreille coupée | 222 |
| LXXVII. | D'un Normand qui juroit à toutes mains. | 224 |
| LXXVIII. | Repartie subtile d'une jeune damoiselle à un gentil-homme. | 224 |
| LXXIX. | D'un Notaire. | 225 |
| LXXX. | Comparaison que fit un Païsan. | 226 |
| LXXXI. | D'un Espagnol & d'un Berger. | 228 |





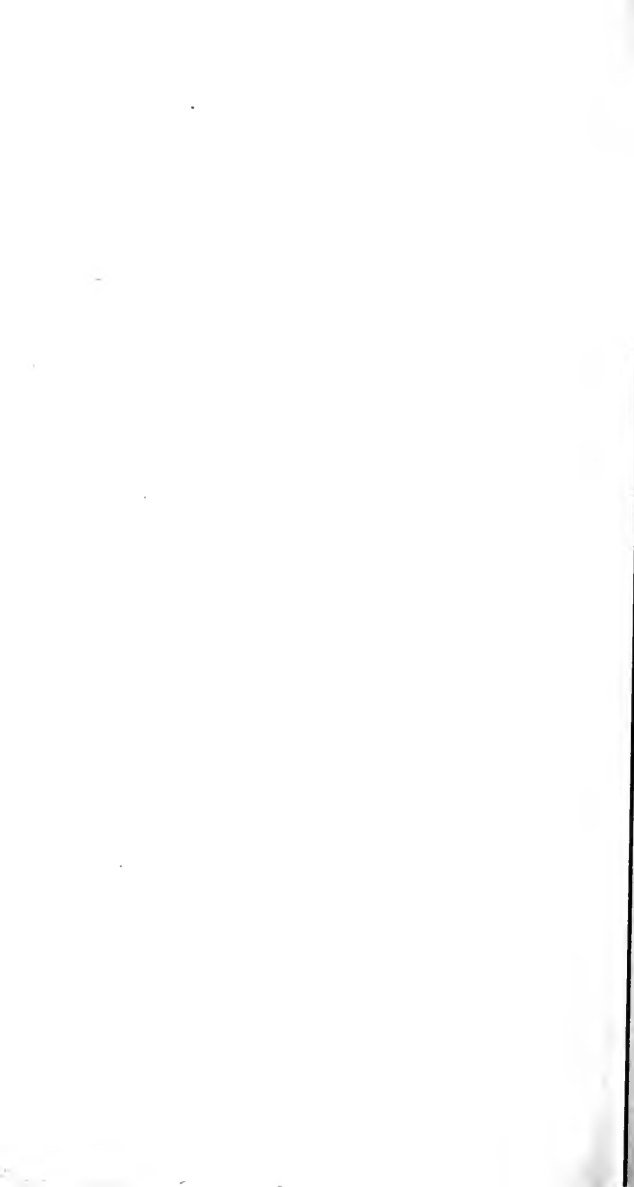
IMPRIMÉ

PAR J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS



B

D

BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. ou 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBER.
1 volume (épuisé)

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa Virginité perdue*, avec introduction et notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies et publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).

Les Gayetes d'OLIVIER DE MAGNY, avec préface par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

Les Dialogues de TAHUREAU, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 volume 7 50

Les Contes et Facéties D'ARLOTTO, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. 5 »

Les Quatrains de PIERAC, avec notice et notes par J. CLARETIE et E. COURBET. 1 vol. 7 50

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice et index par ROYBET. 5 volumes. Chaque volume 7 50

Le Cymbalum mundi par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice et notes, par F. FRANK. 1 vol. 7 50

Les Souffirs d'OLIVIER DE MAGNY, texte original avec notes par E. COURBET. 1 vol. 5 »

L'Élite des Contes du SIEUR D'OUVILLE, avec une notice et des notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. 7 50

Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes par ARMAND GASTÉ. 1 vol. 7 50

Les Odes d'OLIVIER DE MAGNY. 2 vol. 10 »

EN PRÉPARATION :

Les Matinées de CHOLIÈRES.

Contes & Joyeux Devis, par BONAVENTURE DES PÉRIERS.

Les Comptes du monde aduantureux.

Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.





**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

